59E ANNÉE MAI 1952

★

LA REVUE DE PARIS

PROSPER MÉRIMÉE : Lettres à Ivan Tourguéniev

GABRIEL PUAUX : L'Autriche et l'Europe

JACQUES PERRET : Notes sur le Vélo

Cte de LIEDEKERKE BEAUFORT : Souvenirs d'un Page

ROBERT DEBRÉ : Lorsque l'Enfant paraît

HENRI QUEFFÉLEC : L'Appel d'Ouessant (fin)

MICHEL CLERC : Oxford, Ville ouverte

PIERRE HANOTEAU : Serons-nous logés demain?

PAUL GUTH : Philippe Soupault et le Surréalisme

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, ANDRÉ VILLEBŒUF, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN FAYARD, MARCEL THIÉBAUT, SERGE VÉBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à Ivan Tourguéniev	3
GABRIEL PUAUX	L'Autriche et l'Europe	23
JACQUES PERRET	Notes sur le Vélo.	37
CTE de LIEDEKERKE BEAUFORT	Souvenirs d'un Page du Comte de Provence	56
ROBERT DEBRÉ	Lorsque l'Enfant paraît	85
HENRI QUEFFÉLEC	L'Appel d'Ouessant (fin)..	92
MICHEL CLERC	Oxford, Ville ouverte.	117
PIERRE HANOTEAU	Serons-nous logés demain ?	126
PAUL GUTH	Philippe Soupault et le Surréalisme	135
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	143
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire..	148
Le Mois à Paris	157 Chronique bibliographique.. ..	168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

BOSWELL par **André MAUROIS**

JOURNAL DE LONDRES par **BOSWELL**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ **7**

Canada .. .. $ canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. **28,70**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **30**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie . .. . Lires **4.360**

Angleterre.. .. .. £ **2/9**

Égypte.. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : **6 $ 57** — 6 mois : **3 $ 28.**

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :
Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.
Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.
Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.
Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.
Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.
Turquie : La Bibliothèque Nationale (Milli Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT
DÉCORATION

MEUBLES DE LUXE
ET UTILITAIRES

100, Fg SAINT-ANTOINE
PARIS
(XIIe)

EXPOSITION PERMANENTE DE
MEUBLES ANCIENS ET MODERNES

Devis sur demande

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à **PARIS** à TRI.38-32 SNCF en **PROVINCE** dans les gares

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Presse - Paris - Jeux et Spectacles

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée générale ordinaire du 4 avril 1952 a approuvé les comptes de l'exercice 1951, faisant apparaître un bénéfice de Frs. 236.312.294.

Le dividende, fixé à Frs. 500 brut par action de Frs. 2.500 nominal sera mis en paiement à partir du 15 avril 1952.

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE MAI

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
CLIMATS

•

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
L'AME DES PEUPLES
III. - Les Hindous et l'avenir des Indes

•

LOUIS DUCREUX
LE VOYAGE DE M. PERRICHON

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE
A IVAN TOURGUÉNIEV

C'est à la fin du mois de février 1857 *que Prosper Mérimée fit la connaissance d'Ivan Serguéiévitch Tourguéniev, probablement dans le salon de la comtesse de Circourt, russe d'origine. Tourguéniev avait alors un peu plus de trente-huit ans, tel à peu près que le décriront les frères Goncourt quand ils le virent pour la première fois, colosse charmant, doux géant aux cheveux gris « qui a l'air du bienveillant génie d'une montagne ou d'une forêt, beau, grandement beau, avec du bleu du ciel dans les yeux... » Il revenait en France, dont la guerre de Crimée l'avait tenu éloigné, porteur de quelques Nouvelles, accueilli par la renommée que lui avait value la traduction française de ses* Mémoires d'un Chasseur *auxquelles Mérimée avait consacré un article élogieux.*

Mérimée avait cinquante-quatre ans. Ecrivain célèbre, familier des Tuileries, il avait donné le meilleur de sa veine romanesque et portait désormais la curiosité, toujours en éveil, de son esprit pénétrant à des études sur la littérature et sur l'histoire russes à peine entrées dans le cercle des investigations de l'Europe. Il ne pouvait manquer l'occasion d'un commerce suivi avec un écrivain russe de grand talent qui, par surcroît, manifestait une réelle admiration pour son œuvre et le reconnaissait comme un maître. C'est ainsi que la correspondance entre les deux écrivains s'ouvre par une invitation à dîner que Mérimée envoie à Ivan Serguéiévitch, pour le 5 *avril* 1857. *Les deux hommes étaient aussi dissemblables qu'il se peut, et l'abord de ces deux tempéraments si opposés dut être quelque chose de bien curieux ; d'un côté la politesse exquise mais glacée de Mérimée, l'esprit direct, les mots crus de ce véritable* matter of fact man, *comme il se qualifiait lui-même ; de l'autre, l'élégance souple, nuancée, ondoyante du géant slave, délicat, sensible et rêveur, abordant les sujets de biais, et foncièrement pudique. Observateurs attentifs, tous les deux.*

Copyright by Revue de Paris 1952

Le premier contact fut assez froid, et Tourguéniev en sortit, ce me semble, quelque peu suffoqué. Les nouveaux amis restèrent assez longtemps sans se revoir et sans s'écrire. Tourguéniev voyage, fait de courtes apparitions à Paris, et Mérimée passe ses hivers à Cannes. A part une brève rencontre en Angleterre, mai 1858, *il faut attendre l'année* 1860 *pour que se nouent véritablement des relations suivies entre les deux écrivains.*

Tourguéniev s'est installé à Paris, 210, *rue de Rivoli, en compagnie de sa fille Pauline, et travaille au grand roman qu'il a mis en train* : Pères et Enfants. *Mérimée lui rend souvent visite et se documente, tant sur l'œuvre de Pouchkine que sur les faits et gestes des Cosaques de l'Ukraine dont il écrit l'histoire d'après l'historien russe Nicolas Ivanovitch Kostomarov.*

Cependant Mérimée a présenté Tourguéniev à madame Delessert, l'inconstante amie qui vient de lui rendre l'affection qu'elle lui avait retirée au profit du jeune Maxime Du Camp. Tourguéniev la consultera désormais sur la moralité de ses récits et sur les traductions de ses « bagatelles ». Valentine Delessert s'occupera de la jeune Pauline Tourguéniev qu'elle a logée à ses côtés, dans la vieille rue Basse de Passy, et elle lui trouvera un mari ; son choix, à ce qu'on sait, ne paraît d'ailleurs pas avoir été très heureux. En revanche, la vie d'Ivan Tourguéniev est étroitement liée à celle de Pauline Viardot, amie de George Sand à qui elle a servi, dit-on, de modèle pour Consuelo *et qui partage son ressentiment contre Prosper Mérimée. Celui-ci feindra d'ignorer la cantatrice de qui le nom ne sera jamais prononcé dans la correspondance entre les deux écrivains.*

Leur amitié fut surtout littéraire. Leurs lettres ont trait à leurs travaux respectifs, et surtout aux traductions que Mérimée a faites des Nouvelles de Tourguéniev et à celles qu'il a revues et amendées. Quatre d'entre elles ont paru, sous sa signature, en mai 1869, *dans le volume intitulé* Nouvelles moscovites. *Pour la première fois, Mérimée qui se laisse rarement aller à parler de lui et de ses œuvres, nous livre ses idées littéraires, sa conception de l'art de conter, et, dans les conseils qu'il donne à Tourguéniev, dans ceux qu'il lui demande aussi, nous renseigne sur l'idéal qu'il a poursuivi dans son œuvre dont il est tout le premier à plaindre modestement la sécheresse et l'étroitesse d'exécution. A tout cela, il mêle, avec sa verve accoutumée, ses réflexions malicieuses sur la marche du monde et les menus faits de la chronique scandaleuse.*

Les lettres que lui adressait Tourguéniev ont disparu, avec tant d'autres précieux documents, dans l'incendie de la maison de Mérimée, 52, *rue de Lille, le* 23 *mai* 1871. *Celles de Mérimée, dont on ne connaissait que des fragments ont été retrouvées. Quand Louis de Loménie, élu le* 30 *décembre* 1871 *au fauteuil de Mérimée à l'Académie française, sollicita des renseignements sur son prédécesseur, Ivan Tourguéniev, pressenti par Fanny Lagden, lui répondit : « J'ai en effet beaucoup connu Mérimée les dernières années de sa vie, je l'ai beaucoup aimé et je crois avoir bien étudié son caractère... Le souvenir affectueux que je garde à sa mémoire me fait désirer qu'on lui rende pleine et entière justice et je serai heureux d'y contribuer... Quant aux lettres de Mérimée, j'en ai en effet une centaine. »*

Je me suis efforcé de retrouver et de regrouper cette centaine de lettres, et ayant pu en réunir quatre-vingt-quinze, je crois avoir reconstitué, dans son intégrité, le dossier laissé par Tourguéniev. J'en publie ici quelques-unes qui sont extraites d'un volume qui paraîtra bientôt.

Mérimée mourut le 23 *septembre* 1870, *une de ses dernières lettres écrites le jour de sa mort est adressée à Tourguéniev. Celui-ci publia dans* la Gazette de Saint-Pétersbourg *un court article nécrologique où il mettait l'accent sur les qualités de cœur de son ami, sur la modestie de ce « faux égoïste ». « Sous un extérieur d'indifférence et de froideur, écrivait-il, il cachait le cœur le plus affectueux ; pour ses amis il a été jusqu'au bout d'un dévouement à toute épreuve. » Tourguéniev*

promettait en outre un jugement plus étendu sur la personnalité de Mérimée. Il ne le donna jamais. L'oubli vint vite, ce me semble, chez le « bon Moscove » aux velléités généreuses, aux expansions momentanées, aux desseins imprécis, à l'âme profondément slave. Certes, il continuera jusqu'à sa mort (3 septembre 1883*) à voir madame Delessert et à correspondre avec elle, mais, dans les vingt lettres qu'il lui écrivit après le mois de septembre* 1870*, on ne trouve pas une seule fois le nom de son ami. « Ce qui a été ne sera plus. »; c'est un vers de Pouchkine que Mérimée se plaisait à citer.*

MAURICE PARTURIER

Cannes, 15 janvier [18]65.

Cher monsieur,

Ubi terrarum [1] êtes-vous en ce moment? Connaissant vos us et coutumes, je suppose que l'hiver vous a ramené à Paris. Voici mon odyssée. Je suis allé à Madrid au commencement d'octobre [2]. Il y faisait un froid de chien et des pluies effroyables. J'en suis parti gelé vers la fin de novembre et je suis arrivé ici d'où je n'ai plus bougé. Nous n'avons pas eu une trop belle saison : de la pluie plus que d'usage, mais aussi quelques jours admirables et tels qu'on en voit seulement dans ce pays-ci. Il est un peu trop infesté par les Anglais. On y a bâti de grands hôtels, un surtout, presque aussi grand que celui du Louvre, qui attire force perfides insulaires. Nous faisons une rude concurrence à Nice, où l'on se plaint que votre Impératrice n'attire pas les gens. On la dit très dévote et aimant peu le monde. Elle a fait décamper de Nice tout ce qu'il y avait de Polonais désireux de ménager la chèvre et le chou. Nous avons d'ailleurs la fine fleur de l'aristocratie britannique, des duchesses, des marquises; nous rebutons sur les baronnes. Aussi force gens du faubourg Saint-Germain; toute la famille de Broglie moins le prince Albert. En revanche nous possédons son frère, officier de marine qui se divertit ici à servir la messe et à se donner la discipline [3]. Voyez ce que c'est que l'éducation. Son père est sceptique, son précepteur athée [4], ou nihiliste, pour parler comme M. Bazarof. Il est vrai qu'il a la tête faite comme un *ogourets* [5], et vous n'ignorez pas que la dévotion habite le sommet des

1. Cicéron, *Att.*, 5, 10, 4. — Tourguéniev est à Bade, il arrivera à Paris le 6 février pour s'occuper du mariage de sa fille.

2. Mérimée est parti pour Madrid le 8 octobre 1864; il en part le 16 novembre et espère être à Cannes le 19 novembre.

3. Paul de Broglie, né à Paris (Auteuil), le 18 juin 1834; mort à Paris le 10 mai 1895. Enseigne de vaisseau le 10 juin 1857; lieutenant de vaisseau le 16 août 1862. Il démissionna en 1869, devint prêtre (1871) et professeur à l'Institut catholique. (Cf. *L'Abbé de Broglie*, par le père A. Largent.)

4. Ximénès Doudan, né à Douai le 14 août 1800; mort le 20 août 1872.

5. En russe : concombre. C'est le nom que Tourguéniev donnera à un sous-diacre, dans sa nouvelle *Le Brigadier*.

cerveaux humains. Lorsque je ne pouvais sortir, j'ai lu *les Récits de Guerre* de M. Tolstoï [1] que je dois à votre munificence. Cela m'a amusé et intéressé, quoique cela manque de sauce. Il y a des analyses de cœur humain, très fines, trop fines et trop quintessenciées peut-être, mais l'art manque pour les mettre en bon jour. L'auteur vous raconte en deux pages les sensations d'un homme, de deux hommes, qui sont couchés par terre à côté d'une bombe dont la fusée brûle [2]. Je me rappelle encore les pensées de votre serviteur un jour qu'il se noyait, et j'ai été frappé de la vérité de l'observation, mais deux pages avant que la bombe éclate, c'est trop présumer de la patience du lecteur. J'ai aussi remarqué de curieuses analyses de courage et de poltronnerie, les motifs de l'un et de l'autre et les alternatives des deux sentiments. Tout cela me paraît démontrer un observateur très exact et très judicieux, mais qui ne sait pas composer un tableau bien qu'il sache peindre à merveille. Qu'en dites-vous?

Que faites-vous en ce moment? Je voudrais vous savoir en travail de quelque œuvre longue. Il me semble que, si vous preniez un sujet d'étendue considérable, il en résulterait une modification dans votre talent. Vous seriez obligé de combiner vos effets et vos caractères et d'étudier l'art de Dumas que vous méprisez trop peut-être. Pour moi je le trouve un admirable cuisinier, mais il fait ses sauces pour de la vache enragée et vous nous feriez manger du bœuf excellent. Excusez ces comparaisons culinaires. Ne croyez pas que je m'occupe de mangeaille en ce pays. J'y mange médiocrement. C'est le malheur de Cannes. Mes beaux jours sont quand une voisine me fait manger des *stchi* [3]. Adieu, cher monsieur, j'espère que cet hiver ne vous a pas traité trop mal. Il paraît qu'il a été rude. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à vos ordres, et désœuvré [4] pour toute chose longue ou courte où je vous pourrais être utile. Mille amitiés et compl[iment]s.

Pr. M.

1. Léon Tolstoï avait publié ses souvenirs sur le siège de Sébastopol, dans le *Sovrémennik*, en 1855 et 1856. Mérimée les lit dans le volume intitulé *Récits de Guerre du comte L. N. Tolstoï*, Saint-Pétersbourg, 1856 [en russe]. *Sébastopol en mai* 1855 a été traduit par Charles Rollinat dans *Le Temps*, du 29 mars au 6 avril 1876. L'ensemble a été traduit ensuite. (Cf. *Les Cosaques. Souvenirs de Sébastopol*, traduits du russe, Paris, Hachette, 1886).

2. Dans *Sébastopol en mai* 1855. — On trouvera la traduction de ce passage dans le volume paru chez Hachette, 1886, pp. 224-225.

3. Sorte de soupe aux choux.

4. *Le Figaro* du 8 janvier 1865 publie l'écho suivant : « M. Prosper Mérimée, qui se repose sur ses lauriers-roses de Nice, est, dit-on, décidé à publier à son retour un volume de *Nouvelles*, des *Nouvelles fantastiques* cette fois, de celles qu'il raconte si bien aux petites soirées des Tuileries. »

Cannes, vendredi 27 j[anvi]er [1865].

Cher monsieur,

Je vous fais mon compliment sur le mariage de mademoiselle votre fille [1]. Je souhaite que cela ne vous fasse pas trop oublier vos amis de Paris. Tant que vous aviez votre appartement rue de Rivoli, nous vous tenions pour nôtre. J'ai peur maintenant que vous voilà seul et possesseur d'une maison en Allemagne on ne vous trouve que rarement de ce côté du Rhin. Si vous aviez des rhumatismes, j'aurais l'espoir de vous rencontrer ici. Aujourd'hui j'avais trop chaud à deux heures, je pense que vous êtes encore sous la neige.

Je trouve très mauvais vos raisonnements pour ne rien faire, et il faut laisser aux Jésuites et aux évêques l'argument *ad hominem* que vous tournez contre moi. D'abord il ne faut pas prendre exemple sur moi, qui ai passé ma vie à faire autre chose que ce que je voulais et devais faire. Il se peut que je sois né avec quelque chose d'exploitable dans la tête. Mais d'abord, au moment où j'avais le plus de cœur à cette exploitation, une révolution s'est faite dans mon pays, dont le résultat le plus net a été de me tenir pendant mes quatre plus belles années de verdeur et de jeunesse à l'attache dans un ministère. J'en suis sorti un peu abruti pour faire de l'archéologie pendant quinze ans, et vous savez le reste. Ce qui m'a surtout empêché de travailler est un motif un peu bête. Lorsque j'écrivais, c'était pour amuser une belle dame. Lorsqu'elle ne s'est plus amusée de moi, je n'ai plus rien fait [2]. J'espère, cher Monsieur, que vous n'êtes pas si bête que moi et que, lorsque vous prenez une plume, vous travaillez pour vous-même, comme faisait Mozart en composant le *Don Giovanni* [3]. Le peu que vous me dites du roman que vous méditez me fait venir l'eau à la bouche et désirer vivement que l'exécution suive de près la conception. Je suis sûr que, si vous avez un sujet tel que vous dites [4], il en résultera dans votre manière une modification considérable.

1. Le 23 février 1865, Pélagie Ivanovna Tourguéniev, « née à Moscou (Russie) dans le courant de l'année mil huit cent quarante-deux, fille naturelle reconnue de Ivan Tourguéniev, et de mère non dénommée », se mariait à la mairie de Passy (XVIe arrondissement actuel), avec Victor-Eugène-Gaston Bruère, maître de verrerie, né à Constalain (Eure-et-Loir), le 8 décembre 1835.

2. Allusion à sa rupture avec madame Delessert.

3. « Au sujet de *Don Juan*, [Mozart] dit un jour : « Cet opéra n'a pas été » composé pour le public de Vienne ; il convenait mieux à celui de Prague ; » mais au fond, je ne l'ai fait que pour moi et mes amis. » (Stendhal : *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Paris, Michel Lévy, 1854, p. 242.)

4. Tourguéniev avait, depuis 1863, conçu l'idée de son roman *Dym* (Fumée) ; mais il peut être question ici du projet de roman historique sur Nikita Poustosviat que Tourguéniev reprendra plus tard et abandonnera d'ailleurs définitivement.

Vous ne perdrez jamais votre faculté d'observation et votre précision dans le choix des détails, mais vous apprendrez infailliblement à ne pas les prodiguer. On dit que Sapho, critiquant Alcée, le comparait à un homme qui, au lieu de disperser son blé sur un champ, versait tout son sac dans le premier sillon. Alcée et vous, auriez pu répondre : « J'ai beaucoup de grain et un petit champ » ; à quoi je répliquerai : « Prenez un grand champ lorsque vous avez beaucoup de grain. Le grain se répartira plus également et la moisson sera excellente. »

Je ne suis pas très partisan du roman historique tel que Walter Scott l'a mis à la mode. Il donne des entorses à l'histoire et rapetisse tous les grands caractères, témoin son Louis XI de *Quentin Durward* et son Cromwell de *Woodstock*. Je conçois le roman historique de toute autre façon. Il faut chercher à expliquer les faits connus, trouver les motifs des actions des grands hommes dans leur caractère. Il s'agit comme dans une équation algébrique de dégager une inconnue. Ce que M. Thiers a fait de mieux dans son histoire de Napoléon est, à mon avis, l'explication (hypothétique mais très plausible) des événements de Bayonne en 1808. Les faits sont connus, donc tel et tel raisonnement a dû lui passer par la tête. Je voudrais bien vous persuader, car je suis sûr que votre ouvrage serait la meilleure preuve à l'appui de ma thèse. Donc *sursum corda*. Jusqu'à ce que j'aie lu l'ouvrage de M. Tolstoï [1], je douterai qu'il ait les qualités homériques, car la première de toutes est de ne voir dans un sujet que les grands traits, et lui ne voit que les petits. Mais les enfants dessinent des bonshommes avec cinq doigts dont chacun est plus gros que le bras. Quelques-uns de ces enfants peuvent devenir de grands peintres. [...]

Cette affaire de l'Encyclique est pitoyable [2]. Comme on est bête en plein XIXe siècle. Je vous envie d'être *pravoslavnii* [3]. La plus grande sottise du monde est d'avoir une religion pour tout le monde. Chacun doit avoir la sienne et ne jamais tenter de conversion.

Adieu, cher monsieur. Je serai à Paris vers le 1er mars et je serais bien heureux de boire avec vous mes dernières bouteilles de vin du Pape.

Pr. MÉRIMÉE.

1. Il s'agit des *Cosaques*.

2. Sur l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus* (8 décembre 1864), et sur les réactions qu'ils provoquèrent en France, voir *La Politique ecclésiastique du Second Empire de* 1852 *à* 1869, par Jean Maurain, Paris, P. Alcan, 1930, pp. 107 et suivantes.

3. *Orthodoxe*.

Paris, 52, rue de Lille,
20 octobre [1865].

Cher monsieur,

Les oreilles vous ont-elles tinté le mois passé? Devinez à qui j'ai lu *les Apparitions* [1]? A leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice des Français qui ont paru y prendre grand plaisir. Cela m'en a fait à moi d'autant plus que j'étais loin de m'y attendre, et surtout de la part de l'Empereur, qui étant un géomètre et un *matter of fact man*, me paraissait peu disposé à goûter la poésie et la fantaisie. Ne croyez pas d'ailleurs que je voyage comme les rhapsodes grecs, mon *Iliade* sous le bras. Voici comment la chose est venue. La comtesse de Montijo s'est fait opérer de la cataracte par un Liebreich, qui est à ce qu'il paraît un oculiste de génie. Je lui ai lu *les Apparitions* pendant sa réclusion ; elle en a parlé à sa fille, et en m'invitant à les aller voir à Biarritz, on m'a enjoint d'apporter ma traduction. Le Prince Impérial, à qui, malgré mes protestations, on avait permis d'assister à sa lecture, m'a rendu la vie dure jusqu'au départ pour Paris, en me chargeant de vous demander qui était mademoiselle Ellis. Il y a si longtemps que je ne vous ai vu, et si longtemps que je ne vous ai écrit, que je risquerai de me répéter en vous disant que j'ai eu l'honneur de dîner à côté de la Princesse Marie, Grande Duchesse [2] veux-je dire, et que nous avons beaucoup parlé de vous, autant du moins que je le pouvais, absorbé comme je l'étais dans la contemplation de ses magnifiques épaules. Quel beau brin de princesse! Puis j'ai reçu la visite de M. Oustrialof qui ne m'a pas paru avoir inventé la poudre, mais qui m'a semblé un archiviste consciencieux, incapable de falsifier des documents historiques. Enfin, pour terminer la liste de mes nouvelles connaissances russes, j'ai fait à Biarritz celle d'un colonel de Moller, auteur d'un livre contre la Pologne, pas trop amusant mais renfermant des faits assez curieux [3]. Il a épousé une Française, fille ou petite-fille du général Elio [4], un des derniers amis de Don Carlos. Cette femme m'a paru faire la lionne

1. Le 22 octobre 1865, Tourguéniev écrit à Fet : « *Les Apparitions* ont déjà été traduites par Mérimée et même (entre nous), elles ont été lues par lui — à qui croyez-vous? — à l'Empereur et à l'Impératrice des Français. Je m'empresse d'ajouter, pour consoler ceux qui pourraient m'envier, que la *Revue des Deux Mondes* a refusé de faire paraître dans ses colonnes ces mêmes *Apparitions*, comme fadaises absurdes. » (A. Fet : *Mes Souvenirs*, 1848-1889, Moscou, 1890 [en russe].) La traduction de *Apparitions* paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1866.

2. Marie-Nicolaevna, sœur de l'empereur Alexandre II de Russie, grande-duchesse, née le 6-18 août 1819 ; mariée le 2-14 juillet 1839 à Maximilien, duc de Leuchtenberg. Veuve le 20 octobre-1er novembre 1852, elle épousa (morganatiquement) Grégoire Strogonov.

3. Cf. *Situation de la Pologne au 1er janvier* 1865, par Alexandre de Moller, Paris, Dentu, 1865.

4. Joaquin Elio y Ezpeleta, général carliste, né à Pampelune le 17 août 1806, mort à Pau le 26 janvier 1876.

et je crains qu'elle n'apprenne à vos compatriotes le gascon au lieu du français. *Item*, toujours à Biarritz, j'ai vu beaucoup des épaules de madame Korsakov [1], au moyen d'un télescope et de sa candeur à laisser sa fenêtre ouverte à une demi-lieue de la villa impériale où je faisais ma résidence. Parmi les écouteurs des *Apparitions*, j'oubliais de vous citer le comte de Goltz [2], en considération duquel je n'ai pas cru devoir sauter les plaisanteries que vous vous permettez contre les Allemands. Elles ont fait rire et je dirai à sa louange qu'il en a ri lui-même de bon cœur. Voilà Lord Palmerston mort [3]. C'est un gros événement. On s'y attendait en Angleterre cet été, et la dernière fois que je suis allé à Cambridge House, je l'ai trouvé si faible et si changé que je suis parti avec la conviction que je ne le reverrais plus. Qui aura la succession? Lord Granville, Lord Russell, ou Lord Clarendon? On ne veut pas de Mr Gladstone, le plus habile de tous les ministres, parce qu'on le soupçonne d'être un peu socialiste ; mais on ne peut se passer de lui. Reste à savoir s'il voudra accepter un second rôle. La poêle est chaude, et les réclamations des Yankees peuvent mener à des voies de fait malgré toutes les inclinations pacifiques de John Bull. Autant faire la guerre que de payer cinq cents millions de dollars.

Vous me manquez beaucoup, cher Monsieur, et j'aurais toutes les envies du monde de causer avec vous *de rebus omnibus et quibusdam aliis*, comme nous faisions quelquefois dans le bon temps, lorsque vous demeuriez rue de Rivoli. Si la saison était moins avancée, j'irais vous voir à Bade, mais je suis trop poussif pour aller au-devant de la neige. Je serais déjà en route pour Cannes, où j'ai retenu mes quartiers d'hiver, sans l'obligation d'aller à Compiègne et d'y souhaiter la fête à ma souve-

1. Madame Rimsky-Korsakov, née Barbe Dmitrievna Mergassov, était une beauté célèbre de Saint-Pétersbourg. On dit que l'empereur Alexandre II aurait été amoureux d'elle et sévèrement éconduit. Elle était la maîtresse d'un officier des chevaliers-gardes, Wladimir Alexandrovitch Zweguintzev (1838-1926), qui désirait l'épouser ; mais l'empereur aurait (par dépit, dit-on) refusé de sanctionner le divorce. Madame Rimsky-Korsakov et son amant quittèrent alors la Russie et vinrent s'établir à Paris, où la beauté et les excentricités de la jeune femme firent sensation. *Le Nord* du 12 février 1863 signale sa présence à un bal costumé des Tuileries dans le « quadrille des abeilles » ; elle figura aussi dans le cortège du bal de la Marine, le 12 février 1866 (voir plus loin) ; en février 1863, dans plusieurs bals, travestie en Salammbô. On l'avait surnommée la « Vénus tartare ».

Elle s'installa ensuite à Nice avec Zweguintzev et elle y mourut le 18 décembre 1877. Son amant obtint de rentrer en Russie, mais il en fut plus tard chassé par la révolution bolchevique. Il revint à Nice où il mourut, en 1926, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Madame Rimsky-Korsakov a publié *Une Saison à Paris*, par Madame R*** K***, Paris, Dentu, 1863, in-18, 238 p., portrait-photographie.

Elle aurait fourni à Tolstoï le personnage épisodique de Lise Merkalov dans *Anna Karénine*. Son portrait par Winterhalter se trouve au musée du Louvre (réserves).

2. Robert-Henri-Louis, comte de Goltz, né à Paris en 1817, mort à Charlottenbourg en 1869, ambassadeur de Prusse, à Paris, depuis 1863.

3. Le 18 octobre 1865. Ce fut John Russel qui lui succéda comme premier Lord de la Trésorerie.

raine. C'est le 15 novembre la Sainte Eugène. Probablement je serai à Cannes le 20 [1]. Si vous étiez ami de la chaleur et des beaux sites, vous viendriez m'y voir. Je pourrais vous offrir une mauvaise chambre et de très bons gigots de mouton. On dit qu'il y a beaucoup de bécasses dans nos environs. Dans les montagnes, les loups abondent, il y a des sangliers dans les bois de l'Esterel ; enfin nous pêchons toutes sortes de petits poissons dans notre golfe. Si vous voulez tirer de l'arc, je vous offrirai l'arc d'un chef des Taepings, qu'un de mes amis a occis et dépouillé homériquement. Veuillez m'écrire au moins vos projets et vos travaux. Je vous ai laissé engagé dans un ouvrage de longue haleine à grands personnages... Avancez-vous ? Êtes-vous content de vous-même ? Je vous ai fait relier honorablement, et je compte vous emporter à Cannes pour vous relire en commençant par le commencement. Adieu, cher monsieur, veuillez croire à tous mes sentiments d'estime et de vieille amitié. On se porte bien à Passy et on pense à vous. Augier va bientôt accoucher d'une n[ouve]lle comédie où il y a de très belles scènes prises sur le vif [2]. Arago [3] a peur du choléra et ne vit que de bismuth. Savez-vous ce que devient Sobolevski [4] ?

(Sans signature.)

Cannes, 6 déc[emb]re [1865].

Cher monsieur,

Mon départ a été un peu retardé, et je ne suis ici que depuis quelques jours seulement. Je vous donne avis de mon installation. Vous avez eu la bonne intention de venir me voir dans mon oasis. Votre chambre est prête. Elle n'est pas des meilleures. Vous ferez assez maigre chère, mais vous aurez, je l'espère, un beau soleil et un pays magnifique pour la promenade. Nous attendons ici madame de Seebach [5], qui va y passer l'hiver, et, ce qui vaut mieux, Éd[ouard] Fould [6], qui doit amener son cuisinier et une partie de sa cave. Nous sommes à une heure de Nice,

1. Mérimée arrive à Compiègne le 14 novembre, avec la première série des invités. Il partira pour Cannes vers le 24 novembre 1865.

2. *La Contagion*, représentée pour la première fois à l'Odéon, le 17 mars 1866.

3. Alfred Arago, inspecteur général des Beaux-Arts, au ministère d'État.

4. Serge Alexandrovitch Sobolevski, né à Riga le 10-22 septembre 1803 ; mort le 6-18 octobre 1870, écrivain et homme d'affaires. Mérimée le connaissait depuis 1829.

5. Marie Nesselrode-Ereshoven, qui avait épousé, le 13 octobre 1839, le comte Léo Seebach (1811-1884), ministre de Saxe à Paris, du 14 juillet 1852 à 1870.

6. Edouard Fould, né à Paris, le 18 décembre 1834 ; mort à Moulins (Allier), le 9 avril 1881. Chef de cabinet de son oncle Achille Fould (5 juin 1860) ; député au Corps législatif le 1er juin 1863 ; démissionnaire en 1868.

où il y a quantité de vos compatriotes, le roi de Bavière, et la reine Emma [1], qui a l'estomac dérangé depuis qu'elle ne mange plus de petits enfants. J'espère que toutes ces considérations vous détermineront à quitter vos neiges pour notre soleil.

Le journal m'apprend que vous chassez en grande et nombreuse compagnie. C'est un amusement que nous ne pouvons vous offrir, à moins que vous ne vouliez tuer des cochons égarés qu'on honore du nom de sangliers dans la montagne de l'Esterel.

Je vois avec chagrin que vous ne travaillez pas. Vous devriez rougir de honte de vous en tenir à cinq volumes in-quarto. Je viens de lire ici une comédie nouvelle d'Augier pleine de verve juvénile [2]. Je suis sûr que, si vous vouliez faire un drame, il serait excellent. Même, si vous me permettez de vous dire la vraie vérité, ce serait un moyen radical de ne pas tomber dans l'excès de délicatesse de nuances, à quoi en votre qualité de Russe vous avez quelque propensité [*sic*]. L'entraînement de l'action dans le drame empêche de s'attacher trop minutieusement aux détails. Je vous dis ce que je pense et ce que je crois vrai ; pourtant mon défaut à moi a toujours été la sécheresse ; je faisais des squelettes, et c'est peut-être pour cela que je blâme le trop d'embonpoint.

J'ai passé huit jours à Compiègne avant de venir ici. On a joué *la Famille Benoîton* [3]. Il est impossible de se figurer un fiasco plus terrible. C'était comme une descente de la Courtille tombant au milieu d'un enterrement. Moralité et pruderie à part, on ne saurait rien voir de plus grossier et de plus commun.

Ponsard fait ou a fait un grand drame d'un membre du Comité de salut public amoureux de la fille d'un émigré [4]. C'est en vers et en très beaux vers à ce qu'en disent les amateurs et les connaisseurs. On prétend que toutes les tirades de l'amoureux s'adressent à madame Ratazzi [5]. Le pauvre Ponsard a eu une maladie mortelle dans un mauvais endroit et il est encore douteux qu'il puisse assister à la représentation de son œuvre.

J'ai vu ces jours passés à Paris un homme qui m'a paru spirituel et très instruit de tout. C'est un Polonais dont je n'ai pas retenu le nom,

1. *Emma*, née Miss Rooke, le 2 janvier 1836, avait épousé, le 19 juin 1856, Alexandre Liholiho-Kaméhaméha IV, roi des îles Sandwich. Emma descendait de Young, ami et confident de Kaméhaméha Ier et d'une chefesse de haut rang.

2. *La Contagion*.

3. La pièce de Victorien Sardou fut représentée à Compiègne, le 17 novembre 1865.

4. *Le Lion amoureux*, représenté au Théâtre-Français le 18 janvier 1866.

5. Née Marie-Studolmine, fille de Lætitia Bonaparte et de Thomas Wyse, elle a épousé en 1849 le comte Frédéric de Solms ; remariée en 1863 à Urbain Rattazzi, ministre de Victor-Emmanuel, puis à M. de Rute. Elle est née le 25 avril 1833. Elle fut intimement liée avec Eugène Sue et François Ponsard. Celui-ci mourut le 13 juillet 1867.

plutôt allemand que slave. Il était le faiseur, m'a-t-on dit, du marquis Wielopolski, le seul Polonais après Étienne Bathori qui ait eu du bon sens. A propos écrivez-moi lisiblement le dicton russe sur la matière constituante des cervelles polonaises.

Adieu, cher monsieur, quand on est dans un trou comme Cannes, on ne sait ce que devient le monde, aussi je ne vous donne pas de nouvelles. Je serai bien heureux que vous me donniez des vôtres.

Mille amitiés et à bientôt j'espère.

Pr. MÉRIMÉE.

Cannes, 9 mars [1866].

Cher monsieur,

Je suis bien fâché de ce pouce malade qui me prive du plaisir de vous voir. Est-ce un mal d'aventure, une douleur rhumatismale, ou bien la goutte? La goutte, qui avait presque disparu, a ressuscité, me dit mon médecin et fait de nouveau des siennes. Quoi que ce soit, j'espère que cela ne vous tiendra pas longtemps. Permettez-moi de vous dire que l'eau glacée ne me paraît pas un trop bon remède. De l'eau chaude, à la bonne heure, et des émollients tant que vous pourrez. C'est bien dommage que je n'aie jamais pu endurer le spectacle de la charcuterie par laquelle il faut débuter dans l'étude de la médecine. J'aurais été un Hippocrate, ou peu s'en faut.

Le Théâtre-Français gagne tant d'argent avec la pièce de Ponsard, qu'il ne peut mettre à l'étude la comédie d'Augier. De son côté Augier est impatient [1]. Il s'agit pour lui de gagner une centaine de mille francs et ce vil mais naturel sentiment fait qu'il aura de mauvais acteurs. Voilà la vérité sur cette affaire, qui, par hasard, n'a pas l'hypocrisie pour mobile. Autre affaire sans hypocrisie. Madame Korsakov, votre grande et blonde compatriote, avait au bal costumé de la Marine, une robe fort longue à la vérité, mais fendue des deux côtés de manière à permettre au respectable public d'admirer des jambes et des cuisses fort bien modelées [2]. On disait

1. D'abord reçue au Théâtre-Français sous le titre de *Baron d'Estrigaud*, la pièce fut retirée par Augier à cause des retards occasionnés par le succès du *Lion amoureux*, portée au théâtre de l'Odéon et représentée, le 17 mars 1866, sous le titre de *La Contagion*.

2. Le lundi 12 février 1866, un grand bal costumé avait lieu au ministère de la Marine; un cortège, dit des « quatre parties du monde », avait été l'épisode caractéristique de la soirée. La *Gazette des Etrangers* du 15 février en rend compte et écrit : « Nous entrons en Asie au moment où madame Rimsky-Korsakoff, sa brillante incarnation, prenait place sur son pavois orné de têtes d'éléphants blancs. Elle est debout, en un splendide costume étincelant de pierreries et de diamants. Son pied s'appuie sur la tête d'une panthère immolée à sa gloire. Grande consultation relative à un détail de ce tableau vivant. On discute sur un pli de jupe à écarter, oui ou non, au-dessus de la naissance du pied. Le chroniqueur, interrogé sur ce point délicat, rend un jugement digne de Salomon. On verra la cheville de l'Asie grâce à lui. »

en lui faisant place, que le public s'ouvrait devant ses cuisses qui s'ouvraient pour le public. Il y avait encore là une Polonaise, *rose comme une rose et blanche comme la crème* [1] qui représentait l'Afrique, dans un costume approprié au climat de ce pays. Un masque lui dit qu'elle représentait mal l'Afrique, dont personne n'avait vu le centre. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait foule pour les sermons de carême et que le sénat n'ait failli manger l'autre jour M. Bonjean qui parlait peu catholiquement de Notre Très Saint Père le Pape [2].

Pour un homme qui a mal au pouce, vous parlez de la mort d'une manière bien dégagée. Seriez-vous nihiliste? C'est je pense une assez vilaine corvée à endurer. Bixio l'a acceptée avec sa résolution ordinaire [3]. Je ne sais trop s'il a parlé de l'autre monde, mais il fut très préoccupé de ses amis et de ses enfants et a parlé avec quelque orgueil du bien qu'il avait fait, non pas, que je pense, avec l'idée qu'il allait en recevoir la récompense. Voilà tout ce que je sais de sa mort. Je me suis demandé souvent si l'inquiétude d'un avenir vient préoccuper les philosophes dans ce moment-là. Je disais au chapelain de la comtesse de Montijo, à Madrid, que je n'avais pas peur du jugement dernier, pourvu qu'on voulût bien me laisser la parole pendant un petit quart d'heure pour plaider la circonstance atténuante, mais au dernier moment l'idée peut vous venir que les formes ordinaires de la justice ne seront pas observées et qu'on peut être intimidé d'ailleurs par l'apparence extraordinaire du tribunal. Tout cela peut être très ennuyeux, quand on est dans son lit avec une garde auprès de soi et un médecin qui vous tâte le pouls d'un air affairé. D'un autre côté, je me suis cru mourant deux fois. La première, dans un fossé où un affreux cocu me visait avec un pistolet qu'il maniait fort bien [4], la seconde fois dans un chemin de fer où je fus pris d'un spasme abominable. Ma préoccupation dans le premier cas était de tomber dans de la merde, parlant par respect, car il y en avait beaucoup dans ce fossé; la seconde fois, je ne pensais qu'à deviner ce qu'on ferait de mon corps, si mon domestique me rapporterait à Paris, ou me conduirait à Cannes, alléguant que ma place était payée. Cela me prouve que la mort vient sans être accompagnée des idées très inquiétantes qu'on suppose ordinairement. Je suis bien aise que vous écriviez un roman et surtout que vous pensiez à un drame. Ne vous étonnez pas que la première méditation soit stérile. Lorsqu'on y pense sérieusement, il se fait dans la cervelle un travail dont on ne se rend pas compte, mais qui n'est jamais perdu. Croyez

1. Vers de Pouchkine dans *Boudrys et ses Fils*, poème traduit du poète polonais Adam Mickiewicz.

2. Séance du Sénat du 2 mars 1866, où l'on délibérait sur une pétition relative à l'organisation synodale dans l'Eglise réformée.

3. Jacques-Alexandre Bixio était mort le 16 décembre 1865.

4. Au début de janvier 1828, Mérimée s'était battu en duel avec le mari de sa maîtresse, Félix Lacoste. Celui-ci l'avait atteint de trois balles dans l'épaule et dans le bras. Mérimée s'était refusé à tirer.

que le drame est votre fait. Je ne dis pas le drame à jouer ou jouable, mais le drame pour les gens d'esprit, *the happy few*, à lire dans un fauteuil. Vous êtes naturel et vous aimez un peu trop les petits détails. Votre qualité brillera de tout son éclat et vous ne pourrez tomber dans votre défaut. C. Q. F. D.

Adieu, cher monsieur, guérissez-vous ; dès que je serai à Paris, c. a. d. avant la fin du mois, je vous en donnerai avis.

Tout à vous.

Pr. MÉRIMÉE.

Paris, 18 mai [1867].

Cher monsieur,

Hier j'ai reçu un joli jeu de boules d'une forme très élégante, qui va être le contrôleur général des mémoires de ma cuisinière. Je vous en remercie beaucoup. Item, *Fumée* [1]. J'en ai lu quelques pages et je ne puis vous en parler encore. Il y a des mots tout nouveaux pour moi et qui ne sont pas dans le dictionnaire, ce qui prouve qu'il y a chez vous comme chez nous une langue parlée, non écrite. Il m'a semblé que vous décrivez une société et une situation des esprits toute nouvelle. Je me demande si cela peut être compris par des Français. Je trouve d'ailleurs en ces quelques pages, comme en tout ce que vous faites, un cachet de vérité singulier Je ne sais si vous avez eu l'intention de faire des portraits, mais il me semble que j'ai connu madame Soukhantchikof [2].

Je suis toujours *veule*, comme on dit en bourguignon, c'est-à-dire grippé, faible et souffreteux. J'ai soir et matin des quintes de toux abominables, et il y a dix jours entiers que je n'ai pas quitté la chambre. La vieille machine ne vaut plus rien et se détraque de tous les côtés.

L'Exposition commence à prendre, grâce à toutes les bêtises qu'on y a mises. Il y a des chameaux maharis avec des Arabes qui les font galoper, des Chinoises qui versent du thé, des Viennoises très jolies qui vendent de la bière et autre chose, etc. La cuisine russe est en grande vogue, bien que de temps en temps un honnête bourgeois de la rue Saint-Denis se croie empoisonné pour avoir mangé du caviar, ou de la soupe aux choux avec de la crème. Vos mosaïques sont admirables ainsi que les meubles en pierres dures que vous fabriquez beaucoup mieux que les

1. Le roman de Tourguéniev, *Fumée*, avait paru à la mi-avril 1867 dans le fascicule III du *Rousskii Viétsnik*.

2. Mérimée écrira le 22 décembre 1867 à la duchesse de Castiglione-Colonna : « Je suis charmé que *Fumée* vous plaise. Il y a des scènes d'une vérité admirable. On dit qu'Irène est une princesse Dolgorouki, la tigresse royale de Pétersbourg. »

Florentins. C'est par ouï-dire que je sais tout cela, car je ne suis allé qu'une seule fois dans ce capharnaüm.

Que dites-vous des élections académiques que nous avons commises il y a quelques jours [1]? J'ai été assez content de Jules Favre dans la visite qu'il m'a faite. Quant au Gratry, je n'ai pas voulu le voir. On me promet qu'il ne se passera pas longtemps avant qu'il ne se dispute avec l'évêque d'Orléans.

Sainte-Beuve est souffrant par un mauvais côté. Il a beaucoup de courage et travaille toujours. Moi qui ne souffre pas tant que lui, je ne peux rien faire.

Avez-vous lu dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 avril un article sur les associations ouvrières en Angleterre [2]? Si vous ne l'avez pas lu, je vous engage à le lire. Cela me paraît très remarquable, et les Anglais à qui j'en ai parlé me disent que c'est la vérité. L'article est signé Collin, mais l'auteur est M. Libri.

Quel vilain caractère que celui de votre *revue*. [...] Il y a un mélange de majuscules et de lettres ordinaires qui me chiffonne.

Je vous serre la main et vous dis bonsoir, je vais essayer de dormir. Encore mille remerciements et amitiés.

A bientôt j'espère.

Pr. MÉRIMÉE.

Paris, 52, rue de Lille,
24 mai [1868].

Cher monsieur,

Je suis arrivé ici il y a huit jours [3] rapportant de Montpellier, où j'ai pris des bains d'air comprimé pendant six semaines, des poumons sensiblement améliorés. Mon médecin ordinaire, qui m'a ausculté l'autre jour, n'a plus trouvé trace d'emphysème dans le viscère susdit, qu'il avait laissé en assez triste état. Vous savez l'histoire d'un monsieur qui tombant d'un sixième étage, s'écriait en passant devant son voisin, à la hauteur du troisième : « Cela va bien, pourvu que cela dure [4]. » C'est peut-être mon cas, mais je profite le mieux que je puis des moments de relâche.

1. Le 2 mai 1867, élection à l'Académie française de Jules Favre succédant à Victor Cousin ; élection du R. P. Gratry succédant à Barante.

2. *La Crise en Angleterre à propos de la Réforme ; les Trade's Unions et le Parlement*. Collin est le nom du premier mari de madame Libri, née Mélanie Double.

3. Mérimée est de retour à Paris le dimanche soir, 17 mai 1868. Le 19 mai il assiste à la séance du Sénat où l'on délibère sur les pétitions relatives à l'enseignement supérieur, et où Sainte-Beuve prononce un discours. (Cf. *Lettres à madame de Beaulaincourt*, p. 110.)

4. Dans la *Chronique du Règne de Charles IX* (ch. XXVII ; Charpentier, 1842, p. 251), Mérimée fait dire au capitaine George, mourant : « Je ne souffre pas trop maintenant ; pourvu que cela dure... C'est ce que disait Zany en tombant du haut du clocher. » Zani est un personnage bouffon de la comédie italienne.

Je n'ai pas décoléré de la semaine. Nous l'avons passée à ferrailler contre nos cardinaux qui demandent qu'on brûle l'École de médecine et qu'on interdise les cours de géologie qui ne seraient pas faits par des professeurs ecclésiastiques orthodoxes. Je puis dire comme M. de Pourceaugnac : « Jamais je n'ai été aussi saoul de sottises. » Hier nous avons eu une petite scène assez drôle. Le cardinal de Bonnechose, qui a la mine et l'esprit de feu Torquemada, a dénoncé un professeur qui, parlant sur l'alcool avait terminé sa leçon en s'écriant : « Quand bannira-t-on de nos études l'*âme* et la fantaisie ? » Or, il s'est trouvé que le professeur s'élevant contre un système qui faisait de la médecine un art, non une science, avait dit : *l'art* et la fantaisie [1]. Le nez du cardinal était beau à voir après cette rectification. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons emporté l'ordre du jour qu'à la majorité de quatre-vingts contre quarante-trois. Il y a quarante-trois sénateurs qui veulent que les médecins soient tous catholiques. En vérité le XVIe siècle était bien plus fort que le XIXe. On n'aurait jamais osé lui dire les sottises qu'on nous débite aujourd'hui.

On m'envoie ce soir l'épreuve de votre article [2], qui paraîtra, je pense, la semaine prochaine.

Je suis fâché que vous n'ayez pas encore commencé l'histoire de M. Poustosviat. Commencer un roman, c'est se mettre dans un engrenage et je voudrais vous y voir bien et dûment engagé.

J'ai trouvé ici *le Lieutenant Yergounof* [3] et les autres livres que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. Vous savez quel encombrement on trouve au logis après une absence de six mois. Outre cela j'avais quatre heures par jour à passer au Luxembourg pour savoir si les professeurs de l'École de médecine seraient obligés d'aller à confesse.

En attendant, il y a beaucoup de scandales ce printemps. Madame de G... est partie avec un ténor en écrivant à son mari qu'elle était grosse du fait dudit ténor. Madame L... a également fait un trou à la lune avec M. de la Redorte. On porte des robes très courtes avec « deux côtes de melon ». Ce sont deux appareils munis de baleines et de crin représentant, sauf le respect que je vous dois, une paire de fesses, afin de remplacer la crinoline et de faire illusion au consommateur. C'est dans ce costume qu'on fait son mois de Marie. Qui est une princesse de Mingrélie qui

1. Le 23 mai, au Sénat, le cardinal de Bonnechose accusait le docteur Germain Sée d'avoir, dans son cours, parlant d'une thèse ayant pour sujet l'alcool, cité cette phrase : « On voit à regret (...) un grand nombre de savants en Europe creuser des ornières dans le terrain de l'âme (...). » A quoi Conneau répliqua : « Mais c'est de l'*art* qu'il s'agit et non de l'*âme* ! »

2. L'article de Mérimée sur « Ivan Tourguénief » dans le *Moniteur universel* du 25 mai 1868.

3. *L'Histoire du lieutenant Yergounov*, publiée le 12 février 1868 dans le *Rouskii Viéstnik*, sera traduite dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1868.

a épousé le jeune Murat [1] ? N'est-ce pas la fille d'une princesse qui a été enlevée par Schamyl et qui a écrit son aventure que j'ai lue quelque part [2] ? Adieu, cher monsieur, quand partez-vous pour la Sainte Russie [3] ? J'espère que vous en reviendrez bientôt avec les premiers chapitres de Poustosviat. Vous m'avez raconté une incantation contre l'épizootie dont vous avez été témoin. Cela pourrait trouver sa place parmi vos Raskolniks. Mille compl[iment]s et amitiés.

Pr. M.

Cher monsieur,

Paris, 20 juin 1868.

J'ai lu *le Brigadier* et je l'ai envoyé au prince Galitzyne [4]. Cela m'a intéressé beaucoup, mais c'est trop court. Je regrette que vous n'ayez pas mis en scène, ne fût-ce que pour un instant, quelques-uns des personnages qui demeurent derrière le rideau. J'aurais voulu, par exemple, quelque chose sur la nièce d'Agrippine à qui la lettre est adressée. J'aurais désiré également savoir comment un homme qui aimait tant faisait l'amour au temps de sa jeunesse. La lettre que vous dites vraie est horriblement triste. Je connais des gens à qui sont arrivées des aventures semblables et qui sont morts, comme le brigadier Gouskof, dans le culte de leur tyran. Je n'aime pas ce nom de Gouskof. Est-ce exprès que vous avez pris pour la racine de son nom, *gous* [5] ? Il y a en France bien des gens qui s'appellent Loison, mais cela a l'air d'une raillerie aux amoureux. Ils ne sont pas nombreux et il ne faudrait pas éloigner ceux qui voudraient les imiter. Je ne pense pas que la maladie soit contagieuse dans ce temps-ci. On me raconte l'histoire d'amour que voici. Une femme s'était séparée sans procès de son mari. Elle avait un amant, mais avec beaucoup de précaution et sans scandale. Un jour de ce mois-ci, cet amant entrant chez la dame, la trouve faisant l'amour avec un monsieur.

1. *Achille*-Charles-Louis-Napoléon, prince Murat, né à Bordentow (U.S.A.), le 2 janvier 1847 ; mort à Zougdidi (Mingrélie) le 27 février 1895. Le 13 mai 1868, il épousait Salomé Dadiani, princesse de Mingrélie. Une double cérémonie eut lieu au palais des Tuileries et à l'église russe. La princesse Salomé Dadiani était la fille du souverain de Mingrélie, David Ivanovitch Dadiani, mort en 1853, et de Catherine Alexandrovna, née Tchavtchavadzé. Elle naquit vers 1848.

2. Mérimée a pu lire l'*Histoire de la captivité de deux princesses russes dans le sérail de Chamyl, au Caucase, en* 1855, *d'après le récit de M. Verderevski*, publié par H. Delaveau dans la *Revue des Deux Mondes* (1er mai 1856) et *Les Princesses russes prisonnières au Caucase. Souvenirs d'une Française captive de Chamyl*, par Edouard Merlieux, Paris, Dentu, 1860, 2e édit. Voir *Lettres à une autre Inconnue*, p. 157.

3. Tourguéniev arrive à Berlin le 15 juin et à Pétersbourg le 18. Il est de retour à Bade le 26 juillet. Il écrit le même jour à madame Delessert : « Je reviens à l'instant de Russie, où je suis resté six semaines... »

4. *Le Brigadier* avait paru, le 13 janvier 1868, dans le *Viéstnik Evropy*. La traduction du *Brigadier*, par Iv. Tourguéniev et M. Viardot, paraîtra les 4, 5 et 6 août 1868, dans le *Journal des Débats*. Elle sera réimprimée dans les *Nouvelles moscovites*.

5. « Oie ».

Il court chez le mari et lui dit : « Je sais que vous seriez charmé d'avoir des épreuves de l'infidélité de votre femme. Je viens vous les apporter. Voici les lettres qu'elle m'a écrites. » Le mari les prend et le remercie. Je ne vous dis pas les noms qui sont d'un assez bon monde. L'amant vindicatif n'a jusqu'à présent été mis à la porte d'aucun club ni d'aucun salon.

Il y a dans votre nouvelle des mots que je ne trouve dans aucun de nos dictionnaires. Vous avez donné la traduction de quelques-uns. Sont-ce des termes populaires, ou appartiennent-ils à quelque dialecte provincial? Je croyais qu'il n'y avait pas de dialecte en Russie, sauf celui de l'Ukraine.

Il semble que les affaires de Serbie s'arrangent plus facilement qu'on ne croyait, mais quels atroces coquins de tuer deux femmes uniquement parce qu'ils étaient en train. Je crois avoir vu à Paris cette princesse Anka, qui était, si je ne me trompe, la maîtresse du prince Michel, et une très belle personne [1]. Croyez-vous à la possibilité d'un royaume slave occidental, indépendant de la Russie et de l'Autriche? Lorsque vous prendrez Constantinople, comptez-vous faire un empire unique commençant à Raguse et finissant à l'embouchure de l'Amour? Je sais que ce n'est pas l'appétit qui vous manque. On dit qu'en seize jours un Monténégrin et un Bulgare peuvent apprendre le russe, et un Croate en deux ou trois mois. Ici on s'est un peu ému d'une phrase de M. de Motke, qui veut faire de la Prusse la gendarmerie de l'Europe mais l'Allemagne ferait une piètre figure, je le crains, enserrée à l'est et au sud par une voisine peu commode. Un Polonais, de mes amis, disait que la divine Providence avait placé les Allemands entre les Slaves et les Français pour qu'ils cirassent les bottes des uns et des autres. Et en même temps vous allez être proches voisins des Anglais à Samarkande et à Boukhara! Qui vivra verra.

La grande dame qui est allée voir *l'Ogre* [2], a en effet de drôles de façons et de regards. Un prince qui l'a fort connue disait ici qu'il en avait presque peur et qu'il croyait parfois coucher avec son père. Mais quelle belle personne elle a dû être! Elle me plaît encore beaucoup.

Je vais aller à Londres passer une dizaine de jours et je serai de retour à Paris dans les premiers jours de juillet [3]. Très certainement vous me

1. Michel Obrénovitch, né le 4 septembre 1825, prince héréditaire de Serbie, fut assassiné à Belgrade, le 10 juin 1868, par les partisans du prince Karageorgevitch, qui lui-même n'était pas étranger à ce crime. Au moment où l'attentat fut commis, le prince était à côté de sa cousine Anka Constantinovitch qui mourut dans la nuit.

2. *L'Ogre*, opérette de I. Tourguéniev, musique de Pauline Viardot, fut représenté le 24 mai 1868, à Bade, en présence de la reine de Prusse et de la grande-duchesse. Tourguéniev joua le rôle de l'Ogre.

3. Mérimée écrit à Panizzi, le 16 juin 1868 (fragment inédit) : « Je pense que le 25, ou environ de la fin du mois, je partirai pour Bloomsbury Square. » Le 30 juin il est à Londres. Il y passa douze jours.

trouverez à Paris si vous revenez avant l'automne. Madame Delessert est aux eaux d'Aix avec sa fille et il paraît qu'elle s'y trouve bien. Adieu, cher monsieur, portez-vous bien. J'ai hâte de causer avec vous de Poustosviat et de la princesse Sophie. J'ai envoyé l'article à Hetzel [1], mais il ne m'a pas encore remis d'épreuves.

Pr. M.

Saint-Cloud, 16 juillet [1869].

Cher monsieur,

Votre aimable invitation est ce qu'il y a de plus tentant, mais l'avenir est si embrouillé pour moi que je n'ose faire de projets. Je ne suis jamais sûr de deux jours de santé. Puis voilà qu'au commencement d'août nous allons avoir un sénatus-consulte, presque une constitution à faire [2]. Quand serai-je libre? Quand pourrai-je respirer? Enfin croyez que, si j'en ai la force et le loisir, ce ne sera pas la volonté qui me manquera pour aller vous faire visite.

Pour passer le temps, qui est aussi long ici qu'ailleurs, j'ai traduit très rapidement, c'est-à-dire très mal l'histoire de *la Cosaque* [3] de Vovtchko traduite par vous de l'ukrainien. Elle a horrifié nos dames, même celles qui ont des soupirs pour l'héroïque Pologne. Il y avait longtemps que je n'avais lu cette nouvelle, qui justifie MM. Stenka Razine et Pougatchef. Je suppose que feu l'empereur Nicolas n'en avait permis l'impression que comme machine de guerre contre les Polonais, mais il ne s'apercevait pas qu'il maniait une arme à deux tranchants.

A propos de Nicolas, j'ai dîné avant-hier avec sa fille qui a vieilli hélas depuis l'année passée, et M. de St, qui est un fameux mâle. J'imagine gine que Grégoire Orlof [4] était moulé dans le même moule, *ad utrumque paratus*. Celui-ci semble d'ailleurs fort bon diable, très poli et ne manquant pas d'esprit. Nous avons ici un fils du Pacha d'Égypte âgé de quatorze ou quinze ans qui vaut la peine d'être étudié [5]. Il a un tact et un savoir-vivre rare chez un garçon de son âge, tel que vous n'en trouverez jamais en Europe. Il ne rit jamais, ne s'étonne de rien, et fait le prince à merveille,

1. L'article du *Moniteur* contenant l'étude sur Tourguéniev, en vue de son impression, comme préface à *Fumée*.

2. Projet de sénatus-consulte du 2 août 1869. Ce projet touchait aux droits du Corps législatif, aux attributions du Sénat, à la condition des ministres. Il fut adopté le 6 septembre 1869.

3. *La Cosaque*, de Marko-Vovtchok. C'est un des *Récits populaires de l'Ukraine* de Marko-Vovtchok (pseudonyme de madame Markovitch). Tourguéniev les avaient traduits en russe, en juin 1859.

4. Grégoire Orlov (1734-1783) qui fut l'amant de Catherine II de Russie.

5. Hussein pacha, fils d'Ismaïl pacha, vice-roi d'Egypte. Ismaïl pacha venait pour inviter les souverains à l'inauguration du canal de Suez. Il était arrivé à Paris, avec deux de ses fils, le 12 juin 1869, à 9 heures du matin.

sans exagération. Hier cependant il a eu un moment de distraction et nous a raconté comment son oncle avait voulu assassiner ses frères et comment « par hasard », il n'avait pu mettre ce dessein à exécution, ayant été assassiné lui-même quelques heures avant le dîner où le coup devait se faire. Il parle le français beaucoup mieux que l'arabe et le turc, et s'il règne, on verra peut-être de drôles de choses.

Vous ne parlez pas de travail. *Vitanda est improba Siren Desidia* [1]. Faites-nous donc une histoire qui ne finisse pas trop mal. Vous abusez depuis quelque temps de notre sensibilité. J'en suis resté sur la lamentable histoire de *l'Infortunée* [2] et puisque vous ne voulez pas de Poustosviat, donnez-nous quelque chose de gai. La vie devient si triste qu'il ne faut pas ajouter des misères imaginaires aux réelles, déjà trop nombreuses.

Kaulla [3] m'écrit qu'il vous a trouvé fort comme un lion et avec toute l'apparence de la meilleure santé. Je persiste à croire que vous n'avez rien au cœur. Venez à Paris et faites-vous ausculter par les doctes.

Adieu, cher monsieur, je vous serre la main bien cordialement.

Pr. MÉRIMÉE.

Paris, 11 septembre [1869].

Cher monsieur,

Je vois par votre dernière lettre reçue hier, que la grande maladie de cœur est un des innombrables appendices de la goutte. Si on vous permet de chasser, votre cas n'est pas grave, ce qui me réjouit fort. Je suis pour le moment dans un état tolérable. Je respire mieux et les embarras gastriques qui compliquaient mon affaire ont été très diminués par la pepsine, substance qui se charge de digérer pour vous. Je serai ici à poste fixe jusqu'au 1er octobre, et serai fort heureux si vous donniez suite à votre projet de voyage à Paris.

Lokis paraîtra dans la prochaine *Revue*. Le successeur de M. de Mars est venu hier m'apporter les épreuves et me dire qu'il était impossible de mettre *Lokis* en titre courant en haut des pages parce que ce mot était trop court [4]. Après avoir un peu ri de la prétention typographique de l'imprimeur, je suis entré dans une colère bleue et j'ai voulu reprendre mon manuscrit. Je suis presque fâché de ne l'avoir pas fait. Peut-être pour me venger ferai-je une nouvelle qui portera un nom de femme assez commun en Aragon, c'est O. Il y a une église ronde où s'est fait un grand miracle, celui de l'hostie qu'un juif voulait profaner. Cette

1. *Horace. Satires*, II, II, 14.
2. *Une Infortunée*, traduite en français par Ch. de Coutouly, sous le titre de *L'Abandonnée*, paraîtra dans *Le Temps* (7 au 23 août 1872) et en 1873, chez Hetzel dans le volume intitulé *Etranges Histoires*.
3. Directeur des chemins de fer autrichiens.
4. C'est pourquoi *Lokis* est intitulé dans la *Revue des Deux Mondes* : « Le Manuscrit du professeur Wittembach ».

chapelle à cause de sa forme s'appelle N^a S^a de O et j'ai connu une demoiselle de ce nom à Madrid qui a reçu de moi quelques duros qu'elle gagnait facilement.

Notre sénatus-consulte est voté, comme vous l'avez vu [1]. Je ne comprends pas trop qu'on se plaigne du peu de liberté à présent. Cep[endan]t Victor Hugo et ses amis font de grandes phrases là-dessus [2]. Est-ce une révolution douce et pacifique où nous entrons ou bien un prologue à quelque drame tapageur? Il me semble que le sentiment dominant aujourd'hui en France, c'est l'horreur d'une révolution. Je ne serais pas surpris qu'au fond de son cœur mon confrère Jules Favre n'y eût autant de répugnance que moi.

La maladie de l'Emp[ereur] n'est pas grave ni noble. Il est difficile de faire entrer son nom dans une tragédie ou un poème épique. Ce sont des hémorroïdes qu'il a gagnées à Ham et cela justifierait son aversion pour les princes d'Orléans. Le voilà à peu près bien. C'est encore une question indécise que celle de savoir si l'Impératrice ira à Constantinople et en Égypte [3]. Si elle part, madame de Nadaillac doit l'accompagner [4]. J'ai vu hier madame Delessert qui m'a demandé de vos nouvelles et qui serait fort heureuse que vous vinssiez ici. Ce serait pour vous comme une excursion à la campagne. Il n'y a personne à Paris, tandis que Bade est plein du meilleur ou du pire monde. Je relis *Don Quichotte* [5], il y a beaucoup trop de coups de bâton. Les épisodes sont trop longs et trop brusquement intercalés. Il y a beaucoup de souvenirs de contes arabes [6]. Vous rappelez-vous cet homme qui fait des tartes à la crème, et que sa femme se fait apporter dans une boîte, après toutes sortes d'abominables farces? Il y a dans *Don Quichotte* beaucoup de cette gaieté un peu sauvage. Adieu, cher monsieur, et au revoir à bientôt, j'espère.

Pr. MÉRIMÉE.

1. Le sénatus-consulte du 6 septembre 1869, qui ne rencontra que trois opposants et qui inaugura l'empire libéral.

2. Allusion aux attaques du *Rappel*, journal de Victor Hugo. Le 6 septembre a lieu à Bâle le congrès de l'Internationale; le 14, à Lausanne, le congrès de la Paix et de la Liberté, qui se clôtura par un discours où Victor Hugo célébra l' « embrassement de la République et du socialisme ».

3. L'impératrice Eugénie partit de Saint-Cloud pour Athènes, Constantinople et Le Caire, le 30 septembre 1869. L'inauguration du canal de Suez eut lieu les 17 et 18 novembre 1869. (Cf. Jean-Marie Carré : *Voyageurs et Ecrivains français en Egypte*, Le Caire, 1932, T. II, pp. 289-360, qui donne une bibliographie très complète et la liste des Français invités à l'inauguration).

4. Madame de Nadaillac, fille de madame Delessert, accompagna l'Impératrice.

5. En mars 1869, Hetzel avait demandé à Mérimée une préface pour la traduction de *Don Quichotte*, par Lucien Biart. « La Vie et l'Œuvre de Cervantes », par P. Mérimée a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1877.

6. Voir l'histoire du « Dormeur éveillé » et celle de « Brededdin Hassan » dans les *Mille et une Nuits*.

L'AUTRICHE ET L'EUROPE

par GABRIEL PUAUX

« UN joli mélange » *(eine schöne Mischung)*. Telle était une des recettes favorites de l'éthique et de l'esthétique dans l'ancienne Autriche. Entremêlés et harmonisés, étiquette espagnole et *Gemütlichkeit* germanique, baroque jésuite de la Contre-Réforme et joséphisme du siècle des lumières, *Lieder* et *bel canto*, boulingrins de Schönbrunn et orage de la *Pastorale*, composaient le style de vie le moins « totalitaire » de l'Europe. Le plus grand homme de guerre de cet empire bigarré signait son nom en trois langues : Eugenio von Savoie. Au Ballplatz se succédaient au cours du XIXe siècle, un gentilhomme rhénan, un luthérien saxon et un magnat hongrois, sans compter les Polonais, les Tchèques, les Roumains et les Italiens qui se partageaient avec les Allemands et les Hongrois les plus hautes charges. J'ai encore connu en 1938 les cinq derniers ambassadeurs de François-Joseph ; deux étaient des princes du Saint-Empire : Fürstenberg et Schönbourg ; deux autres portaient des noms révélateurs d'une origine latine : Macchio et Dumba ; le cinquième se réclamait d'une ascendance lorraine en ajoutant à son nom de Mensdorff celui de Pouilly.

Qu'en est-il aujourd'hui de ce génie de l'amalgame ? L'Autriche a-t-elle conservé une vocation européenne ?

La question se posait déjà au lendemain du traité de Saint-Germain. Réduite aux proportions d'une petite république alpestre et campagnarde de langue allemande, l'Autriche ne pouvait plus prétendre à un rôle

d'universalisme, si elle n'eût conservé avec Vienne une capitale qui oubliait difficilement qu'elle avait été impériale. Le cadre demeurait intact. Ils étaient encore là, les serviteurs de l'Empire, tous ceux que le hasard des garnisons, la valse des fonctionnaires et l'imprévu des mariages avaient fondus en un alliage racial, liés par le loyalisme monarchique. Vienne conservait son pouvoir d'attraction sur ceux d'entre eux que les découpages de 1918 avaient dispersés dans l'Europe centrale et orientale. Si clairvoyance et volonté n'avaient pas fait trop souvent défaut, en Occident, aux maîtres de l'heure, Vienne eût pu devenir le foyer d'une fédération danubienne, et peut-être plus tard la capitale des Etats-Unis d'Europe.

Depuis lors, deux orages ont fondu sur ce pays malchanceux : la conquête hitlérienne, puis une libération tumultueuse et coûteuse, se soldant par une occupation militaire dont on ne voit pas encore le terme. Les Autrichiens font aujourd'hui le compte. Aux sept années de domination des nazis ont succédé sept années où le pays a été partagé entre garnisons russes, américaines, anglaises et françaises. Vienne, jadis rayonnante au cœur même de l'Europe, s'est trouvée englobée dans la zone stalinienne, enserrée, malgré le caractère international de son occupation, dans la lourde atmosphère moscovite. Les amateurs de métaphores sont quelque peu embarrassés pour définir de quelle matière est fabriqué le rideau qui sépare Vienne de l'Europe libre. Ce n'est sans doute pas la rigidité du fer. On imaginerait plutôt une large fenêtre qui laisse filtrer la lumière mais qui ne s'ouvre pas à tous. Un Français qui veut pénétrer dans la zone russe pour atteindre Vienne est obligé de montrer patte blanche ; en l'espèce une carte grise sur laquelle est spécifiée la route qu'il doit suivre et dont il lui est interdit de s'éloigner de plus de quarante mètres. Au pont d'Enns, au col du Semmering, les postes russes arrêtent toutes les voitures devant le portrait de Staline et demandent : « Dokument ». Les Autrichiens prétendent que lorsque la pièce d'identité n'est pas accompagnée d'une photographie, la sentinelle la lit souvent à l'envers. Encore ce contrôle présente-t-il un caractère débonnaire, alors qu'aux frontières tchèque et hongroise, la garde est montée par des mitraillettes tout au long d'un réseau de barbelés. Le cordon, de ce côté, est pratiquement imperméable [1]. L'Autriche, de ce fait, conserve, malgré l'occupation russe, le caractère d'une sorte de *no man'sland* ou d'Etat-tampon entre l'Occident et la Soviétie. Vienne est le seul lieu d'Europe où fonc-

1. Les frontières orientales de l'Autriche ne sont pas fermées aux échanges économiques, mais les expériences faites à cet égard ne sont pas encourageantes pour la République fédérale qui ne reçoit de l'Est ni blé, ni viande, ni pétrole. La balance commerciale lui est partout défavorable. (En millions de dollars : Pologne 3,2 ; Tchécoslovaquie 1,6 ; Roumanie 0,6 ; Bulgarie 1.) Officiellement le commerce avec l'U.R.S.S. ne représente qu'un million de dollars, alors que le récent accord austro-allemand prévoit pour 1952 des échanges s'élevant à 200 millions de dollars. La plus grande partie des importations russes s'opèrent clandestinement, au détriment du budget et du commerce autrichiens.

tionne encore un régime quadripartite. Les hauts-commissaires des quatre puissances y tiennent régulièrement des séances communes ; on n'oserait affirmer que les discussions s'y déroulent dans une atmosphère de cordiale compréhension ; les débats font le plus souvent apparaître des divergences de vues irréductibles ; l'on ne se met d'accord que pour constater que l'on n'est pas d'accord, les représentants de l'Occident faisant bloc. Chacun reste ainsi libre d'agir à sa guise dans les provinces et dans les quartiers de Vienne qui lui sont dévolus, tandis que symboliquement, au cœur de la cité viennoise, dans l'*Innerestadt*, circulent les jeeps portant quatre drapeaux et quatre représentants de la force publique revêtus d'uniformes différents.

***

Je n'étais pas revenu à Vienne depuis le 15 mars 1938, jour où Adolf Hitler y fit son entrée. J'étais curieux de voir comment elle avait repris vie après l'épreuve de dures batailles. Si ce n'est le long des quais du canal, je n'y ai pas trouvé les ruineux décors de guerre des grandes villes allemandes. Sans doute çà et là des fenêtres bâillent sur le vide ; des îlots entiers de maisons ont disparu. On achève, sur le Ring de démolir le grand immeuble de l'*Heinrichhof* ; il y a des trous dans l'ordonnance pompeuse du *Schwartzenbergplatz* qui porte maintenant le nom de Staline. Mais ce qui tient le plus au cœur des Viennois, leur cathédrale et leur Opéra sont en bonne voie de réfection. A Saint-Etienne le travail s'achève : les cloisons intérieures qui masquaient le chœur restauré viennent d'être abattues. Quant à l'*Opernhaus*, son aspect extérieur est presque entièrement restitué et au fronton brillent, redorés, le nom de l'empereur François-Joseph et la date « 1868 ». La salle qui ne doit pas retrouver le style de cette époque s'adaptera à une société plus démocratique. Le jour (ce ne sera pas avant 1953), où les *Philarmoniker* y récupéreront leurs pupitres sera pour les Viennois une grande date. Chez eux le culte de la musique a gardé ses fidèles, et quelles que soient les dimensions réduites du Théâtre *an der Wien*, substitut de l'Opéra, qu'ennoblit le souvenir de la première de *Léonore*, la qualité de l'exécution n'y a rien perdu.

Apollon a également préservé des bombes la célèbre salle du *Musikverein*, ce coffret doré, miracle d'acoustique, tout imprégné du magnétisme des chefs-d'œuvre qui y ont trouvé leur plus parfaite expression. Au plafond, décoré dans le goût d'un sage romantisme germanique, très schubertien, le dieu des arts est toujours là entouré des Muses. J'ai retrouvé la loge où bien souvent je m'étais accoudé, sur la rampe de velours, auprès du chancelier Schuschnigg qui aimait à oublier, en écoutant la symphonie *Jupiter*, les soucis de sa charge. Cette fois-ci j'entendis la *Kleine Nachtmusik*, sérénade de fête intime et noble, précieuse leçon

dans l'art de vivre. Le culte de Mozart demeure l'un des titres de noblesse de l'Autriche.

Je ne voudrais pas rouvrir ici le débat qui a souvent divisé les Européens et, même, entre eux, parfois les Français, sur le caractère des Autrichiens. Les uns disent « élasticité », les autres « légèreté », d'aucuns emploient des mots plus sévères. Quand un Viennois dit avec un sourire : « Nous en avons tant vu », est-ce une résignation faite de sagesse et de confiance en l'avenir, ou une coupable indifférence aux maux de la patrie ?

Je suis porté, après avoir vécu cinq ans parmi eux, à voir dans les Autrichiens les représentants d'une vieille civilisation, qui, bien que corrodée par le marxisme des agglomérations urbaines, a gardé dans le catholicisme ses cadres, dans l'universalisme européen ses goûts, et vit sur la gloire d'avoir jadis sauvé la Chrétienté menacée par le Croissant. Ils ont eu à subir depuis lors d'autres assauts, et si la force matérielle leur a fait défaut pour les briser, du moins peuvent-ils dire avec une certaine fierté qu'ils sont demeurés fermés à des idéologies qu'ils tiennent pour barbares. La conquête des nazis n'a laissé aucune trace et le jour où les Russes repasseront la Leitha, il ne restera rien de leur trop long séjour, si ce n'est dans les cœurs autrichiens la légitime fierté d'avoir su, à leur manière, résister.

Il y a eu trois périodes dans l'occupation russe. Ce fut d'abord la ruée sauvage. Le pays fut submergé par des hordes enivrées de leur force, enfiévrées de leurs succès : plus aucun frein aux instincts déchaînés de la bête humaine. J'ai entendu bien des récits de cette invasion qui évoque celle des Huns et des Tartares. Meurtre, viol et vol furent la règle. Cette terreur rouge s'apaisa au fur et à mesure que furent remplacés les premiers envahisseurs par des troupes plus jeunes qui n'avaient pas fait la guerre. Ce fut le temps, sinon de la fraternisation, tout au moins d'un certain mélange à l'autrichienne. Dans les campagnes les soldats répartis chez l'habitant étaient surpris par le mode de vie des paysans et des prolétaires. Dans le Burgenland où l'industrie a créé de petits villages et où l'ouvrier a sa maisonnette et son jardin, plus d'un Russe traita de « capitaliste » les habitants de ces cottages. Puis, les garnisaires furent peu à peu pris au charme, à la douceur de la vie autrichienne ; le système de la mixtion jouait au profit de l'Occident. L'état-major s'en aperçut le jour où, rappelées en Russie, des unités entières manifestèrent leur désespoir ; il y eut même des suicides parmi ceux qui étaient désignés pour rentrer dans le paradis soviétique.

Alors s'ouvrit la troisième période, celle qui dure encore aujourd'hui : un régime de cloisonnement rigoureux. Les soldats sont encasernés, tenus à l'écart de la population avec laquelle il leur est défendu de frayer. Quand aux environs de Vienne, on traverse, un dimanche, les petits villages, on voit, dans les rues, quelques officiers se promener d'un pas lent et ennuyé, parfois avec leur femme, mais point de soldats. Seule la

kommandatur est en relations avec les autorités locales pour leur signifier ses ordres.

Les Autrichiens sont volontiers entrés dans ce jeu. Pour eux, le Russe est devenu un être transparent et invisible. Il semble même qu'ils n'aient plus peur des Moscovites. Ils ne se laissent pas impressionner par les histoires parfois chuchotées de disparitions mystérieuses. C'est pour eux devenu un axiome que pareille aventure ne peut arriver qu'à ceux qui ont eu l'imprudence d'entrer en relations avec les Russes, souvent pour des motifs peu avouables. Cette sorte de commerce tourne généralement mal. C'est la vieille loi du pacte avec le Diable : un jour vient où il réclame son dû.

Le Satan russe n'est pas sans pratiquer la méthode de la tentation, grâce aux magasins de l'U.S.I.A. (administration des biens soviétiques en Autriche). Cette vaste entreprise commerciale de l'U.R.S.S. est chargée de l'exploitation des biens dits allemands. C'est par une décision unilatérale, une ordonnance du commandant en chef des forces soviétiques, le général Kourousov, en date du 27 juin 1946, que le gouvernement de l'U.R.S.S. s'est approprié les biens qui, en zone d'occupation russe, étaient censés appartenir au Reich allemand. Des sanctions sévères étaient prévues à l'égard de quiconque refuserait de donner des renseignements au sujet de ces biens, que les maires, les fonctionnaires de tous ordres et les firmes privées avaient l'obligation de faire connaître.

Toutes ces entreprises, qu'il s'agisse de tissus, de bonneterie, de savon ou d'alimentation sont actuellement gérées au bénéfice de l'U.R.S.S., sous un régime qui est pratiquement celui de l'exterritorialité, car elles échappent à tout contrôle fiscal et concurrencent de ce fait dangereusement les maisons autrichiennes. La question ayant été soulevée au Conseil national par deux députés socialistes, le service d'information soviétique a publié le 27 février dernier un communiqué affirmant que si les entreprises U.S.I.A. ne paient pas d'impôts, la faute en est au gouvernement fédéral qui refuse de les porter sur le registre du commerce. A quoi l'on répond du côté autrichien que ces maisons sont depuis longtemps inscrites ; ce que demande au gouvernement l'autorité soviétique, c'est en réalité la reconnaissance des droits de propriété de la Russie sur ces biens.

Or, ces droits ont toujours été contestés par le gouvernement fédéral. Il estime que le gouvernement du Reich ayant arbitrairement créé de soi-disant biens allemands dans divers domaines, seul un tribunal d'arbitrage pourrait en définir la nature et déterminer quels sont les transferts de propriétés qui se sont opérés en dehors de toute pression politique.

Si chacun des partenaires reste ainsi sur ses positions, la question de l'U.S.I.A. n'en a pas moins été posée avec quelque éclat devant l'opinon autrichienne par la demande des députés et a créé un cas de conscience délicat. Les Autrichiens qui sont au service des fabriques et des magasins que l'U.R.S.S. s'est appropriés, n'agissent-ils pas en mauvais citoyens,

et d'une manière plus générale, le devoir de tout Autrichien ne serait-il pas de s'abstenir d'acheter à l'U.S.I.A.? Les habitants d'un petit village ayant pris la décision unanime de boycotter le magasin russe, celui-ci a été obligé de fermer ses volets. Les villageois ont été cités par la presse à l'ordre de la nation; mais la tentation, pour les ménagères d'économiser quelques groschen n'en demeure pas moins un atout dans le jeu russe. Créer un malaise moral, dans une société non marxiste a toujours été l'un des moyens d'action recherchés par la propagande communiste.

A la vérité, celle-ci n'a pas mordu profondément dans le peuple autrichien. Le Parti n'a jamais pu obtenir plus de 5 p. 100 des suffrages, et même, dans la zone russe, n'a pu s'emparer de tous les leviers de commande. Lors de la « libération » ce sont des hommes a eux que les Russes ont mis tout d'abord en place, surtout dans les services de police. Lorsqu'un gouvernement autrichien régulier s'est constitué, un de ses premiers soins a été de liquider ce personnel; il y est parvenu partiellement. Beaucoup de ces néo-fonctionnaires avaient des casiers judiciaires si chargés que le haut-commissaire russe n'a pu s'opposer à leur licenciement. Le gouvernement fédéral a soin de ne jamais invoquer les opinions politiques des indésirables, mais de se placer uniquement sur le terrain des fautes professionnelles. Il y a encore des communistes dans les municipalités de la zone russe et à Vienne même on compte nombre de policiers affiliés au Parti. L'organisation quadripartite de la capitale, compense par le contrôle des Occidentaux, les inconvénients d'un tel état de choses.

La pression russe s'exerce sur deux gouvernements provinciaux : ceux de la Basse-Autriche et du Burgenland; elle prend diverses formes, qu'il s'agisse de censure de la presse ou de la radio, de facilités à donner aux affichages de propagande, ou de l'enseignement du russe dans les écoles. La tactique autrichienne est de ne pas provoquer des heurts trop violents; on biaise, on tergiverse, on ne cède qu'au tout dernier moment. Les exigences les plus gênantes sont celles qui concernent les immeubles; la kommandatur réquisitionne volontiers. Aussi la reconstruction est-elle pratiquement arrêtée dans la zone russe; l'expérience a été faite : dès qu'une maison, un établissement public avait été remis en état, les Russes s'y installaient.

Vis-à-vis du gouvernement fédéral, le Haut-Commissaire russe a moins de moyens d'action, d'autant que le Chancelier autrichien est un homme courageux qui ne mâche pas ses mots et ne se laisse pas faire. M. Leopold Figl, qui a milité jadis dans le front patriotique de Dollfus et de Schuschnigg et qui fut emprisonné par les nazis dans un camp de concentration, possède les robustes qualités de la paysannerie autrichienne : le bon sens, la vivacité d'esprit, un mélange de patience et d'élan qui lui permet de faire face aux orages de la politique; il est de ceux qui aiment à penser qu'à la pluie succède le soleil et à l'hiver le printemps. Grand chasseur devant l'Eternel, il apporte dans ses rapports avec l'occupant russe

les qualités qui lui ont permis d'orner sa demeure de tant de trophées cynégétiques : un coup d'œil aigu, une décision prompte et une grande précision dans le tir.

Il y a quelques semaines le Chancelier se rendait dans un bourg de Basse-Autriche où l'appelaient des intérêts familiaux. Il apprit en arrivant que le parti populiste avait eu l'intention d'y tenir une réunion, mais que le commandant russe venait d'en faire signifier l'interdiction aux organisateurs par la gendarmerie autrichienne. M. Figl se rendit aussitôt à la salle qui avait été prévue pour le meeting, suivi de toute la population et prit lui-même la présidence de la réunion. Il n'y eut aucune protestation du côté russe.

Chaque fois qu'un acte arbitraire, contraire au statut de l'occupation lui est signalé, le Chancelier se rend auprès du Haut-Commissaire russe, et il est bien rare qu'il n'obtienne pas satisfaction. La troupe russe qui occupait le village de Deutsch-Wagram ayant été relevée, les partants emportèrent avec eux non seulement le mobilier des immeubles qu'ils occupaient, mais les portes, les fenêtres et les installations sanitaires. M. Figl s'en étant plaint, tout fut rapporté, et même, ajoute la malice autrichienne, quelques objets en supplément d'une provenance inconnue ; de plus, un certain nombre de logements furent remis à la disposition de la municipalité.

Il y a donc de la part des Russes un certain souci de correction. Ils semblent plus sensibles qu'on ne pourrait l'imaginer aux critiques de la presse. Ils ne veulent pas être considérés comme des barbares et prétendent observer les règles du jeu en usage dans ce pays d'ancienne culture. Les Autrichiens n'ont-ils pas repris ainsi leur vieille mission de civilisateurs ?

L'armée soviétique s'est maintenant calquée sur l'ancienne armée impériale. La longue capote et les pattes d'épaules sont celles que les Tzars avaient jadis empruntées à la Prusse. Qu'y a-t-il sous ce vernis militaire d'Occident ? Il est difficile de ne pas voir à l'expression des visages, à l'allure de la démarche que l'on se trouve en présence d'hommes simples, rudes, peu policés et d'une sorte de naïveté presque enfantine. Rien n'est plus significatif à cet égard que les emblèmes dont les Russes ont orné les grands immeubles dans lesquels ils ont installé leurs services : ce sont de colossaux joujoux. Il y a sur le Ring une gigantesque étoile rouge qui paraît fabriquée en papier huilé, et sur les grandioses et nobles architectures de la Hofburg a été placardé un immense portrait de Staline en couleur, se détachant sur la silhouette estompée en grisaille de Lénine ; c'est d'un très pauvre style de chromo et cela témoigne de la plus étrange incompréhension du respect que doit inspirer un monument équilibré de belles pierres assemblées en grand appareil. Je songeais à un collier de pacotille accroché par une main sacrilège au cou d'une statue antique.

***

Que pensent les Autrichiens des occupations occidentales? L'une est légère, presque invisible, peut-être un peu dédaigneuse, c'est celle des Anglais en Carinthie et en Styrie. Les Français au Tyrol et au Vorarlberg, où le souvenir du général Bethouart est demeuré très vivant, ont réputation d'être cordiaux, légèrement sans-gêne, mais bien intentionnés; tout ce qu'ils ont accompli dans l'ordre de l'instruction et des arts est favorablement apprécié [1]. Quant à l'occupation américaine en Haute-Autriche et à Salzbourg, elle apparaît à la fois comme « ingérente » et bienfaisante.

Sans l'aide des États-Unis, la République fédérale d'Autriche aurait depuis longtemps fait faillite ou aurait été condamnée à croupir dans ses ruines. Heureuse bénéficiaire du plan Marshall, l'Autriche a reçu depuis 1945, un milliard trois cent millions de dollars et les États-Unis ont renoncé à se faire rembourser leurs frais d'occupation qu'ils couvrent eux-mêmes en dollars.

Sans doute cette aide a-t-elle suivi une courbe descendante. 337 millions en 1948-49, 262 en 1949-50, 194 en 1950-51. On escompte 120 millions pour 1952 et le gouvernement fédéral paraît avoir reçu l'assurance qu'il ne serait pas abandonné à l'échéance finale du plan Marshall.

Une telle assistance comporte une contre-partie. Le bienfaiteur ne peut se désintéresser de l'emploi qui est fait de ses présents. Or, un gouvernement pas plus qu'un commerçant n'aime à se sentir tenu d'ouvrir ses livres à un tiers, fût-il un ami. Mais il ne faut pas oublier que l'Autriche a déjà été accoutumée à un tel régime [2]. Elle a connu la dictature financière d'un commissaire général néerlandais mandaté par Genève, M. Zimmermann, et même après la fin de la mission de celui-ci en juin 1926, les emprunts consentis à l'Autriche sous l'égide de la Société des Nations à la suite du rapport Charles Rist-Layton avaient comme corollaire la présence à Vienne de conseillers étrangers, l'un hollandais près du ministre des finances, M. Rost van Tonningen, l'autre belge auprès de la Banque nationale, M. Maurice Frère.

La tutelle américaine est peut-être moins discrète que ne le fut celle de la Société des Nations, mais elle s'est révélée tout autant salutaire. Le grand mérite de ceux qui ont représenté les États-Unis à Vienne fut de s'être rendu compte qu'il leur serait nécessaire de déborder du terrain

1. Grâce à l'action de notre haut-commissaire, M. Jean Payart, un accord culturel a été conclu, renouvelant et complétant celui que j'avais signé avec le chancelier Schuschnigg, le 2 avril 1936. Vienne a maintenant son lycée français qui compte sept cents élèves dont cinq cents autrichiens. Le palais Lobkowitz est devenu le siège de l'Institut français. Son directeur, M. Susini, a su aménager avec art cette demeure historique dont les beaux appartements d'apparat ont été complétés par de modernes salles de cours et une très riche bibliothèque.

2. Cf. Marcel DUNAN, Les étapes de la crise autrichienne. *Revue de Paris*, 15 septembre 1927.

purement financier pour rechercher et au besoin imposer les conditions d'un équilibre social et politique sans lequel l'Autriche était vouée aux pires désastres.

Le grand drame de Vienne avait été avant l'Anschluss, le conflit qui opposa catholiques et marxistes. Il avait conduit à la guerre civile et la victoire du Chancelier Dollfuss avait laissé des blessures qui ne se cicatrisèrent point. Si cet antagonisme eût ressuscité, les seuls bénéficiaires en auraient été les communistes, car l'on eût risqué un glissement de l'aile gauche des socialistes, la création d'un front populaire et ensuite l'inévitable évolution qui par l'éviction des chefs socialistes conduit à la dictature communiste.

Ce fut le mérite des leaders des deux camps de comprendre que l'heure était venue de faire la paix et de s'associer pour assumer les responsabilités du gouvernement.

L'ancien parti chrétien-social avait disparu, ou tout au moins avait-il changé de nom comme tous les mouvements catholiques d'Europe qui ont préféré à une étiquette confessionnelle une dénomination de caractère uniquement démocratique. Le parti populiste *(Volkspartei)* a recueilli l'héritage de Dollfuss et de Schuschnigg ; il a grossi ses troupes en annexant des organisations paysannes et a trouvé l'appui du commerce et de l'industrie. Le parti social-démocrate est resté intact ; il a perdu ses vieux chefs, le président Renner, le bourgmestre Seitz et son prophète le plus ardent Otto Bauer ; mais son journal l'*Arbeiterzeitung* est toujours aux mains de l'un des plus passionnés adversaires de l'ancien Front patriotique, Oscar Pollak. Aussi a-t-il fallu au parti populiste beaucoup de bonne volonté, de patience et de discrétion pour accepter la coalition, car il semble bien que l'une des conditions posées au travail en commun ait été l'obligation pour les populistes de garder un complet silence sur le récent passé. Personne ne semble à Vienne avoir le droit d'exalter le souvenir des deux chanceliers qui sacrifièrent à la cause autrichienne, l'un sa vie et l'autre sa liberté. Mais orateurs et journalistes socialistes ne se gênent point pour flétrir de temps à autre ce qu'ils appellent l'austrofascisme. Sans doute les souvenirs d'une lutte tratricide sont-ils lents à s'effacer dans le cœur de ceux qui en ont été les vaincus. Pour les militants socialistes des journées de février 1934, l'échec du putsch d'Otto Bauer représente une date plus sombre et plus tragique que celle de l'entrée d'Adolf Hitler à Vienne ; on en ressasse avec amertume les épisodes, comme on le fit longtemps, dans les faubourgs parisiens, des souvenirs de la Commune. Il s'est créé une sorte de confusion volontaire entre le régime des années 1934-38 et le nazisme. Sur la place *Am Hof*, à l'entrée du vieil arsenal bourgeois qui sert de caserne aux pompiers, un petit monument rappelle le souvenir de ceux qui sont tombés dans la lutte contre « la domination fasciste ». Cinq noms, cinq dates ; la première est février 1934, les quatre autres sont du printemps 1944.

Il n'est pas douteux qu'au sein du cabinet s'affrontent deux doctrines, deux conceptions du monde (*Weltanschauungen*). Les populistes croient aux vertus de la libre entreprise, les socialistes rêvent d'un étatisme tentaculaire. Les marxistes ont au lendemain de la guerre obtenu de larges nationalisations : industries sidérurgiques et électriques, réseau de distribution électrique et banques ; les chemins de fer étaient déjà propriété de l'État [1]. Ce secteur nationalisé bénéficie d'une sollicitude particulière de la part des ministres socialistes dans le ressort desquels il est placé et qui ont obtenu pour lui une part très large de l'aide Marshall. C'est un programme de grands travaux qui ne seront rémunérateurs qu'à lointaine échéance, tels que l'extension de l'électrification des voies ferrées qui permettra de réduire les coûteuses importations de charbon. Or un danger immédiat menace l'économie autrichienne : le déficit de la balance commerciale (283 millions de schillings dans le mois de janvier 1952), d'où la nécessité d'accroître immédiatement la production des articles de consommation. C'est ainsi qu'a été envisagée une redistribution des crédits Marshall pour 1952, favorisant certaines industries du secteur privé [2]. Le projet a suscité les protestations des socialistes et a même provoqué une déclaration du vice-chancelier Schaerf qui, en voyage aux États-Unis, a pris parti, dans une interview sensationnel contre l'industrie privée de son pays qu'il accuse d'égoïsme.

Il y avait là, de la part des socialistes une préoccupation légitime ; ils craignent qu'un ralentissement des grands travaux n'entraîne une augmentation du chômage. L'Autriche ne connaît pas le plein emploi absolu, mais les deux cent mille chômeurs que l'on recense le sont presque tous pour des raisons saisonnières. Un des leaders du parti m'a déclaré : « Le jour où il y aurait en Autriche trois cent mille chômeurs permanents, la coalition aurait vécu ». Les chefs ont en effet l'impression qu'ils ne pourraient plus tenir leurs troupes devant une telle menace de misère, et que le parti communiste aurait alors beau jeu pour leur rafler leurs électeurs. Renseignements pris, les crédits américains sur l'affectation desquels on discute ne s'élèvent pas à plus de 250 millions de schillings. Il n'y a pas là de quoi bouleverser le marché du travail. C'est beaucoup de bruit pour peu de chose. Aussi ne faut-il voir dans un tel incident que le signe de l'hypersensibilité des marxistes autrichiens sans cesse écartelés entre les impératifs de la doctrine et les nécessités du réel.

Un étrange régime s'est peu à peu institué en Autriche. Le parlemen-

1. L'administration des Chemins de fer autrichiens n'a pas échappé à la tendance démagogique qui est le plus souvent le point faible des entreprises étatisées. Ses employés sont au nombre de soixante-quinze mille, alors que celui des retraités qui voyagent gratuitement avec leur famille est de quatre-vingt-deux mille. Un cheminot peut obtenir sa retraite au bout de dix ans de service.

2. L'intérêt de l'Autriche serait de s'inspirer de l'exemple de la Suisse et de tendre au développement des industries de transformation pour lesquelles elle dispose d'une main-d'œuvre qualifiée.

tarisme n'y est plus qu'une façade. Tout se règle à l'avance avant les séances entre les dirigeants des deux grands partis, et pratiquement au sommet par des conversations entre le leader populiste M. Raab, représentant la bourgeoisie et la paysannerie et le président de la fédération des syndicats ouvriers. Les députés n'ont plus qu'à entériner les décisions prises, c'est dire le rôle dérisoire que jouent les cinq communistes et les membres de ce parti hybride que l'on appelle « Union des indépendants » (V.D.U.) et qui a recueilli avec les mécontents congénitaux les débris du parti grand-allemand et les nazis plus ou moins camouflés et dégonflés. Leur appoint permettrait de dégager une majorité antimarxiste, mais très sagement les populistes n'ont aucun goût de recommencer une expérience qui s'était jadis révélée dangereuse [1].

La vie politique autrichienne n'est plus qu'une suite de négociations entre les représentants de l'agriculture, de l'industrie, du commerce d'une part et de l'autre la classe ouvrière ; ce sont les organes professionnels et techniques, chambres et syndicats qui préparent les bases des accords. Sans le proclamer et sans se l'avouer à elle-même, l'Autriche est devenue un État corporatif. Sans en porter le nom, c'est le *Standestaat*, conçu par Engelbert Dollfuss qui a trouvé en fait sa réalisation. L'avenir du système dépend de l'évolution du parti socialiste. Se figera-t-il dans des conceptions doctrinales, ou à l'exemple du parti socialiste suédois mettra-t-il avant tout l'accent sur la défense des intérêts de la classe ouvrière ?

***

Un phénomène frappe l'observateur qui a connu l'Autriche des années 1920 et 1930 : la disparition des deux thèses antagonistes qui animaient alors la vie politique ; on ne parle plus à Vienne ni de l'idée autrichienne ni de l'Anschluss. Faut-il en conclure que le patriotisme ou tout ou moins le particularisme autrichien s'est à ce point affirmé et durci que nul ne songe à le discuter ? L'Allemagne vaincue, ruinée, scindée a-t-elle cessé d'être un pôle d'attraction ?

La loi du *primum vivere* a joué. La menace communiste apparaissait comme le danger le plus immédiat ; il était naturel que fussent mis en sommeil tous les autres objets de discussion. Mais le problème peut renaître demain. Quelles en sont les données ?

Il y a eu d'abord l'expérience nazie ; elle n'a pas laissé de bons souvenirs. Elle a réveillé l'antiprussianisme des Germains du sud. Il y a également l'habitude reprise par tout un personnel politique de vivre d'une existence réduite mais autonome ; la subordination à une autre capitale serait pour tous ces ministres et candidats ministres une *diminutio capitis*.

1. Les dernières élections législatives ont donné, les proportions suivantes : Populistes 44 p. 100, Socialistes 36,7 p. 100, Indépendants 11,7 p. 100, Communistes 5 p. 100.

Il y a enfin une grande inconnue. L'Allemagne se ressoudra-t-elle? Sera-t-elle celle d'Adenauer ou celle de Schumacher? Ne sera-t-elle pas communiste, ou tout au moins inféodée à l'U.R.S.S.? Quelle que soit la solution, l'Anschluss devrait être combattue par une fraction de la population, soit par les marxistes, soit par les catholiques et s'il s'agissait d'un Reich communiste, par la presque unanimité des Autrichiens. Mais ici peuvent jouer les lois de la physique politique; une petite Autriche aurait peine à vivre auprès d'une Allemagne unifiée ayant retrouvé sa puissance; elle se résignerait sans doute à l'inévitable, car dans l'âme populaire, on ne sent guère ce feu combattif, cet enthousiasme qui sont les éléments essentiels d'un patriotisme agissant.

Les socialistes se disent aujourd'hui bons Autrichiens, mais si on les interroge sur les raisons de leur attachement à leur pays, ils répondent qu'ils aiment en lui l'État allemand le plus avancé dans les voies du socialisme. Qu'en serait-il alors si demain Karl Marx devenait le dieu unique d'une grande Germanie? La tendance des socialistes autrichiens a toujours été de condamner en bloc le passé de leur pays antérieur à la proclamation de la République (12 novembre 1918). Le silence devait se faire sur l'Autriche des Habsbourg. Peut-être cette consigne s'est-elle quelque peu relâchée. Une revue socialiste a publié sur François-Joseph un article très objectif. On a été surpris que la *Länderbank* nationalisée et soumise à l'influence du parti ait financé un film à la gloire de Marie-Thérèse. Mais il y a encore quelques mois un inspecteur de l'instruction publique faisait des observations à un professeur de lycée qui avait souligné, dans un cours d'histoire de l'art, les encouragements donnés aux artistes de l'époque du baroque par l'empereur Charles VI. « Ce n'était qu'une question budgétaire, dit l'inspecteur, qu'il était inutile de mentionner. »

Dans les campagnes, il y a plus de fidélité au passé, mais sur un plan régionaliste plutôt que national. On trouve de bons Styriens, des Carinthiens convaincus et des Tyroliens irréductibles. Pour faire des Autrichiens, il faut quelque chose de plus. Peut-être pourrait-ce être la nostalgie monarchique.

Une restauration est actuellement impensable, et l'on ne peut même pas concevoir la constitution d'un parti monarchique intervenant dans la vie politique. On n'en constate pas moins, dans l'ensemble du pays, un certain regret du passé. L'époque de François-Joseph devient peu à peu « le bon vieux temps » et le jeune archiduc Otto incarne dans les imaginations le rêve d'un bonheur aboli. On a peu parlé à l'étranger de la visite qu'il fit récemment en Bavière. Délégations et personnalités ont passé en nombre la frontière pour aller saluer « l'Empereur ». Il peut y avoir là un sujet de méditation pour les gouvernements occidentaux. Si l'on veut renforcer le patriotisme autrichien, rien ne serait plus maladroit que de paraître prendre ombrage du « Prétendant ».

***

Il est paradoxal que sept ans après la fin de la guerre une décision sur laquelle les puissances de la coalition avaient réalisé un accord sans réserves dès 1943, n'ait pas encore été exécutée. Par la déclaration de Moscou du 30 octobre 1943, États-Unis, Union Soviétique et Grande-Bretagne s'étaient engagés à délivrer l'Autriche de la domination allemande. Le Comité de la Libération d'Alger avait adhéré à cette déclaration. L'indépendance de l'Autriche était ainsi promue à la dignité de dogme international. Les Allemands ont été chassés d'Autriche, mais celle-ci n'a pu encore recouvrer l'indépendance que doit lui assurer un « traité d'État ». Il n'est pas dans l'histoire diplomatique d'exemple d'une négociation comparable à celle qui s'est engagée autour de l'Autriche et qui n'est pas encore à ce jour terminée. Deux cent cinquante-huit séances ont conduit à un résultat négatif. On n'a pas oublié les palabres du Palais Rose qui immobilisèrent pendant des mois le *braintrust* du Quai d'Orsay. En janvier de l'an dernier les négociateurs russes n'ont même pas daigné répondre à la convocation qui leur était adressée, et cependant ils avaient déjà à ce moment, obtenu de leurs partenaires des avantages substantiels qui eussent constitué pour l'Autriche de lourdes hypothèques [1]. C'était un véritable privilège d'exterritorialité qui eût été concédé à la Russie pour l'exploitation des pétroles et la navigation danubienne, sans compter une indemnité de 150 millions de dollars pour la rétrocession au Gouvernement fédéral des biens dits allemands confisqués par les occupants russes.

Le silence du Kremlin quant à l'Autriche, tout autant que ses propositions spectaculaires de réunification et d'évacuation de l'Allemagne ont incité le Gouvernement américain à une initiative qui a brusquement changé l'aspect de la question autrichienne. Il a obtenu de la France et de la Grande-Bretagne leur assentiment pour une sorte de novation du projet de traité en substituant au texte sur lequel un accord au moins partiel avait été réalisé, une nouvelle rédaction que les Américains ont appelé traité abrégé ; le Gouvernement fédéral l'a qualifié de « protocole d'évacuation », la presse viennoise l'a dénommé « traité squelettique » *(Skelettvertrag)*. C'est bien sous ce dernier aspect que les Russes seront obligés de le considérer, car cet instrument diplomatique se trouve dépouillé de toute la chair comestible dont l'U.R.S.S. se réservait le bénéfice [1]. L'article 6 du *digest* américain prévoit en effet la rétrocession pure et simple sans indemnités de tous « les biens meubles ou immeubles, de quelque nature qu'ils soient, détenus ou revendiqués par les occupants au titre des avoirs allemands et au titre de butin de guerre ». L'évacuation doit s'opérer dans un délai de quatre-vingt-dix jours à partir de la date d'entrée en vigueur du traité.

1. Cf. Georges OUDARD, Menaces sur l'Autriche *Revue de Paris*, août 1950.
2. Cf., Ernest PEZET, L'abrégé du traité autrichien, *Le Monde*, 1er avril 1952.

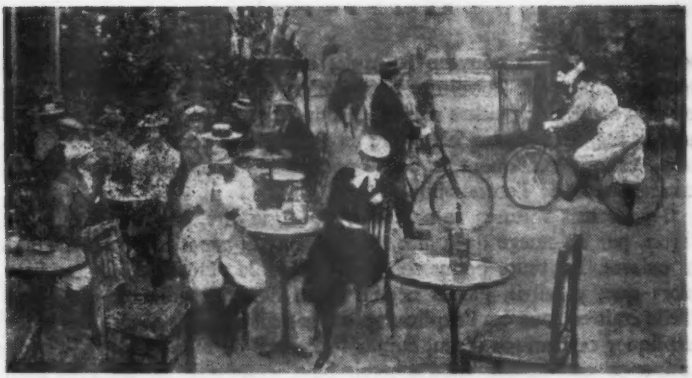
***

Verrons-nous un jour le reflux de la vague russe? Est-ce Berlin, est-ce Vienne qui sera la première libérée?

Problèmes autrichien et allemand ne peuvent être disjoints. De l'avenir de la grande Allemagne dépend celui de la petite République. Si le Reich est incorporé dans une communauté européenne occidentale, le spectre de l'Anschluss est exorcisé; c'est à une Europe fédérée que l'Autriche s'agrégera petit État allemand, sur le même rang que la grande nation germanique. Si l'Allemagne devait être neutralisée, selon la conception russe, point de doute qu'elle n'absorbe tôt ou tard une Autriche placée dans une situation géographique identique à la sienne entre la Soviétie et l'Occident. Si l'Allemagne réarmée était destinée à être soviétisée, peu de temps s'écoulerait jusqu'au jour où un putsch bien organisé ferait de Vienne la capitale d'une démocratie populaire.

De l'échec ou du succès du projet « européen » qui répond aux vœux de tous les amis de la liberté, dépendra le sort de l'Autriche, sa survie ou sa mort. Puisse-t-elle dans un monde d'où l'art de vivre tend à disparaître, être appelée à sauvegarder certaines valeurs d'équilibre, de bonne grâce et de souriante ironie dont les Français plus que d'autres peuvent apprécier le charme.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France,
Membre de l'Institut.



NOTES SUR LE VÉLO

par Jacques PERRET

Le vélo me fut révélé à l'âge de douze ans, mais je n'ai vraiment approfondi la nature de cette machine qu'aux approches de la quarantaine, après une longue infidélité. Avant d'aborder la question bicyclette je tiens à vous dire quelque chose de mes petites expériences relatives à l'automobile et qui sont précisément à l'origine de mon retour au vélo. Tout méfiant que je sois à l'égard du progrès, il m'arrive d'en profiter, et bien que je flétrisse la vulgarisation de la vitesse, je me rends parfois à la griserie du cent à l'heure. Vous estimerez que je me grise de peu et j'en suis effectivement resté au prestige du cent qui joue encore pour moi les intimidations d'un petit mur sonique. Autant dire que mon expérience de l'automobile n'est pas d'une grande utilité pour l'avancement des sciences mécaniques, mais j'estime qu'elle présente quelque intérêt sur le plan humain, plan très en faveur de nos jours et très encombré car chacun se pique d'y apporter qui son témoignage et qui son message.

Disons tout de suite que je n'ai jamais mis les pieds au salon de l'automobile. Je n'aime pas du tout le Grand Palais qui porte un nom ridicule ; peut-être aurais-je admis qu'on appelât cette bâtisse halle ou même hall, mais j'entends que les palais soient chez nous pour le logement des hommes et particulièrement des princes. En outre, quand m'arrive aux oreilles le bruit des tourniquets sur le seuil d'un édifice, je passe au large. Et puis, ce grand rassemblement de véhicules progressistes, ce fiévreux concours d'innovations mécaniques, c'est trop : le plafond de ma curiosité est crevé. Je préfère surprendre la nouveauté dans le déroulement du quotidien, voir, par exemple, au coin de la rue Mouffetard, surgir pour la première fois la berline Léon Bollée à siège éjecteur ou me dire en flânant sur le boulevard : « Tiens ! Le petit père de Dion

vient de sortir son nouveau landaulet en nylon gaufré. » Pour en finir je dois avouer que la voiture neuve m'est défendue. Le destin ne veut pas me confier de voiture neuve et, sous prétexte de mes idées réactionnaires, il a cru toujours bien faire en m'orientant vers la voiture d'occasion, ce qui expliquera le côté occasionnel, sinon accidentel, de ma connaissance de l'automobile.

Toutes mes voitures, je ne crains pas de le dire, ont fini de la même façon, par un nuage de fumée s'échappant du capot et l'éclatement de la culasse. En toute bonne foi j'incriminais la vétusté de la machine, alors que, paraît-il, j'avais négligé l'eau dont le radiateur est friand. Telle était en tous cas l'explication des garagistes, mais encore faudrait-il expliquer ce manque d'eau, établir les motifs de mon oubli et, d'explication en explication, on s'aperçoit bien, comme il est dit plus haut, que c'est une question de destin. Comme il arrive souvent, le destin, pour plus de sûreté, m'avait honoré de sa marque et j'ai l'impression qu'elle se voyait de loin ; toujours est-il qu'elle se trouvait rapidement identifiée par le garagiste auprès de qui je sollicitais un conseil pour l'achat d'une voiture d'occasion. Car mon erreur fut toujours de m'adresser à des gens dont le métier était précisément de vendre des voitures d'occasion alors que mon métier à moi n'était pas d'acheter ces sortes de voitures. Vous voyez le déséquilibre des forces et vous comprenez mieux pourquoi je sortais du garage au volant du plus abject véhicule, persuadé que le moteur venait d'être refait, comme ils disent, et que la voiture provenait d'un client qui, lui, s'en défaisait la mort dans l'âme, pour des raisons de famille extrêmement embrouillées mais enrobées d'un épais parfum de bonne foi.

Naturellement je suivais les petites annonces, je subissais le charme de ces appels haletants et cryptiques, je me figurais déchiffrer les messages de flibustiers amis me signalant leurs trouvailles et je me flattais d'être initié aux conventions de leur langage. Ainsi je savais que *bon état méc.* signifie que le moteur fera volontiers un petit effort pour vous conduire jusqu'à la première bosse de la chaussée qui ouvrira d'un seul coup vos quatre portières vous obligeant à requérir le secours des passants pour remettre la carrosserie sur le châssis. Pour ce qui est de la *voit. impec.*, c'est déjà plus subtil. La *voit. impec.* ressemble au sépulcre blanchi. Tout a été repeint, rechromé, elle fait mal aux yeux, c'est le char d'Apollon. Tous les accessoires fonctionnent, la pendule de bord, les feux de position, le clignotant, l'anti-vol, le briquet électrique et même la serrure de la malle. Mais le moteur est rongé par un mal secret et le pont arrière est en pâté de foie. Le pâté de foie n'est pas rien qu'une charmante image du jargon garagiste, il s'est élevé peu à peu à la réalité d'une matière première de l'industrie automobile et c'est inouï ce qu'il peut entrer de pâté de foie dans une voiture d'occasion du type *impec.* Le véritable garagiste de vocation a une manière de dire : « des pignons en pâté de foie », en se remontant les braies du dos de la

main, qui est un des sommets de la mimique artisanale. Dans cette industrie où rien ne l'appelait à priori, le pâté de foie jouit d'une faveur constante et sa prolifération est un des phénomènes troublants du monde moderne. Car il y a aussi les billes en pâté de foie, les engrenages en pâté de foie, les bielles en pâté de foie, etc. Curieux de la raison des choses, principalement quand les choses me touchent avec insistance, j'en suis arrivé à deux hypothèses : ou bien il s'agit d'une désintégration de l'acier et de sa transmutation électronique par fixation d'une molécule d'occasion génératrice de la dégénérescence pâteusé, ou bien il existe quelque part un gisement de pâté de foie extrêmement riche et interdit au public, où se taillent, se tournent et se fraisent les pièces vitales de la *voit. impec.*

Il y a aussi l'*état neuf*, le *comme neuf*, la *première main* et autres hyperboles conventionnelles dont nous apprenons, à l'usage, ce qu'il faut en garder. Un protocole analogue régit le commerce des œufs où nous savons que l'œuf du jour peut, légalement, en avoir huit, que l'œuf coque est mangeable au plat et que l'œuf tout court, l'œuf non qualifié, peut à la rigueur se durcir ou même contribuer à l'enseignement populaire de la génétique. Deux mots enfin sur la fameuse formule : *cause double emploi*. Comme son nom l'indique, il s'agit ici de l'honnête principe de causalité fourvoyé dans un emploi duplice. En général la cause double emploi se démontre ainsi : littéralement écœuré par sa voiture, le propriétaire n'a pu attendre un jour de plus pour en acheter une autre et le vieux veau est à votre disposition. Bien sûr, il s'ajoute à cela un départ brusqué du propriétaire pour le Maroc où l'attend une Buick-salon, ou bien une histoire de gros lot, cela dépend du génie du garagiste. Mais ils ont tous du génie. Et quand on voit ce qu'ils arrivent à vendre, et depuis le temps que ça dure, il faut croire aussi qu'ils honorent le génie d'une clientèle particulièrement civilisée, plus heureuse de s'employer dans les ferrailles hasardeuses que de s'installer bêtement dans la molesquine du neuf.

Ma dernière voiture fut un cabriolet, vieux mais encore assez fringant pour justifier son nom. Nos relations furent rien moins que sereines mais ses derniers moments ici-bas méritent surtout d'être contés. Je roulais par un beau soir d'été sur un de ces boulevards de banlieue si bien faits pour les voitures de cette race et déjà plusieurs cyclistes avaient bien voulu se laisser gratter sans flétrir mon insolence. Par mille bruits complexes autant que familiers les organes me signalaient leur joie de servir et je me laissais bercer par cette rumeur habituelle et rassurante quand, des profondeurs de la machine, me parvint d'abord un bruit de tam-tam qui m'étreignit soudain d'une angoisse diffuse. Le tam-tam n'était pas jusqu'alors parmi les imitations favorites de mon cabriolet. A peine avais-je modéré l'allure que le bruit fut couvert par un crépitement de castagnettes éperdues suivi de trois détonations sur mes derrières tandis que s'échappaient par les ouïes du capot une telle quan-

tité de fumerolles que l'augure me sembla franchement mauvais. Enfin le cabriolet s'arrêta net au bord du trottoir et tout laissait craindre hélas ! qu'un repos, même prolongé, ne lui rendrait ni la force ni le goût de vivre. D'instinct je soulevai le capot : geste vain, geste humiliant quand on s'est targué sottement d'une âme trop pure pour comprendre quoi que ce soit à aucune mécanique ; et c'est ainsi que penché sur l'énigme fumante, l'œil stupide et l'air tout couillon je m'avisai un peu tard qu'il est une mécanique universelle et que, peut-être, il est aussi vain de mépriser les moteurs à explosion que tout autre agencement abstrait ou concret, sidéral ou rhétorique, reçu ou obtenu. La fin de l'histoire aurait pu m'affranchir sur ce point, mais vous verrez qu'elle n'est pas si concluante qu'elle n'en a l'air.

Bientôt, reprenant espoir, je ne tardai pas à constater que les lieux du sinistre étaient fréquentés par des êtres compatissants et fraternels, animés d'une égale vocation pour le dépannage. Le premier qui vint à moi se frotta les mains avec une gravité mêlée de bonhomie et déclara qu'à première vue il s'agissait d'un accident hépatique :

— Avec bien entendu, les complications intestinales habituelles, ajouta-t-il, en passant derrière la voiture pour tâter l'orifice du tuyau d'échappement : je m'en doutais, reprit-il, nous faisons un peu de température.

Puis, ayant retroussé le bas de ses manches, il plongea sous le capot, ausculta, palpa, percuta, se redressa enfin pour formuler son diagnostic :

— Rétention biliaire dans le carburateur, dit-il, et présence de calcul dans le gicleur : lithiase paraschisteuse. L'insufflation serait inopérante, il faudra sonder. Je ne vous cacherai pas en outre que l'état général est mauvais. Vieille cirrhose du bloc-moteur avec ulcération des segments, sclérose en plaques des accus et soupapose chronique. J'ai vu déjà dans ma clientèle de pareils cas d'ovalisation du gros côlon par encalaminage des pylores d'admission. Je note également des épanchements de synovie aux têtes de bielles, une tendance à l'arthrite au niveau du delcoïde et un œdème du vilebrequin qui m'ennuie un peu. Je prescris d'abord un graissage à l'huile mentholée, deux cuillerées à soupe au départ. En cours de route, léger massage de l'arbre à came et, jusqu'à nouvel ordre, diète lactée à 60 octanes hormonisées.

Avant de s'éloigner le praticien tapota le pneu arrière droit puis déplia son mouchoir et colla une oreille dessus. Au bout d'un instant il se redressa en déclarant avec une moue que mon pneu était bacillaire :

— Suppression des rustines, ordonna-t-il tout net, et changement d'air.

Cependant, un deuxième personnage, au teint hâlé, s'approchait à son tour et d'une voix bourrue mais sympathique affirmait que, gréé de la sorte je ne pouvais échapper à l'avarie :

— Les nefs de ce genre-là dit-il, naviguent mal au vent arrière. Si

tu ne largues pas à temps l'écoute d'embrayage, mon garçon, tu empannes, c'est fatal. Pour te déhaler tu vas virer sur ta roue tribord arrière, venir au vent, prendre deux ris à la capote de misaine, écoper le carter, mollir la balancine de l'essuie-glace et démarrer au plus près bon plein.

A ces mots survint un troisième altruiste qui portait un chapeau noir avec une chemise à gros carreaux et un gilet croisé.

— Je me débrouille assez bien dans le dépannage introspectif, dit-il, car j'ai le don d'identifier le sujet à l'objet.

Penché sous le capot il fit son introspection puis, sans même lever la tête, me déclara d'une voix pleine d'assurance que si les virtualités scholastiques, légèrement benzolées dans leur essence, s'actualisaient en quatre temps syllogistiques au feu apollinien de mes bougies, il lui apparaissait que ma pompe à huile pompait dans le non-être, d'où le sentiment de liberté grippé dans l'absurde.

— Et il s'ensuit comme de juste, ajouta-t-il, cette amphigourie paralogique où nous voyons que se meuvent contradictoirement vos pignons antinomiques, comme autant de concepts rejetés à priori de l'empirisme à la transcendance. A votre place, et vu l'ensemble plutôt cartésien de votre système, je renoncerais au carburateur surréaliste qui favorise le dépôt des reliquats kantiens dans le cheminement des idées pures et du gaz en soi, déjà fort obscurci, à ne vous rien celer, de calamine hégélienne en dépit des refoulements freudiens de vos pistons. Pour tout dire, dans la mesure où le permettait le coefficient péripatétique de votre carburante j'encouragerais tant soit peu les latences affectives du joint de culass, et ne tarderais pas à faire psychanalyser le pont arrière que je soupçonne inhibé par une séquelle d'onirisme consistant. Oui, vidanger les complexes. Et dites-vous bien que la plus nietzschéenne des compressions ne saurait prévaloir contre un châssis manifestement tenté par les solutions de l'hédonisme. Enfin, conseil banal, ne confondez pas l'essence tourisme avec l'accident défini par saint Thomas.

Ayant dit, le philosophe me proposa de l'accompagner au bistrot pour y faire tranquillement la petite synthèse avec le navigateur et le médecin, mais je ne pus me résoudre à laisser tout seul mon cabriolet dans le coma, à la merci des vagabonds serviables. Assis sur le marchepied et la tête dans les mains, je m'efforçais d'extraire par mes propres moyens le meilleur de ces trois enseignements pour en composer une solution conciliatrice dans le cadre du dépannage universel, quand une sorte de prophète barbu, à la fois biblique et neptunien, mais tout radieux de naïve colère s'approcha de la voiture et leva son bâton de pèlerin pour en frapper le capot :

— Sortez d'ici! cria-t-il d'une voix d'androgyne en colère, sortez d'ici! démons de la mécanique! noirs génies des naphteux paluds! engrenages d'orgueil et d'imposture! monstres lubréfiés, culbuteurs d'enfer! foutus pignons du déterminé! Chimères gazeuses conçues en d'abjectes combustions!

Et tandis que l'exorciseur administrait au véhicule une râclée sublime, un fort jet de soufre s'échappait de l'arrière et la mécanique en panique menait la sarabande sous le caverneux capot. Peu après la boîte de vitesse éclatait, les roues dentées s'enfuyaient sur la chaussée en sifflant entre leurs dents un air ignominieux, les bielles se coulaient ignoblement dans le ruisseau et le vilebrequin se débinait en reptation spasmodique vers la bouche d'égoût derrière le gicleur qui postillonnait son fiel. Alors, ayant regagné mon siège pour maîtriser le volant qui tournait sur son axe avec un bruit de ventilateur, je vis le capot se soulever comme deux ailes de cygne et donner essor à de pimpants chérubins conjuguant leur vol avec les petites étincelles papillonnantes échappées des accumulateurs et quatre feux follets, dont deux codes, se partagèrent mes phares pendant que Zéphir lui-même embouchait les valves pour gonfler mes pneus de vieux airs folkloriques. Déjà la voiture s'ébrouait, quand deux compagnons prirent place à mes côtés : saint Christophe à droite et Phaéton à gauche qui fit sortir du klaxon la célèbre sonnerie du lâchez-tout météorique :

— Ne nous remerciez pas, me dit-il, avec un bon sourire, nous venons de remettre en route le char d'Amphitrite, nous allions dépanner le Grand Chariot et vous étiez sur notre chemin.

Habitués de longue date aux densités interplanétaires, mes amis n'étaient sans doute pas au courant de nos lois de pesanteur et d'inertie car le démarrage fut si violent que la capote me creva sur le dos en me rabattant les oreilles pour me laisser là, tout seul, sur la chaussée, tandis que ma voiture disparaissait dans l'éther. Depuis lors, pendant les belles nuits du solstice d'été, on peut apercevoir le feu de position de mon cabriolet, entre alpha et gamma du Capricorne, c'est un bon garage. Tels furent les derniers moments de ma dernière voiture en ce bas monde et les circonstances de son ravissement.

Jusqu'au lointain autobus je fis donc la route à pied, de cette allure peu dégagée qui est celle des piétons de force majeure, et c'est alors que j'envisageai sérieusement le retour au vélo. Au nombre des arguments qui militaient en sa faveur figuraient, évidemment, les avantages de l'hygiène et l'obligation où je serais de me donner un peu d'exercice, ce qui ne veut pas dire du tout que j'ai pratiqué le vélo comme d'autres font de la culture physique. A ce propos, je fais observer que la chasse, par exemple, ou l'escrime, la boxe et l'aviron, sont de vieilles pratiques utilitaires jadis inhérentes à la condition humaine et qui survivent aujourd'hui sous la forme dégénérée du sport. Le cas du vélo n'est pas pareil. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire du vélo il n'apparaît pas lié à la lutte pour l'existence. On peut dire que le sport s'en est emparé dès l'origine et que, par exemple, à l'époque où fut inventé le porte-bagage le guidon était déjà conçu pour la gerbe du champion. J'avoue pourtant avoir demandé au vélo des satisfactions moins gratuites, je l'ai surtout pratiqué sur des itinéraires urbains et pour des raisons d'économie

locomotrice où l'esprit de compétition et l'ingéniosité tactique n'intervenaient que rarement. Certes, j'y ai poussé, comme on dit, des pointes de vitesse et je suppose qu'à certains moments j'ai pu fournir à mon insu des efforts et ressentir des joies d'un caractère vaguement sportif, mais je mentirais en disant que j'ai pratiqué le sport cycliste. Mon expérience de la bicyclette n'est pas celle d'un coureur, ni même d'un cyclotouriste et, chose curieuse entre parenthèses, de tous les vélos qui m'ont passé entre les jambes ou je que j'ai crevés sous moi, aucun n'était de course ; ce n'est pas que dès l'enfance, je n'aie eu envie de chevaucher un vélo de course. Aujourd'hui même, la cinquantaine étant sonnée, l'image du vélo de course m'émeut encore et, parmi les biens de ce monde et les vanités de la terre dont je songe à me détacher, je prévois que le vélo de course me donnera du tintouin. Même en période de trouble ou de grosse activité, je ne passe jamais devant un marchand de vélos sans marquer un temps d'arrêt, ni percevoir en moi le réveil des envies contrariées, ni jeter sur la devanture le coup d'œil critique et avisé d'un homme qui depuis quarante ans s'intéresse aux boutiques de vélos. A tout dire, je m'intéresse aussi aux devantures de blanchisseuses, de coutelier, d'agents de change et d'orthopédistes.

C'est un fait que je suis bon public, débonnaire public. Dans la nature il y a des gens qui laissent de côté les forêts profondes pour se hâter vers les clairs vallons, d'autres qui se détournent de l'océan pour contempler les pâturages ou qui pressent le pas dans les mornes plaines pour s'extasier dans les gorges. Sans doute est-ce une chance et même une force que pouvoir ainsi aller et venir au gré de sympathies et de répulsions solidement établies. A moi qui suis un faible, on peut présenter n'importe quel décor, j'y trouverai mon plaisir. A condition que cela ne s'éternise pas je ne crains ni la cascade monotone, ni la montagne informe, ni le panorama à table d'orientation, ni la grotte à péage, ni même le terrain vague dont le séjour est salutaire aux esprits comme le mien tourmentés par l'exactitude et la précision. Dans les villes, c'est tout pareil ; aucune devanture ne me rebute vraiment, magasin d'antiquité, pharmacie, prothèse dentaire, quincaillerie, crèmerie, boucherie hippophagique, horlogerie, galerie d'art, plomberie sanitaire, triperie, tout m'invite à l'escale ; je dépose également ma buée sur la vitrine du joaillier, du philatéliste ou du fumiste et je ne suis même pas de ceux qui dédaignent la devanture des marchands de charbon. Malgré l'habitude que j'en ai, la présentation d'un bloc d'anthracite dans une coupe de cristal ne me laisse jamais indifférent, et je me penche encore sur le saladier de tête-de-moineau en m'efforçant de lui arracher son message cryptique. Mon cas n'est pas rare, c'est celui de tous les Parisiens dignes de ce nom.

Pour en revenir au vélo et à mes stations devant les boutiques de sport j'insiste une fois de plus sur le fait que je ne suis pas ce qu'on appelle un sportif, au sens plein du mot. Et pourtant je suis habité par le concept du sport, un concept de classe internationale capable de

marquer un drop-goal à quatre-vingts mètres et de réussir deux cent cinquante kilos à l'arraché, sans toutefois que la performance dépasse les limites réglementaires du concept. Si vous préférez, ma sportivité serait plutôt virtuelle et mon sportisme une disposition de l'âme, une latence dans la texture de mon en-moi le plus passionnément velléitaire.

Du point de vue de l'amateurisme il est évident que mon affaire est d'une pureté remarquable. Du point de vue strictement concret en revanche, disons que j'arrive tout doucettement à l'âge où on enlève un cent mètres en trois minutes cinquante-neuf secondes, avec une pelure d'oignon au départ et un bordeaux rouge à l'arrivée. N'importe comment, il n'est pas nécessaire de pratiquer les sports pour en admirer les instruments. Dans un autre genre, on peut s'intéresser à la devanture d'un luthier sans être violoniste et, pour un esprit libre, contempler une vitrine de pompes funèbres n'engage à rien ; mais quand même, vous aurez senti en vous s'ébrouer je ne sais quelle disposition ineffable à la musique ou à la mort. Devant un étalage d'articles de sport, les plus détachés de la réalité sportive se sentent parcourus de secrètes aptitudes à coiffer tous les palmarès et, personnellement, dans une musculature plutôt moyenne, je perçois le gonflement prestigieux de mon complexe athlétique avec toutes les démangeaisons et picotements distinctifs de l'influx olympique. J'avais l'étoffe d'un champion, c'est indiscutable, et j'ai bêtement perdu ma jeunesse à différer le choix de ma spécialité en interrogeant les devantures de magasins de sport sans pouvoir me décider. Ce qu'il aurait fallu pour satisfaire ma passion indéfinie, c'est une panoplie à la fois récapitulative et synthétique, un équipement polysport comprenant, par exemple, escarpins cyclistes, jambières de hockey, visière de tennis, lunettes sous-marines et gants de boxe, ensemble étudié pour disputer le championnat de cyclo-tennis nautique à coups de crosses en dix rounds pour le titre des stayers bantams en piscine de terre battue. Là comme ailleurs hélas ! je suis trop en avance sur mon siècle et il n'est pas de club pour entraîner les gens comme moi, challengers de l'absolu. Comment trouver un adversaire et où trouver l'arbitre ? A la rigueur on peut se passer d'adversaire, mais l'arbitre est indispensable, surtout quand il n'y a pas d'adversaire, car, au rebours de l'opinion commune, on triche volontiers quand on court après son ombre et le boxeur de soi-même est tenté par les coups bas.

Ceci dit, revenons à mon histoire de vélo. Il s'agit de mes relations personnelles avec le vélo et en particulier de la fin tragique de mon premier vélo. Il ne lui fut pas accordé d'apothéose, à lui. En disant premier vélo, je ne parle pas de celui de l'enfance qui mourut je ne sais où et loin de mes yeux, à la tâche ingrate d'amuser tous les gamins de la famille, mais de celui sur lequel à l'âge mûr je fis ma rentrée dans le cyclisme. Ceux qui voudraient une vue d'ensemble et objective sur la question vélo, ou se faire une opinion sur la tendance actuelle de l'industrie vélocipède, je les renvoie au salon du cycle qui a lieu généralement après le

salon de l'auto et en ce même foirail pour lequel j'ai déjà expliqué ma répulsion.

Au surplus on me voit rarement dans aucun salon de ce genre. Autant je regrette que le salon où l'on cause soit tombé en désuétude et condamné par l'avarice d'un siècle sans conversation, autant je déplore qu'il ait prêté son nom à ces locaux d'exhibition où défilent des gens qui ne se connaissent même pas et sans avoir cure qu'on les présente. Pour ce qui est de la peinture, par exemple, jamais mis les pieds dans un salon, ce qui ne m'empêche pas d'avoir des opinions sur la peinture comme j'en ai sur le vélo et ce qui ne veut pas dire que j'aie sur le vélo les mêmes idées que sur la peinture, encore que tout se tienne en ce bas monde et qu'un esprit subtil, sachant mes idées sur Van Gogh, Ribera, Matisse et Dufessner, en déduirait ma position devant les problèmes du tandem et mon attitude en face du vélo-porteur lourd, tant il est vrai qu'on peut tout envisager de nos jours et tout juger sous l'angle pédale et que l'invention du dérailleur nous a permis de passer sans effort du manent à l'immanent si ce n'est du médiat à l'immédiat.

Donc, mises à part les expériences enfantines, c'est en 1937 que je me suis tourné vers le vélo, c'est-à-dire à une époque où le cyclisme urbain était encore l'affaire d'une espèce de clan ; non pas une caste intermédiaire entre l'automobiliste et le piéton, mais une aristocratie fondée sur les privilèges naturels de l'équilibre bicycle et fort jaloux d'un califourchon qui la rattache aux vieilles civilisations chevaleresques. Notez à ce propos qu'en s'enrôlant dans le corps des livreurs, garçons bouchers, porteurs de journaux, coursiers télégraphistes ou saute-ruisseaux, le cycliste est tenu de fournir sa monture comme jadis il en était coutume dans l'ordre équestre. Aujourd'hui que la grande bourgeoisie s'est remise à faire de la bicyclette dans les rues, habitude contractée au cours d'une longue pénurie d'essence, l'atmosphère de la chaussée n'est plus ce qu'elle était. On n'entend plus comme autrefois, à l'approche des carrefours, ces grands coups de sifflet joyeusement lancés d'une bouche en cul-de-poule ; le répertoire des apostrophes a dégénéré, le protocole des engueulades s'est affadi, sans compter que l'apport massif d'éléments hétérogènes tels que snobs à vélos et mijaurées à pédales, a provoqué des mesures de police absolument néfastes pour le génie cycliste et le prestige du vélo citadin. C'est ainsi que nous ne pouvons plus, au bas de la rue des Martyrs, saisir au vol la ridelle du camion qui naguère nous emportait allègrement jusqu'au square d'Anvers. Sous peine de contravention il faut aujourd'hui monter à pied ou peiner en danseuse tandis que cent véhicules vous dépassent qui pourtant vous prendraient en remorque pour le plaisir de chacun et l'édification d'un peuple toujours avide des témoignages de la fraternité.

Oui, voilà où nous en sommes. A force de vouloir assurer la protection de l'être social, on finit par le condamner à la solitude, à lui faire oublier qu'il a un prochain. Et comme l'insécurité n'a point de cesse ici-bas,

l'attirail de sécurité s'amplifie et se complique de telle sorte qu'on en vient à regretter les beaux risques et nobles périls des siècles insouciants. C'est ainsi qu'il y a deux ans le Préfet de Police signait un autre arrêté de salut public et tracassier relatif à l'usage du vélo. D'après cet arrêté « tout cycle à pédales doit être équipé d'un dispositif spécial assurant la stabilité à l'arrêt ». Comme moi, vous êtes d'abord choqué par la veulerie du législateur qui appelle cycle à pédales ce qu'il sait fort bien être un vélo. Il n'a pas osé s'attaquer de front au concept vélo, et la commission des périphrases administratives lui a fourni l'échappatoire du cycle à pédales. Or nul n'ignore que le vélo est le cheval du pauvre ou, pour s'exprimer légalement, que le cycle à pédales est le véhicule de l'économiquement faible, à qui ce dispositif obligatoire va coûter une pièce de six à sept cents francs, lourde charge pour un budget de cycliste et sans préjudice du choc moral. Qui est responsable ? Écartons tout de suite l'hypothèse classique de la concussion édilique et des marchands de dispositifs inspirateurs de l'arrêté. L'hypothèse est toujours bonne, mais trop facile, et celle de l'imbécilité gratuite est à considérer aussi bien dans ces genres d'affaires. Nous sommes tous, Parisiens cyclistes ou non-cyclistes, à la merci des petits réformateurs qui, pour justifier leur mandat, changent les plaques de rue, imposent des trépieds stabilisateurs, interdisent de s'accrocher aux camionnettes et multiplient partout les dispositifs de bâtons dans les roues au nom d'une sécurité doctrinaire. Quant au Préfet lui-même je le mets volontiers hors de cause. Tout ce qu'il signe n'est pas signé en vertu de son expérience personnelle et il a dû faire confiance aux conseillers butors qui lui auront dit : « L'instabilité à l'arrêt des cycles à pédales, monsieur le Préfet, est un facteur de perturbation intense, voici le remède. » N'importe comment, je suppose que le Préfet n'est pas cycliste, autrement il eût aussitôt jeté le projet à la corbeille en déclarant d'une voix serrée par l'émotion que, lui régnant, jamais ne serait prononcée la déchéance du vélo.

C'est bien d'une déchéance en effet qu'il s'agissait. Le plus vivant, le plus primesautier des véhicules parisiens était frappé dans ses prérogatives essentielles ; lui qui est l'instabilité même, le mobile déconcertant resquilleur de tous équilibres, serait désormais coincé dans un trépied comme un appareil photographique, comme un oracle de Delphes, comme un oiseau pris au piège. Pour justifier cette brimade les rapporteurs du projet prétendent que le vélo, instable à l'arrêt, est un élément de désordre sur la voie publique ; ils l'accusent même de ravages dans le décor urbain, éraflures de devantures, bris de glaces, traumatismes aux écorces de platanes, etc... C'est avec des idioties pareilles que Paris va ruiner sa réputation de capitale des hommes libres, corrompre son climat de gentillesse millénaire fait de petites franchises de bon aloi et de mille riens anarchiques. Ne craignons pas de dire que depuis quelque temps les conseils de la cité sont en proie aux tentations du *verboten* ; et quand il s'agit de vélo, quand on se souvient de l'extrême méfiance des Allemands

à l'égard du vélo toujours soupçonné de bombes ou tracts, et des mesures qui en résultaient, on ne peut s'empêcher de trouver inconvenant et même suspect qu'une municipalité issue de la Résistance reprenne ainsi l'initiative de la persécution.

Ainsi, je ne pourrais plus arrêter ma bicyclette au bord du trottoir au moyen de la pédale parce que le comité de vigilance municipal des lois de la pesanteur a décrété la position caduque et la chute aussi préjudiciable à la sécurité des Parisiens qu'au rythme de la circulation. Oui, se couvrir contre tous risques est le mal délirant du siècle mais moi j'estime qu'un Parisien digne de ce nom, quelles que soient sa condition et la manière dont il se déplace à travers la ville, doit accepter allègrement le risque d'un vélo qui tombe sur le trottoir. Parce que c'est justement dans ces chutes inopinées que le vélo se montre véhicule d'esprit parisien et révèle un des plus charmants aspects de son génie. On le cale au bord du granit en tenant compte à la fois de l'humeur versatile de la pédale, des privilèges imprescriptibles de la roue libre et de l'angle d'inclinaison par rapport à la chaussée. Le vélo tient. Il fait semblant de tenir. Vous vous éloignez de la démarche heureuse du cavalier qui se dégourdit les jambes et vous entendez derrière vous le bruit familier de la chute. Quelquefois il tombe une demi-heure plus tard. Le vélo en arrêt sur une pédale au bord du trottoir tombe à son heure ; il choisit le moment pour produire son effet car il sait bien que nul passant, dans la flânerie ou le bizenesse et si blasé soit-il, ne demeure insensible à ce bruit emphatique et gracile, bruit de catastrophe anodine qui a son rôle à jouer dans la symphonie urbaine et l'alacrité d'une ville libre. Que de fois, ainsi posé sur une pédale le long d'une rue déserte et silencieuse, mon vélo tomba tout seul, raide et ferraillant, sans témoin, comme frappé d'un mal mystérieux, soit qu'il se fût endormi au soleil, soit le plus souvent qu'il usât d'un stratagème familier pour faire sortir son maître attardé au bistrot d'en face. A ce bruit en effet il n'est cycliste indifférent qui ne vole au secours de sa monture. Il en coûte parfois à la bicyclette une luxation de la pédale, une écaillure de l'émail, mais c'est la petite rançon du métier de vélo, et l'honorable aventure de quiconque a choisi de vivre sur deux pieds ou deux roues.

Si vous pensez que je m'excite outre mesure avec cette histoire de trépied, c'est que vous n'avez pas vu la silhouette de supplicié des rares vélos qui s'y sont laissé prendre. Que cela nous serve de leçon ; sous le nom papelard de dispositif de sécurité des pièges sont tendus, et de dispositif en dispositif nous vivrons comme des captifs de la sécurité, esclaves du dispositif pullulant. Il se peut que les gouvernements de la république soient hantés par la recherche d'un dispositif de stabilité les concernant, mais ce n'est pas une raison pour procéder à des expériences vexatoires et dégradantes sur les vélos parisiens pour qui stabilité est déshonneur. Dieu merci, je sens bien dans la foule se réveiller la méfiance et la haine contre toutes espèces de dispositifs et mes frères cyclistes, toujours à

l'extrême pointe de la résistance ont suffisamment démontré par leur refus du trépied qu'ils sont prêts à lutter pour les instabilités traditionnelles du cycle à pédales. A l'heure où j'écris ces lignes le décret paraît tomber en désuétude, il semblerait que la préfecture se soit résignée, la mort dans l'âme, à voir, ici et là, les vélos urbains jouir ostensiblement de la liberté élémentaire de choir.

Donc, en 1937 je revins à la bicyclette et, comme pour les autos, mon choix s'arrêta sur une machine d'occasion qui, soit dit en passant, m'avait été signalée par une annonce à la devanture d'une teinturière. Cinquante balles. Même à l'époque ce n'était pas cher et pourtant, le soir même, un collègue cycliste m'affirmait que je l'avais payé le prix fort. J'ai l'habitude de payer le prix fort des choses dans l'espoir, généralement déçu, que les choses m'en seront reconnaissantes. A vrai dire je soupçonnais que ma bicyclette n'était pas de souche vraiment parisienne. C'était bien plutôt un vélo du genre campagnard, aguerri aux intempéries rustiques, prenant bien la crotte, émetteur de bruits impossibles à localiser, mais non sans noblesse avec son guidon de style pépère qui m'imposait une attitude hiératique, et un tube de selle qui perçait le cuir et me rentrait dans le derrière comme une cheville de fixation pour statue équestre. Pendant quinze jours il me donna toute satisfaction, sauf que, à l'improviste, mon coup de pédale s'emballait à vide avec un bruit de catastrophe. Angoissante impression de perte de vitesse, l'homme n'est plus maître de la machine, la chaîne et le pignon vident leurs querelles sous ses pieds impuissants, il ne peut que pédaler bêtement dans le néant, comme frappé d'un châtiment mythologique, en attendant que s'accroche à nouveau le maillon précaire sur la dent de fortune. Un artisan consulté me déclara que le mal était gravé. C'est le métier qui veut ça : un réparateur consciencieux ne saurait prendre à la légère aucune réparation puisque réparer est sa raison d'être, et vous avez toujours le sentiment qu'il va, huit jours de rang, se tenir la tête entre les mains pour étudier votre cas unique et mystérieux. A son avis, c'était toutes les pièces du vélo qu'il fallait changer. Mon vélo, comme toutes choses ici bas, était un tout composé de parties, et changer la totalité des parties revenait à changer le tout, c'est à dire à changer de vélo. Répugnant à me défaire froidement d'une machine qui me criait à chaque coup de pédale sa volonté de vivre, j'attendis patiemment que les circonstances vinssent m'imposer une solution. Elles vinrent.

Une après-midi que j'allais roulant dans les vapeurs bleuâtres d'un échappement d'autobus en évoquant la silhouette élégante de mon prochain vélo qui serait peut-être un vélo de course, il se produisit un brusque arrêt dans la circulation et ma bicyclette disparut sous le marchepied de l'AA *bis* pendant que je m'étalais sur la plate-forme. Incident banal à en juger par l'attitude excédée du receveur qui me remit sur pieds, hors de sa voiture, comme si j'étais son douzième depuis le début de son service. Il faut dire que les attractions de ce genre avaient beaucoup

perdu de leur brio depuis que les autobus avaient été surbaissés pour faciliter l'atterrissage sur la plate-forme des nombreux cyclistes que le monstre attire toujours dans son sillage. Survenue aujourd'hui l'aventure pouvait être mortelle, car, avec leur entrée latérale, les nouveaux véhicules qu'on dit rationnels n'offrent plus au tamponneur cycliste qu'un aveugle derrière en tôle froide et cruelle où viennent s'écraser discrètement les victimes sans troubler le receveur ni émouvoir les usagers. Lui cependant, mon vélo, se trouvait si bien engagé sous la plate-forme que je dus attendre le démarrage de l'autobus pour relever le cadavre. Je vous ferai grâce de la description complète, mais il y avait d'horribles détails : la roue était contournée comme un jeune boa pris de coliques, des rayons acérés avaient crevé le pneumatique, et le garde-boue arrière s'était affreusement retroussé découvrant un abject sédiment croûteux et pâle. Je me souviens également qu'une pédale tournait encore au soleil, à vous fendre le cœur.

— Ce n'est rien, dit un homme distingué au premier rang de l'attroupement : c'est les nerfs. Soyez sûr qu'il n'a pas souffert.

J'hésitais à le croire bien mort, mais il fallut m'y résigner avec la consolation de me dire que c'était une belle fin pour un vélo de son âge.

Le plus difficile, ce fut pour me débarrasser du corps. Vous savez que, même vivante et normalement constituée, une bicyclette ne se laisse pas transporter comme une valise ou un sac de blé ; elle n'a pas la poignée de l'une ni la consistance prêteuse de l'autre ; elle se refuse même aux solutions empiriques auxquelles finissent par se rendre l'échelle double et le fauteuil transatlantique, engins dont la réputation de sournoiserie n'est plus à faire. Le jeune vélo qu'on empoigne pour lui faire monter un escalier par exemple, vous ménage une variété d'entourloupettes et de vacheries parmi lesquelles je ne citerai que les plus classiques : le coup de pédale sur le tibia, la prise de phalange en rétroversion sur feinte de la fourche avant et le revers de guidon contré sur la nuque. Mettez-vous à la place du vélo qui est fait pour rouler : dès que ses pneus ont quitté l'adhérence il prend la mouche et se débat comme il peut dans les bras qui lui infligent une position aussi honteuse. Il ne faut pas contrevenir aux desseins de la création. C'est comme l'albatros dont Baudelaire nous a magnifiquement démontré qu'il n'était pas à sa place sur un vélo. C'est aussi comme le cheval. Si vous prenez un cheval sous le bras, un cheval vivant veux-je dire, pour lui faire monter un escalier, vous devez prévoir de la rebuffade.

En revanche on pourrait croire qu'un vélo sinistré, privé de sentiment, donné pour mort, serait d'un maniement, hélas ! plus facile qu'un vélo dans la force de l'âge et la plénitude de ses moyens ; non, c'est pire. J'entends bien que les articulations brisées, les jointures grippées et la raideur antimécanique où l'ont figé les ultimes convulsions de l'agonie ne lui permettent plus l'exercice de ses facéties coutumières ; vous-même d'ailleurs ne savez trop s'il vaut mieux l'attraper par le garde-boue

en torsade, la selle empalée, le cadre télescopé ou par une poignée de rayons en vrac ; il vous faut inventer une prise nouvelle avec le triste espoir que, pour une fois, le vélo sera docile dans vos bras. Mais il y a le poids de la mort, les imprévus de la capilotade, les bizarreries de la matière inerte, les pincements furtifs, la chaîne grasse qui se déroule froidement dans le cou, le pignon qui se décoince à l'improviste en vous mâchant l'oreille, le pneu déjanté qui vous attrape la jambe, le tube de dissolution éclaté dans la sacoche et répandu comme un gluau, et surtout les passants qui vous regardent sans bienveillance. Toute la pitié du public est pour le vélo, naturellement.

Fuyant ainsi les lieux du sinistre, je pressais le pas, portant sous le bras mon cadavre hirsute, ou bien sur l'épaule, ou en bandoulière, selon que je maculais mon veston ou que la pointe d'un cale-pied crochait dans la manche des passants. L'idée me vint alors de faire rouler malgré lui ce tourmenteux débris sur ses roues excentriques, mais les rayons dardés griffaient le bitume en crépitant et un vieillard me regardait venir comme si j'eusse traîné sur ses moignons à vif un supplicié très coriace. Entre ses dents il me chuchota :

— Vous ne pouviez donc attendre la nuit ? éhonté que vous êtes !

A ces mots la bicyclette m'entraîna dans un circuit labyrinthique excessivement rapide qui me fit tomber lourdement comme dans un trébuchet compliqué, une pédale dans le ventre et le timbre avertisseur dans l'oreille. En me relevant j'avais la bouche pleine de petites billes grasses que je crachotai nerveusement dans le ruisseau, puis je repris mon triste fardeau, le halant cette fois sur le trottoir par un lambeau de chambre à air qui me resta bientôt dans la main comme un pantelant viscère. Empoignant alors le frein qui traînait au bout de son câble j'entrepris de charrier la funèbre quincaillerie qui sonnait à mes talons comme l'instrument aratoire d'un très pauvre laboureur. Quelques ménagères qui revenaient du marché s'écartèrent à mon approche et les cyclistes qui roulaient sur la chaussée firent semblant de ne pas me voir ; seul un triporteur, debout sur les pédales pour freiner son élan, voulut bien toucher sa casquette au passage du convoi. Au bout de la rue l'agent du carrefour hésita sur l'attitude à prendre. Pour commencer il me demanda si j'allais de ce pas à la fourrière, m'offrit ses services pour un constat, s'enquit de mes témoins puis, après un silence, me parla longuement du saut de la mort exécuté à l'Exposition de 1900 par un nommé Gaston Valabrègue, ancien coureur cycliste, après quoi il me confia que les vieux guidons de vélo coupés en tronçons faisaient d'excellents corps de briquet, de même les rayons pour les aiguilles à tricoter. Ayant dit il déchargea sa conscience en me demandant une pièce d'identité et me laissa partir en m'interdisant toutefois l'emprunt des passages cloutés.

Enfin, l'épuisement physique et la dépression morale se faisaient sentir quand j'avisai la devanture d'un marchand de vélos. La veille encore je

m'y fusse attardé avec bonheur, mais je n'ai pas l'âme si futile, d'autres soucis me poignaient et ce n'était tout de même pas en présence du défunt que j'allais m'inquiéter du nouvel élu, de sa couleur et de ses accessoires. Je n'avais d'autre ambition que de me défaire de la chère dépouille avant qu'elle ne devînt franchement insupportable. L'homme se pencha longuement sur la ferraille pathétique et dit :

— Parlons d'homme à homme : qu'est-ce que vous m'amenez là?

— Un vélo accidenté.

— C'est facile à dire.

— Je vous donne ma parole d'honneur.

— Soit! Et qu'attendez-vous de moi?

— Enlevez le tas, je n'en demande pas cher.

— Monsieur, commença l'artisan, ça fait bientôt vingt-cinq ans que je suis dans le vélo. Toutes les métamorphoses du vélo, je crois les connaître, sans me vanter. Si diabolique soit la roublardise ou si cruel le sort de n'importe quel cycle en usage sur la place de Paris, je suis homme à déceler la présence d'un vélo sous les apparences les plus inattendues et quel que soit le subterfuge ou le degré de décomposition. Eh bien, monsieur, j'aime mieux vous dire que...

Au bout d'un quart d'heure l'homme parlait encore, mais j'avais compris qu'il se dérobait à la faveur d'arguments aussi prétentieux que confus, se plaçant tour à tour sur le plan professionnel, sur le plan social et même sur le plan de la physique générale par le biais de l'indestructibilité de la matière et des principes immuables du vélo en soi que nul accident ne saurait atteindre sauf altération du nombre *pi* et des lois relatives au levier du deuxième genre, etc. Les sophismes de cette veine là me déplaisent énormément quand ils me sont bafouillés avec des relents d'escargot et des mines de petit voyou culturel. De cette entrevue qui pouvait être émouvante et fraternelle j'ai gardé pour les marchands de vélos autodidactes la même répulsion que pour les marchands d'autos vélodidactes. Littéralement écœuré par tant de fatuité vulgaire et de mauvaise foi, plus affecté que jamais par mon lugubre bagage et sentant venir la fraîcheur du soir, je tentai d'abandonner le cadavre un peu plus loin au coin d'une rue déserte, mais à peine me fus-je éloigné du funèbre dépôt qu'une douzaine de chiens, tant errants que domestiques, vinrent aboyer en rond autour de l'épave comme des chacals exaspérés par une rare aubaine déjà bouffée par les corbeaux. Ayant dispersé la meute, le remords me saisit et de nouveau je m'attelai à la sinistre dépouille pour la traîner jusqu'au quai, me résignant ainsi au plus banal, au plus immémorial des expédients. Je crus néanmoins plus décent d'attendre jusqu'à la nuit car je ne tenais pas à transformer une opération que je voulais intime en funérailles publiques, mais déjà plusieurs gamins très patients stationnaient près de moi, soit qu'ils eussent l'espoir d'être appelés un jour à témoigner d'un geste rare ou qu'ils pressentissent tout bon-

nement quelque attraction aussi commune que l'immersion d'un chien malade.

— Ça va faire du bon bouillon dit le premier.

— C'est un sprint qui a mal tourné, dit le deuxième.

— C'est une attaque de *bicyclum tremens*, dit le troisième.

— C'est le vélo de Picasso, dit le dernier.

Au bout d'une heure et las d'attendre, le premier entraîna les autres en disant :

— On perd son temps, les gars! Dans l'état où ils sont il ne se passera rien; on a vu tout ce qu'il y avait à voir.

Enfin l'heure était venue de rendre les derniers devoirs et la lune se leva sur le fleuve sombre et les rives désertes. Lugubre lune, vieille lune des gibets avec halo shakespearien dans une moiteur Eugène Sue. Près de moi, recroquevillé comme une araignée convulsive, le vélo tordu s'éveillait doucement à la vie spectrale ; un vélo d'apocalypse allait prendre le départ pour le critérium des damnés ; déjà la roue en huit s'étirait lascivement comme le python de Proserpine se déroule aux sombres bords, et, çà et là, de louches protubérances gonflaient les chambres à air où s'émouvaient d'innombrables gaz. Il fallait en finir. D'un geste passionné j'attrapai l'infernal débris dont une pédale s'accrocha longuement à mon bas de pantalon puis, tirant dessus avec rage et brandissant la carcasse à bout de bras au-dessus de ma tête, je la précipitai dans les flots noirs.

Il y eut quelques bulles. Malheureusement nous ne savons plus interpréter les bulles qui crèvent à la surface des vieux fleuves. A mon idée le vélo fut accueilli par les naïades vaseuses et tritons d'égouts qui le déposèrent avec soin dans cet emplâtre limoneux et sédatif qui est la dernière chance des ferrailles meurtries. Je crois savoir qu'il repose actuellement entre un vieux Godin, une cage à serin de l'époque Isabeau et deux litrons enlisés jusqu'au goulot. Tout le monde vous dira que, pour un vélo parisien, on ne pouvait rêver plus belle sépulture, et c'est à quoi je pensais à l'aube de cette nuit tragique, en allant me payer un vélo neuf.

C'était mon premier vélo neuf et, aujourd'hui encore, avec ses quinze ans d'âge, il reste à mes yeux le vélo neuf; c'est en changeant de main que les choses vieillissent et se déflorent. Mais le vélo que vous connûtes en sa neuve et prime jeunesse, que vous allâtes chercher aux sources mêmes de la bicyclogenèse et que vous reçûtes immaculé dans toute la fraîcheur de son émail irradiant et la roseur naïve de ses pneumatiques impollués, celui-là, quinze ans plus tard et tout marqué soit-il au regard d'autrui par les infirmités de la vieillesse et la caducité du clou, aura toujours à vos yeux le rayonnement des premiers jours comme la femme aimée que vous n'aurez pas vu vieillir. Le vélo n'a pas vécu si longtemps dans l'intimité de l'homme sans lui emprunter quelques-uns de ses mystères. Je n'irai pas jusqu'à dire que le vélo est un méconnu mais, sauf

erreur, il n'a encore donné lieu jusqu'à présent à aucune étude vraiment approfondie. De tous les auteurs qui en ont disserté, bien peu se sont élevés au-dessus de la contingence, beaucoup se sont crus malins en le traitant par dessous la jambe, et moi-même, parlant de lui en maints écrits, j'ai cherché sans noblesse à gagner sur la masse des lecteurs en donnant à mes travaux un accent de légèreté qui n'est pas dans mes habitudes. Et pourtant, que d'observations, que de spéculations n'aurais-je pas à consigner, sur le vélo en soi, sur le vélo absolu dans ses rapports avec le cyclisme abstrait, sur les fins dernières du vélo, sur la synchronisation du roulement à billes avec la mécanique céleste, sur le nouveau bicyclotron à pédale présenté par M. Joliot-Curie dans les jardins de l'Élysée, sur le problème du cycloïde à dérailleur et sur les dernières hypothèses concernant la quadrature des roues de vélo dans le cadre embouti de la conscience universelle monotube émaillée à froid. Et encore ne pourrais-je aborder aucune de ces questions sans vous dire au moins quelques mots sur la pédale qui est le commencement et la fin de tout vélo.

Il est admis que le mot pédale vient du latin *pes* qui veut dire pied et *ala* qui veut dire aile. Pédale est donc l'aile du pied ou le pied ailé. C'est une façon de parler qui caractérise assez bien cette phase de la période quaternaire où apparut le vélo. Les hommes éblouis se voyaient déjà soustraits aux vieilles tyrannies de la nature comme la pesanteur, la pression atmosphérique et la marche à pied. C'était le vélo émancipateur, le vélo icarien, la pédale ailée enfin comme la sandale de Mercure. Il n'est pas défendu d'introduire la poésie dans la mécanique et Dieu sait que les muses n'ont pas craint d'enfourcher la bicyclette, mais si la pédale est une des pièces les plus lyriques du vélo, elle est d'abord la plus dynamique, la plus sensible à l'effort de l'homme, la plus représentative enfin de l'idée bicyclette telle que Platon nous la dépeint dans le *Protagoras* comme une dyade indéfinie à pignon fixe. Sur la pédale en soi, le même auteur s'est expliqué longuement et nous voyons dès lors comment elle est devenue, plus que tout autre accessoire, l'allégorie essentielle et familière en même temps que le symbole ésotérique de l'univers cycliste. On ne dit pas un roi du guidon, un prince de la selle, une sommité du boyau, mais un roi, un prince, une sommité de la pédale. Guider, gonfler, freiner, crever appartiennent secondairement au cycliste et consécutivement à pédaler qui est l'opération de base, le premier moteur, le moyen et la fin, le *deux ex machina*, l'action quasi divine dans la perfection circulaire et cosmique de sa double rotation.

Comme il y a le monde du cheval, il y a le monde de la pédale qui est un cercle relativement fermé avec ses coutumes, ses déformations professionnelles, ses tics de métier, son jargon, ses belles manières, sa pègre et son aristocratie. Remarquons ici qu'on ne dit pas homme de pédale comme on dit homme de cheval, on dit : homme de la pédale, marquant ainsi plus étroitement par l'emploi de l'article défini combien la pédale

est une et indivisible en dépit de son apparent dualisme, parfaitement circonscrite dans le lieu géométrique où s'élaborent les ineffables cadences du véhiculeur véhiculé, soit qu'il monte en danseuse ou qu'il se livre aux subtiles inversions du rétro-pédalage ou que, sur ses billes onctueuses, il s'abandonne aux ivresses de la roue libre par les descentes abruptes et les vallons modérés. Je crois bon de donner ici un coup de frein car je ne puis explorer toutes les pistes et mon intention n'est rien que signaler les problèmes et ouvrir la voie aux esprits curieux de la raison des choses usuelles. J'en reviens à mon aventure.

Vous pensez bien qu'après le sinistre, j'avais cru tenir enfin l'occasion d'acheter ce vélo de course qui me tentait depuis l'enfance, mais j'ai voulu faire plaisir à un ami qui avait horreur des vélos de course, joujoux fragiles et poitrinaires disait-il, créatures de luxe, petites têtes gonflées de gloriole et incapables de gagner leur croûte honnêtement, attrape-nigauds des petits gars éblouis par l'émail jaune, gringalettes à petits boyaux, etc. Lui, ne jurait que par le vélo-porteur lourd et se faisait une telle joie de me voir céder à ses raisons que je cédai. Ce n'est pas, me disais-je, trop payer l'amitié que d'une envie de vélo de course. Il y a beau temps que j'ai perdu de vue l'ami, mais j'ai toujours le vélo et je dois reconnaître que je m'y suis attaché. Au fond, c'est le vrai vélo parisien, admirable produit de la sélection naturelle et si bien adapté au milieu qu'il doit prendre sur lui-même pour s'enfoncer dans les campagnes. Trapu, râblé, agile aussi bien et sobre de silhouette, avec son gros frein à moyeu et son guidon si droit, si franc, si exactement mesuré pour la faufilade au sein des foules automobiles. Avec cela fort comme un turc et assumant avec entrain n'importe quelle charge pesante, solennelle ou ridicule, sacs de chaux, palmiers nains, cartons de bonneterie érigés en blanche colonne, journaux du soir, bébés, lames de parquet. Certes, on le voit peu sur les routes, lui, pas plus que vautré parmi les tonnelles de guinguettes ou faisant le m'as-tu-vu dans les virées du dimanche avec un pâle champion en caleçon bouton d'or qui délaisse les filles pour courir les bornes. Non, mon vélo est un vélo de rue, qui prend sa peine et son plaisir dans la rue ; et parce qu'il s'appelle porteur-lourd, n'allez pas préjuger de sa subtilité, de son humour ni de son entrain à payer de sa personne. Une anecdote entre mille me vient à l'esprit mais, à l'instant de vous la conter, l'idée m'effleure que les histoires de vélo ont peut-être fini de vous charmer. Dans le monde du vélo j'ai connu, comme dans les autres, un certain nombre de raseurs, mais d'une façon générale, quand on me parle vélo avec tant soit peu de chaleur, de compétence et de sincérité, je suis difficile à écœurer. C'est pourquoi, à mon tour, j'aurais tendance à vous en parler encore une centaine de pages, sans même m'apercevoir que le dernier lecteur s'est esquivé discrètement et que je parle tout seul. On ne se doute pas du nombre de gens qui, sans le savoir, ont perdu toute audience et parlent tout seuls. Tant pis, je trouverai bien le moyen de reprendre la question un de ces jours et je

parle assez de choses que j'ignore pour ne pas, de temps en temps, tartiner à merci sur celles que je crois connaître. Je ferais même bien de ne pas trop tarder à écrire les aventures de ce vélo-porteur qui fut étroitement mêlé aux grands événements de ces quinze dernières années et pour lequel je nourris encore une si vive affection. Un jour peut-être, en effet, se détachera-t-il de moi ou me détacherai-je de lui car, du train où vont les choses, il est possible que mes derniers déplacements sur la terre se fassent à pied, par nécessité, par sagesse ou dans le pauvre espoir de prolonger un peu le séjour et de faire traîner les choses en longueur.

JACQUES PERRET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE CONTINENT BLANC

par Thomas R. Henry (traduit par R. Jouan)
(Payot)

L'ANTARCTIQUE n'est pas comme l'Arctique une mer gelée. C'est un continent — deux fois l'Australie, trente fois la France — une sorte de gigantesque cuvette dont l'intérieur, y compris le Pôle Sud, est à plus de deux mille mètres d'altitude et dont la circonférence est presque partout bordée de montagnes d'où se déversent vers la mer libre d'énormes fleuves de glace.

Le premier qui aperçut un morceau de ce sixième continent, au sud du Cap Horn, fut Palmer, un chasseur de phoques et de baleines. C'était en 1820. Vingt ans plus tard Dumont d'Urville et Wilks en aperçurent l'autre bord au sud de l'Australie : notamment la « Terre Adélie ». Un demi-siècle se passa avant l'ère des glorieux et tragiques voyages de Scott, de Shackleton et d'Amundsen qui tous poussèrent à pied vers le Pôle Sud en partant du même secteur, au sud de la Nouvelle Zélande. Mais une génération s'écoula encore avant que l'aviation permît de reconnaître d'immenses régions de l'Antarctique sur lesquelles aucun œil humain ne s'était jamais posé.

Thomas R. Henry, correspondant scientique d'un hebdomadaire américain, fit partie en 1946 de la quatrième expédition Byrd qui mobilisa douze bateaux, quatre mille officiers et marins, plusieurs lourds avions à skis et permit de photographier à peu près un tiers du continent antarctique. Continent « mort » sans doute puisque très peu d'animaux se risquent à en quitter le pourtour. Mais continent plein de fantasmagories et de mystères. Si l'on n'est pas un spécialiste de la géographie, on ouvre le livre de Thomas Henry avec quelque défiance. A peine s'y est-on engagé, on ne le quitte plus. C'est véritablement un monde inconnu qui s'ouvre.

P. F.

LE CERVEAU ET LA PENSÉE

par Jean Lhermitte *(Bloud et Gay)*

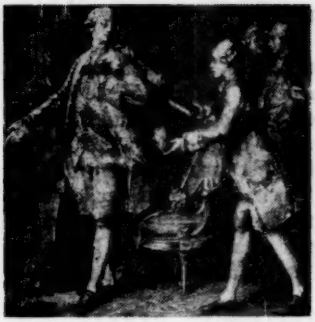
CHERCHER comment s'établit la « couture de l'âme et du corps » selon l'expression de Montaigne est une préoccupation fort ancienne. Aristote, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Leibnitz, Bergson, Watson, MacDougall et beaucoup d'autres ont proposé diverses hypothèses sur les rapports du corps et de l'esprit ; en 1950 s'est tenu à Londres un symposium ayant pour thème : Où et comment saisir la base physique de l'esprit ?

A son tour, J. Lhermitte, neurologiste éminent, essaie de faire le point et montre les rapports entre la morphologie du cerveau et les qualités de l'esprit et les désordres pathologiques ; il insiste sur l'activité bioélectrique du système nerveux et sur la mécanique cérébrale (cerveau-machine et machine-cerveau, cybernétique de Wiener). La mémoire, la conscience, le rôle du lobe frontal dans les facultés supérieures, les résultats obtenus avec les lobotomies, les topectomies font l'objet d'analyses détaillées.

Ce livre non technique apporte des documents intéressants sur « le problème des problèmes ».

A. TÉTRY.

(Suite de la chronique bibliographique page 91.)



SOUVENIRS D'UN PAGE DU COMTE DE PROVENCE

par le Comte de Liedekerke Beaufort

Nous devons à l'obligeance du comte Hadelin de Liedekerke Beaufort, de pouvoir publier les mémoires de son aïeul, qu'il présente lui-même au lecteur dans la note ci-dessous.

« *Le comte de Liedekerke Beaufort (Hilarion), auteur des souvenirs inédits qu'on va lire, était né au château de Fontaine, dans les Pays-Bas autrichiens (Belgique actuelle), en* 1762. *Sa famille était issue de la maison de Gavre, une des plus anciennes des Pays-Bas. Il avait quatre frères et cinq sœurs.*

Comme on va le voir par son pittoresque récit, le jeune Hilarion débuta comme page du comte de Provence, frère du roi Louis XVI. Par la suite il servit dans le régiment Royal Comtois, puis dans le régiment Royal Liégeois et fut nommé lieutenant-colonel en 1791.

Sous le Consulat et l'Empire il commanda à Bruxelles le 2e *escadron de la Garde d'honneur ; en* 1814 *il fut membre de la première chambre des Etats généraux du royaume des Pays-Bas. Par la suite il devint inspecteur général des Eaux et Forêts, grand maréchal de la cour du roi Guillaume* Ier, *puis surintendant des palais royaux de la Belgique.*

Le récit inédit, d'où les pages qu'on va lire sont extraites, est intitulé Soirées de Noisy. *L'auteur y décrit sa vie pour ses descendants. En* 1775 *(il avait alors treize ans), sa famille obtint pour lui une place de page à Versailles, résultat qui avait été d'autant plus difficile à obtenir qu'il était d'origine liégeoise.*

Quand l'enfant partit il lui fallut six iours de voiturin *pour venir du château de Noisy à Paris. On l'y installa chez sa tante, la marquise de Castéja, qui avait été dame d'honneur de la duchesse du Maine et avait vécu une grande partie de sa vie à la cour de Sceaux. Dès la première soirée, l'enfant assista dans l'hôtel à une partie de* cavagnole *qui le frappa beaucoup. (Ce jeu devait bientôt être remplacé dans la faveur des Français par le* Loto.) *Pendant les trois jours qu'il passa à Paris l'enfant alla se promener aux Invalides et au Luxembourg. Enfin le jour fixé pour son départ arriva et un nouveau* voiturin *le conduisit à Versailles dans l'hôtel des Pages.* »

H. DE LIEDEKERKE-BEAUFORT.

Cette maison, dite hôtel, mais qui n'en avait guère que le nom — talisman qui fait souvent toute la qualité des choses et des personnages — avait cependant porte cochère et gisait, selon l'ordre, entre cour et jardin. L'hôtel des Pages était situé dans la rue Saint-Pierre, peu distant des grands bâtiments, du chenil et des équipages de chasse du Roi. On conçoit que nous y étions souvent régalés des fanfares des piqueurs

et des hurlements de deux à trois cents chiens, nos voisins. Au surplus, nous faisions bien nos tapages aussi, sans nous inquiéter beaucoup de ceux des meutes environnantes ; ce n'était qu'un chorus.

Je débarquai donc au milieu de tout ce nouveau monde, avec l'embarras d'un solitaire campagnard et le cœur mélancolique d'avoir dû quitter mes dieux et mes lieux pénates pour plusieurs années sans savoir par quel bonheur ma nouvelle existence pourrait remplacer celui que j'avais perdu en quittant mon berceau et ceux qui m'y avaient placé.

Mon mentor de voyage : Olivier, qui n'était pas tout à fait aussi sentimental que moi, me présenta très gaiement à mon futur gouverneur qui logeait au rez-de-chaussée de l'hôtel. Les pages logeaient au premier étage, aux croisées duquel je voyais, en descendant de notre carriole, leurs figures d'espiègles curieusement occupées à m'examiner et à juger si celle, que leur apportait le nouveau récipiendaire, était plus ou moins *cocasse* ou *bernable* (termes de pages).

M. le gouverneur Ducherray me reçut avec amabilité, et d'une manière toute paternelle. Cela me rendit un peu de consolation et de courage, d'autant qu'il me promit aide et protection dans le cas où mes nouveaux camarades s'aviseraient de tourmenter et de berner un peu trop fort le pauvre récipiendaire.

Il monta ensuite pour me présenter à ces messieurs et me recommander à leur amitié et surtout à leurs ménagements. Je leur demandai de mon côté leurs bonnes grâces et leur indulgence ; sur quoi l'ancien page, grand dignitaire de l'Ordre, dont le pouvoir est toujours absolu, d'après les constitutions particulières des pages entre eux, s'approcha de mon oreille pour que le gouverneur n'en puisse rien entendre, et me dit à voix basse les paroles suivantes qui ne me rassuraient guère : « *Écoute, nouveau, je t'accorde ma protection, mais surtout ne sois jamais rapporteur, ou bien je te ferai donner la savate, pour la première fois ; à la seconde, tu danseras sur la couverture, et, à la troisième, tu seras déclaré indigne et personne ne te parlera plus.* »

Ce petit préambule me frappa beaucoup et je vis bien que le proverbe a raison quand il nous dit qu'il faut bien, et quoi qu'on en ait, finir par hurler avec les loups ! Ce terrible ancien s'appelait le comte de Galard Terraube ; il avait au moins dix-huit ans et devait sortir l'année suivante. Les trois autres étaient : le comte Darchiac de Saint-Simon, MM. de Godechard et un marquis de Reynel, jeunes comme moi, tous d'excellentes familles de France.

Nous étions alors en juillet 1775, mais ne pouvant entrer comme page qu'en remplacement de M. de Galard, qui ne devait sortir qu'au 1er janvier 1776, ce fut par une complaisance toute particulière de M. Ducherray envers son ancien ami mon cousin le comte de Castéja, colonel du Royal-Comtois, qu'il voulut bien m'admettre comme surnuméraire en attendant le 1er janvier suivant. On lui payait une pension

mensuelle et de cette manière, je pouvais profiter gratis de tous les maîtres six mois avant de devenir page effectif.

Voici comme la maison des pages était composée :

1° Le gouverneur Ducherray, ancien lieutenant-colonel ;

2° Le sous-gouverneur Rolier, secrétaire chez Monsieur ;

3° Le précepteur, l'abbé Lefebvre, aumônier de Mesdames de France.

Vous voyez qu'à moins d'être ingouvernables, messieurs les pages devaient être fort bien gouvernés.

Le gouverneur, ainsi que sa femme, le sous-gouverneur et le précepteur mangeaient avec nous ainsi que les personnes qu'ils invitaient chez eux. Il était chargé de la dépense du ménage et recevait pour cela, par jour, 20 francs par tête. Nous faisions assez bonne chère, pourtant il n'y perdait pas.

Les maîtres, ainsi que nos habillements et le loyer de l'hôtel, étaient payés à part par la cassette de Monsieur. Ces maîtres étaient les suivants :

1° Le précepteur, pour le latin et la littérature ;

2° M. Thuillier, pour les mathématiques et les fortifications ;

3° M. Juillet, ancien danseur de l'Opéra, pour la danse ;

4° M. Coqueret, peintre du cabinet du Roi, pour le dessin.

Les comtes d'Abzac et de la Bigue, MM. de Saint-Paul et Saint-Rémi, tous écuyers du Roi à la Grande Écurie, pour *le manège* ;

M. Boivin, pour l'escrime.

Tous ces maîtres étaient d'une haute capacité et remplis de bonne volonté pour nous ; ils venaient chacun nous donner des leçons trois ou quatre fois par semaine. Les pages, qui n'étaient pas de service pour le lever de Monsieur, allaient au manège de sept heures à neuf heures et souvent jusqu'à midi. Nous n'avions pas de maître de musique payé par Monsieur ; on pouvait néanmoins en prendre un à nos frais particuliers, chose qui n'arrivait guère. Le reste de nos études, le service du château et le spectacle, où la moitié d'entre nous, qui n'était pas de service pour le coucher de Monsieur, pouvait aller, ne laissaient guère de temps disponible à consacrer pour les études musicales.

Au théâtre de la ville, à Versailles, une grande partie des loges aux premières et à l'amphithéâtre, était réservée pour les pages du Roi et des princes. Il y avait environ cent places. On y allait tour à tour, car nous étions en tout environ deux cent cinquante pages à Versailles.

Notre costume, à la chambre de Monsieur, était pour le grand uniforme de service : habit de velours cerise, à larges broderies en paillettes d'or sur toutes les coutures ; parements et collet de velours bleu brodés de même ; culotte pareille ; veste de drap d'or brodée également.

Le petit uniforme, pour la ville, était écarlate, galons d'or mêlé d'argent en fer à cheval aux boutonnières des deux côtés ; un frac redingote uni, rouge ; parements et collet de velours bleu ; caraco de drap serin avec parements galonné de velours cramoisi pour le manège ; veste grise pour les exercices de l'intérieur, bottes, bas de soie, souliers fins et tout cela

aux frais du prince ; de sorte que chacun de nous, y compris la modique somme de six francs par mois qu'on nous donnait pour nos très menus plaisirs, ne coûtait guère à ses parents, pour fournir à notre linge, etc., qu'un millier de livres tournois par an. On voit donc que cette éducation, après laquelle on était sûr d'être placé comme officier d'emblée dans l'armée et les premiers pages du Roi, déjà comme capitaines de cavalerie, était aussi peu coûteuse qu'elle devenait favorable à la noblesse de France, dont les aînés de famille comme les cadets devaient servir sous peine d'être peu considérés.

Il faudra bien aussi, après vous avoir ennuyés de tous les détails essentiels de notre pagerie, que je me dépêche de passer à un chapitre qui sera sans doute un peu plus gai, même sans sortir de mon sujet. Les tours de pages sont passés en proverbe ; on ne peut guère parler d'eux sans en raconter quelques-uns, car c'est le sel de leur histoire. Vous verrez que nous n'avions pas mal salé la nôtre et qu'elle peut se conserver. Nous en déroulerons quelques pages pour la première soirée où vous voudrez bien me faire la grâce d'en écouter la lecture.

***

Trois jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Versailles ; le voiturin attendait, Olivier devait partir, il m'avait installé, casé, planté et je n'avais plus qu'à pousser. Il allait donc m'abandonner à moi-même, comme on quitte un jeune arbre, mis en terre avec soin, qu'on a armé d'un bon tuteur et qu'on livre ensuite aux chances de la violence des vents et à l'action de la nature. Il fallut bien se séparer.

Olivier parti, j'étais si délabré par mes pleurs et par la mélancolie de mes pensées que je ne voulus pas me montrer en si triste état à mes camarades qui n'auraient pas manqué de se bien moquer de mes chagrins. J'affectai d'être malade et je ne voulus pas sortir de ma chambre ; je dis chambre, c'était plutôt un petit galetas, assez propre, du reste, mais pratiqué aux mansardes du toit d'une aile de l'hôtel ; tout en y rêvassant, j'aperçus une petite lucarne qui donnait sur une plombière plate et assez étendue qui formait la couverture de cette partie de la maison. L'idée me vint d'y monter pour y prendre l'air plus à mon aise et respirer au grand air avec liberté, et enfin sortir de l'étroite cage où je m'étais enfermé. Aussitôt une chaise est placée sur une table et la lucarne est escaladée ; elle était étroite mais je n'étais pas gros et j'y passai avec peu d'efforts.

Me voilà donc perché sur ce toit plat où tout au moins j'étais assuré de n'avoir pour témoin de mes faiblesses que le ciel qui les pardonne, ou tout au moins les cause. Je m'y trouvais soulagé en regardant l'espace du côté de mon pays et en m'y livrant à mon aise à mes tristes pensées. Plusieurs jours de suite, je répétai cette manœuvre et finalement le temps, ce grand calmant des douleurs, vint heureusement tempérer tout ce

qu'il y avait d'excessif et de ridicule dans les miennes. J'écrivais souvent à mes parents et au bout de quinze jours j'avais repris ma gaieté naturelle et ma tranquillité d'esprit, ou à peu près.

Il y avait, dans la corporation de la pagerie des lois de subordination particulière, qu'aucune des autorités supérieures qui surveillaient et gouvernaient MM. les pages, tant du Roi que des princes, n'ont jamais pu changer ni même mitiger. Le page entrant, pendant sa première année, était déclaré « nouveau » ; à la seconde année, il devenait « sémi » et à la troisième, il était « ancien », avec tous les droits et prérogatives attachés à cette dignité. Comme « nouveau », il fallait être subordonné à l'ancien, le servir et lui obéir en tous points. Le « sémi », pour sa seconde année, ayant fait sa première comme nouveau, se trouvait affranchi de cette espèce d'esclavage, mais en même temps n'avait encore aucune supériorité ni aucun ordre à donner aux « nouveaux ». C'était comme les puissances déclarées neutres qui ne peuvent faire, ni supporter la guerre, ou tout au moins sont réputées telles. L'ancien représentait le pouvoir absolu ; et les « nouveaux », qui dépendaient plus ou moins de son caractère, ou de ses caprices, figuraient assez bien les très humbles sujets du grand Turc.

Enfin, cette petite charte intérieure de MM. les pages était presque la parodie des différents gouvernements du monde, peut-être même encore aujourd'hui ! Elle avait ses abus, mais aussi ses avantages ; par exemple, les petits gentilshommes des châteaux qui souvent nous arrivaient enfants gâtés, pleins de morgue et de vanité, orgueilleux comme de petits paons, qui avaient toujours commandé aux domestiques de leurs parents et dominé les petits garçons de leur « endroit » seigneurial, venaient faire, parmi les pages, leur apprentissage d'humilité et d'obéissance et comprendre, dans leur état de « nouveau » qu'avant de savoir commander il faut avoir appris à obéir. Un peu de souffrance est nécessaire d'abord à l'autorité future et lui fait mieux comprendre tout le mal que peut faire l'abus de la puissance et l'inconvénient qu'il y a de faire aux autres ce qu'on n'eût pas voulu qu'on nous eût fait. Quant à moi, comme surnuméraire, je ne fus pas encore soumis *de droit* à la discipline des anciens qui me traitaient avec égards et sans trop d'exigences, de sorte que les rigueurs de ma nouveauté, quand je devins page effectif, se réduisirent à une simple dépendance *de droit*, après les six mois que j'avais déjà passés comme camarade avec ces messieurs, ce qui me fit à peu près considérer comme un « sémi de fait » par anticipation.

Vers le 15 octobre 1775, la Cour de France fit un assez long voyage à Fontainebleau, d'où elle ne revint à Versailles qu'à la fin de novembre. J'y accompagnai les pages de Monsieur, qui tous, furent de ce voyage ; ce fut une vacance fort agréable pour nous ; on y faisait peu d'études, et comme tous ceux de la Cour, chacun ne songeait guère qu'à s'y amuser. Nous allions à la pêche ; d'autres fois aux belles chasses du Roi, dans l'antique et majestueuse forêt qui touche à la ville et lui procure des

sites charmants à parcourir ; dans nos promenades, nous mangions beaucoup de raisins que les renards de la forêt ne grappillaient, à coup sûr, pas autant que MM. les pages. Enfin Fontainebleau, où nous étions ravis de nous trouver, avait fini par me guérir presque radicalement de ma maladie du pays.

Un jour, qu'il y avait à la Cour un très beau spectacle, car les comédiens de Paris venaient y jouer deux fois par semaine, j'étais désolé de n'avoir pas de billet, privation à laquelle je devais souvent me soumettre, vu qu'étant encore surnuméraire et sans uniforme, il était naturel que les pages effectifs eussent la préférence ; je m'en désolais beaucoup, je ne sais pas trop même si je n'en pleurais pas. Les heureux, peu apitoyés, augmentaient encore mes tourments en les prenant pour textes de leur railleries. J'en éprouvai du dépit, l'amour-propre s'en mêla, et me voilà de parier avec ces messieurs que j'irais au spectacle tout comme eux. L'heure arrive, ils partent, je les accompagne. Je veux à l'entrée me glisser inaperçu dans leur groupe doré ; j'y fus découvert étant en habit bourgeois et sans passeport théâtral. Les gardes du corps du Roi qui recevaient les billets me repoussent ; je parlemente ; j'allais les séduire, quand un maudit brigadier survint, les blâme de leur faiblesse et m'éconduit tout à fait. Pas trop découragé encore, et comme une mouche qu'on chasse qui fait un petit cercle et revient bientôt vous piquer, je voltigeais en bourdonnant autour de la porte d'entrée.

Il y avait foule, c'était à qui pousserait l'autre, pour s'approcher plus près du bureau. Dans cette presse, me trouvant serré contre une vieille dame qui tenait son billet à la main et qui, élevant son maigre bras au-dessus des têtes de la foule, s'écriait d'une voix aigre et cassée : « Monsieur le garde, voilà ma carte d'entrée ; veuillez la recevoir et me tirer de cette foule où j'étouffe ! » Le billet était sous mes yeux, à portée de mon bras ; il me tente ; le génie de page m'inspire ; l'occasion était belle et je lui escamote le billet le plus joliment du monde. Elle crie : « Au voleur ! », se retourne, me désigne.

J'étais déjà bien loin ; un monsieur qui l'accompagnait, grand comme une perche, se met à ma poursuite et voilà une chasse à Fontainebleau de la nouvelle espèce qui s'exécute à toutes jambes dans l'intérieur du palais ; toutefois, mieux que mon poursuivant connaissant ses détours, j'enfilais des galeries, de longs corridors, je faisais des crochets dans les angles ; mon homme perdait du temps à regarder par où j'étais passé, et je conservais mon avance comme un lièvre qui ruse et fait perdre du temps aux chiens qui le poursuivent. Finalement, me voilà enfourné dans une des longues galeries extérieures qui bordent la cour dite « des Morues », près d'une grande pièce d'eau où vivent encore les monstrueuses carpes de François Ier. M'y croyant en sûreté, je m'arrête et me retourne. Qu'aperçois-je ? Hélas ! Mon chasseur encore à mes trousses. Je veux fuir : la porte du bout était barrée ; j'étais dans le cul-de-sac. Le seul moyen de me tirer d'affaires était de sauter dans la cour et de me décider

vite, car mon homme arrivait, l'épée à la main, sans doute pour m'effrayer davantage, car je suppose qu'il ne voulait m'arracher que le billet.

Je regarde la hauteur du saut qu'il fallait faire ; elle était d'environ dix pieds. Je n'hésite pas, je saute ; bien sûr que l'autre n'en ferait pas autant ! Me voilà dans la cour, à la pluie, dans la crotte. Je regarde et je vois avec satisfaction mon homme, renoncer au saut périlleux et revenir à toutes jambes pour me recouper à la porte de la cour. Bah ! J'étais déjà bien loin dans la ville qu'il n'était pas lui-même arrivé à l'entrée du palais par où j'étais sorti. Me voyant échappé, ayant chaud et fort essoufflé, je songeai d'abord à me rafraîchir à la première échoppe que je rencontrai, en y achetant quelques grappes de raisin et, tout en grappillant, je m'empresse de regagner l'hôtel des Pages.

Vous allez croire, peut-être que, l'ayant échappé si belle, j'abandonnai mon projet de spectacle ; point du tout, je m'essuie, je me relave un peu, je prends de plus la précaution de passer un habit de couleur différente, et sans perdre un instant, je retourne au palais, ayant grand soin seulement d'aller présenter ma carte à une autre entrée du théâtre que celle où tout bourdonnait encore ; on riait de mon escamotage.

J'entrai sans nulle difficulté, avant même le lever du rideau. J'appris que ma victime n'avait pas moins été placée, ce qui a apaisé mes remords ; mais comme vous croyez bien, je n'en eus pas moins la précaution de ne pas me placer dans la salle, à côté d'une vieille dame, et surtout d'un grand monsieur défrisé, suant et crotté, lequel pourtant n'avait guère vu que mon derrière.

Le soir, en rentrant à l'hôtel, ce fut à mon tour de faire la nique à mes camarades. Ils ne concevaient pas mon entrée au théâtre ; je leur en racontai toute l'histoire. L'espièglerie me valut approbation et compliments et mes anciens me gratifièrent avec satisfaction et justice du *dignus est intrare in nostro docto corpore*, application qui me flatta beaucoup.

***

Au milieu des chasses, des fêtes, des spectacles et des joies de Fontainebleau, un triste et subit événement vint affliger la Cour et la ville.

Le maréchal de Muy, ministre de la Guerre, y mourut de l'opération de la pierre. Il était aimé et fort considéré.

L'art chirurgical, alors, n'avait pas encore atteint le degré de perfection qu'il a acquis depuis pour triompher de cet accident et le courageux maréchal aurait bien fait de n'avoir la pierre qu'une cinquantaine d'années plus tard. Il voulut absolument se faire opérer, malgré les conseils contraires qu'on lui donnait et mourut dans les vingt-quatre heures après l'opération, vers le 10 octobre 1775.

A la fin du mois de novembre suivant, la Cour revint à Versailles. Nous y rentrâmes pour notre part bien reposés et charmés d'une agréable

vacance de six semaines et reprîmes nos études et nos exercices avec autant de zèle que de satisfaction.

C'était au 1er janvier suivant, 1776, que mon ancien sortait de page et me faisait place pour devenir effectif.

Déjà les tailleurs venaient essayer nos uniformes brodés, galonnés et, en les endossant, je m'admirais dans les glaces ; mais j'avais soin de ne plus m'y contempler lorsque je devais rendosser mes petits habits bourgeois dits alors habits de « péquins » *(c'était le mot du temps)*.

Enfin, et à mon grand contentement, le 1er janvier arrivé et, muni de mes beaux uniformes, je me « dépéquinai » tout à mon aise, en me débarrassant, en faveur d'un des garçons des pages, de ma dépouille bourgeoise ; tandis que fier comme un petit paon dans mes habits brodés, je me croyais déjà un seigneur de la Cour.

Le jour du 1er janvier, et avant la réception des grandes entrées, notre gouverneur vint au lever pour m'y présenter à mon royal et nouveau maître ; d'après les leçons et la consigne de mon maître de danses, je lui fis de mon mieux les trois révérences classiques et de rigueur, attendant, comme il est d'usage, vis-à-vis des princes de si haut rang, qu'il daignât le premier m'adresser la parole pour lui répondre et lui témoigner ma respectueuse reconnaissance... Eh bien! sachez que je dus rengainer mon compliment, car le prince ne me dit pas un mot et, jetant à peine sur ma petite personne un regard fort indifférent, me fit pour toute grâce une imperceptible inclinaison de tête ; voilà tout l'accueil du moment. Il fut toujours de même pendant les trois années que chacun de nous a fait le service trois à quatre fois par semaine dans son appartement ; il me donna même la rougeole, en l'approchant pour son service quand il avait cette maladie.

Souvent le soir nous ramassions quelques louis roulant dans l'appartement, qu'il répandait en vidant l'or de ses poches quand il avait gagné au jeu de la Reine et, aussi avare de ses paroles que de ses louis, il nous remerciait à peine et ne nous en donnait jamais un seul. Après cela, faut-il demander si *Monsieur* était sec et peu aimable pour son entourage ?

Il n'en était pas ainsi de son frère Louis XVI. Celui-ci, le plus excellent homme de son royaume, badinait et causait souvent avec nous ; il nous excitait quelquefois même à exécuter devant lui quelques bons tours de pages et s'en amusait.

Quoique n'étant pas attachés à son service particulier, nous avions plus beau jeu que ses propres pages à l'amuser les soirs, de nos espiègleries. Voici comment.

Souvent vers onze heures du soir, le Roi sortait du jeu ou des soirées de la Reine lorsqu'elle recevait dans les petits appartements, repassait seul par des couloirs intérieurs et suffisamment éclairés pour remonter à son propre appartement par une petite porte au coin de l'Œil-de-bœuf. Sa Majesté traversait, sur sa route, le passage qui liait le salon d'attente de l'appartement de Monsieur et l'antichambre du service des valets de

chambre, gens de livrée, frotteurs, lampistes, etc. Il y avait là des armoires et des banquettes rembourrées tout autour des murs, sur lesquelles s'étendaient et dormaient souvent quelques gens de service. Nous leur faisions assez fréquemment des niches en traversant ce ronflant dortoir. Quand le Roi s'en apercevait par hasard en passant dans son couloir, il s'arrêtait pour examiner nos opérations dont il riait beaucoup ; il avait fini par y applaudir, si bien qu'assurés de l'amuser un moment, nous nous étions enhardis au point d'aller quelquefois l'attendre dans son couloir, car il passait toujours avant le coucher de Monsieur, et de lui dire : « Sire, pas un dormeur, là-bas, il n'y a rien à faire aujourd'hui. » D'autres fois : « Sire, si vous voulez, l'occasion est bonne, ils sont trois ou quatre là-dedans étendus le ventre en l'air sur des banquettes, ronflant comme des cochons!

— Oh! Oh! disait-il, superbe occasion, c'est le cas de travailler. Avez-vous vos armes? — Oui, Sire, camouflets, bouchons grillés bien noirs, seringues chargées d'eau, tout est prêt. » Il venait ensuite dans l'antichambre avec nous, les éveillés n'osaient souffler et les dormeurs étaient gratifiés soit d'un camouflet dans le nez, soit de la décharge d'une seringue de poche, quand ils avaient la bouche béante, soit d'une moustache adroitement appliquée et dessinée par les bouchons noircis, de manière assez légère pour ne pas éveiller le dormeur, et le Roi, de rire de tout son cœur en s'esquivant du champ de bataille aussi vite que sa jeune armée!

Un jour qu'arrivé de bonne heure et seul dans le salon voisin je m'étais étendu et endormi moi-même sur une belle banquette de velours cramoisi, en attendant l'heure du coucher, qui tardait fort ce soir-là, ne voilà-t-il pas que tout à coup je me sens soulevé et emporté. Je m'éveille, je regarde, je me vois sur les bras du Roi : « Venez, me dit-il, il y a là-bas de la besogne pour vous. » Il me porte jusqu'au lieu de l'action, me place sur une petite armoire au pied de laquelle était étendu, sur une banquette, la bouche ouverte et le cornet à la main, un petit éclaireur dormant comme un sabot. Tout cela se faisant en grand silence et sur la pointe des pieds. Quand je fus là perché, je me penche et dis à l'oreille du Roi : « Sire, c'est un impromptu, je n'ai rien de préparé, si j'avais seulement un peu d'eau. — Attendez, dit-il, je vais vous en donner. » Il prend là tout près une carafe d'eau bien pleine, me la donne, et dans l'instant même, je la brise sur le coin de l'armoire perpendiculairement au-dessus du dormeur. Vous croyez bien qu'il s'est éveillé et qu'il a fait une plaisante grimace. Le Roi riait de tout son cœur et m'applaudissait du bon tour. Dans le fait, je venais, j'espère de faire une action d'éclat. Il me disait avec bonté au retour : « D'où êtes-vous, mon petit ami? — Sire, je suis de Liège. — Oh! Oh! Vous êtes de Liège? En ce cas-là vous pouvez bien jouer avec l'eau, vous ne risquez pas de vous noyer! »

Eh bien! le voilà, celui qu'ils ont nommé tyran! Le voilà, cet ami des enfants, cet ami d'un peuple qui l'a méconnu, le voilà, ce barbare auquel

seulement les véritables barbares ont donné leur nom pour le sacrifier à l'ambition perfide qui les a menés eux-mêmes à l'échafaud.

Les jeux d'enfance que je viens de citer ont au moins à mes yeux le consolant mérite d'ajouter un hommage de plus à la mémoire du plus excellent homme que la terre ait porté et que, si malheureusement pour elle, elle a rendu trop tôt au ciel!

***

La vie des pages à Versailles était partagée entre leurs exercices et le service du palais, soir et matin (au moins pour nous, pages de la chambre). Au lever et au coucher du prince, ce service ne consistait qu'à décorer la chambre à coucher de la présence immobile de deux d'entre nous, escortés de notre gouverneur : pendant la réception de vingt à vingt-cinq des seigneurs de la Cour ayant leurs entrées et qui, rangés en cercle, venaient tour à tour et régulièrement tous les jours apporter leurs hommages au prince. Il voulait bien dire, mais pas toujours, un mot obligeant à chacun d'eux ; c'était selon sa bonne ou mauvaise humeur, ou selon les dispositions où il se trouvait à leur égard, d'après le train-train des intrigues du moment à la Cour. Le prince admettait aussi des gens de lettres, littérateur lui-même, aimant l'étude et les sciences, il avait souvent avec eux des bouts de conversation fort amusants pour l'auditoire ; chacun pouvait en faire son plaisir ou son profit.

Voici comment se pratiquaient le lever et le coucher.

D'ordinaire, le lever était à neuf heures et demie pour le grand service et, le public reçu, Monsieur était d'avance levé, culotté et déjà en bas de soie, en robe de chambre et en pantoufles de drap d'or ou d'argent selon les saisons, quand l'huissier, ouvrant les deux battants de la porte de la chambre à coucher, criait au salon d'attente : « Entrez, messieurs! »

Les pages, collés contre cette porte, entraient les premiers, les autres ensuite et le cercle se formait. Nous allions d'avance nous ranger à notre place de service, contre une commode de marbre dont, pour ma part, je n'ignorais pas la veine, tant j'ai eu l'assez ennuyeux loisir de la considérer.

Après quelques légers saluts, ou quelques mots jetés par-ci, par-là, à messieurs les courtisans, Monsieur achevait sa toilette *coram populo*. Elle était assez prompte! Il passait une chemise qu'un valet de chambre domestique remettait toute troussée, soit au grand maître de la garde-robe de service, le *marquis de Crenay* ou le *marquis d'Avaray*, soit quand ils s'y trouvaient, et comme besogne d'honneur et d'étiquette supérieure, à l'un des premiers gentilhommes de la chambre, le *duc de Laval* ou le *marquis de Noailles*, les princes et les valets ordinaires aidant. Messieurs les seigneurs précités étaient fort adroits pour passer une

chemise, et même aider à la faire entrer dans la culotte royale. Groupés autour du prince, c'était fait en un clin d'œil, à peine de temps en temps pouvait-on apercevoir quelques fragments du dos de Son Altesse qui, blanche et grasse, présentait ainsi à ses amis le spectacle d'un dos que ses ennemis sans doute n'auraient jamais vu. Cela fait, Monsieur passait son habit de cour toujours d'étoffe richement brodée, ou de velours quelconque. Selon chaque saison pour lesquelles il y avait une garde-robe distinguée et plus ou moins chaude pour les quatre saisons. Tout n'était pas fini encore ; restait la coiffure et la chaussure à terminer, car notre prince, habillé, était toujours en pantoufles. A ce moment, s'avançait respectueusement le valet de chambre-coiffeur, en habit habillé souvent noir, l'épée au côté, et un immense peignoir de mousseline garni de dentelles à la main. Le prince daignait se prêter à ce qu'on lui emmanchât le peignoir par-dessus son habit et qu'on serrât, autour et par-dessus le collet de l'habit, les cordons du peignoir. Bien cuirassé ainsi contre la poudre et la pommade, il allait se jeter dans un grand fauteuil placé en face des courtisans, au milieu à peu près de l'appartement, et de là, pendant qu'on le crêpait, poudrait et pommadait, il causait avec messieurs les courtisans qui lui jetaient peut-être beaucoup plus de poudre aux yeux que son propre coiffeur, si adroit et si expéditif, que l'opération ne durait pas dix minutes. Alors, il passait un linge aussi fin que doux sur la figure du prince, où rarement un grain de poudre seulement aurait pu s'égarer, tant le coiffeur était adroit. Il détachait ensuite le cordon du peignoir ; pour lors, le prince, toujours assis, soulevait les deux jambes ; aussitôt la grande besogne des deux pages commençait. Imaginez qu'il ne s'agissait de rien moins que d'aller chacun ôter une pantoufle des pieds du prince et de la rapporter aussi « *respectueusement* » et « *gravement* » que possible sur la commode à côté de laquelle nous étions placés ; après quoi, tout aussitôt deux valets de chambre chaussaient et bouclaient chacun un soulier à Monsieur ; un troisième apportait son épée, un quatrième son chapeau. Le peignoir était enlevé, Monsieur se levait lui-même et, tout pimpé et habillé, venait encore un moment causer avec son cercle. Un léger salut annonçait bientôt que le prince allait passer dans son cabinet et le « Passez, messieurs » prononcé à haute et intelligible voix par l'huissier, dispersait l'auditoire, dès que le prince avait franchi la porte de son cabinet.

Tels étaient les levers tant chez Monsieur que chez le Roi et chez le comte d'Artois.

Je ne vous ennuierai pas de la description du coucher ; l'heure en était ordinairement onze heures du soir ; du reste, même cercle de personnes qui venaient faire leur cour ; même cérémonie pour la toilette excepté qu'au lieu de s'habiller on se déshabillait, qu'au lieu de coiffer et poudrer le prince, le coiffeur en épée lui roulait les cheveux et que les pages, au lieu de lui enlever les pantoufles en chaussaient les pieds de Son Altesse, dès que les valets de chambre lui avaient ôté ses souliers.

***

Après le service du palais, les pages, qui l'avaient été faire le matin, rentraient à l'hôtel vers onze heures, et le reste de la journée était employé à prendre les leçons de leurs différents maîtres. On n'avait pas le temps de s'ennuyer : études, promenades au dehors, jeux de toutes espèces dans notre joli petit jardin où nous pouvions bien librement polissonner tout à notre aise, jouer à la balle, au volant, tracer et élever des fortifications, monter sur les hauts treillis des berceaux, escalader même de temps en temps les murailles de clôture pour aller, comme des chats, parcourir les gouttières des toits de nos voisins et leur faire des visites en entrant par les fenêtres des greniers ou des mansardes, ce qui soulageait beaucoup leurs sonnettes et leurs portières! Telles étaient nos occupations. Le manège avait lieu dès sept heures du matin, souvent jusqu'à midi, pour ceux qui n'étaient pas de service. Le spectacle de la ville, le soir, tout cela nous composait un petit genre de vie et d'occupations au milieu duquel il était difficile de rencontrer des heures d'ennui et de déplaisance.

Pour mon compte, j'avais une ressource de soirée qui m'intéressait souvent plus que le théâtre auquel je renonçais pour m'y livrer, c'était le dessin d'après la bosse, et à la lampe, ce goût du dessin a survécu à ma jeunesse. Je m'y suis toujours livré, même encore à présent, je fais du paysage surtout d'après nature, avec zèle et plaisir, cela fait oublier le temps et distrait des épines dont il est parfois hérissé.

Nous eûmes, autant qu'il m'en souvienne, en 1776 à Versailles, le pompeux épisode du mariage de la grosse madame Clotilde, sœur aînée de l'infortunée princesse Elisabeth et cadette du Roi. Madame Elisabeth était beaucoup plus jolie qu'elle. Qui aurait pu croire alors que les destins barbares réservaient à cette belle tête de tomber sur un échafaud? En pouvait-il être autrement quand les crimes ne punissaient que la vertu! Ce fut avec le prince royal de Sardaigne, son cousin, qu'on maria madame Clotilde. Plusieurs fêtes se donnèrent au château à cette occasion, et nous en profitâmes. Il y eut un grand bal paré pour la Cour dans la superbe salle de l'Opéra du Château; toutes les loges étaient garnies de glaces couronnées de draperies en velours bleu céleste, bordées de crépines d'argent à graines d'épinards. Les bougies, enchâssées dans de riches et nombreux candélabres dorés, fixés aux encadrements des glaces, s'y reflétaient de manière à doubler, quadrupler l'effet et l'éclat de leurs lumières, c'était à éblouir.

Le parterre avait été élevé à hauteur de la scène, des loges factices mais également décorées et remplies de spectateurs, même celles de la salle, n'en faisaient plus qu'un salon ovale et régulier, dont le centre seul était réservé aux danseurs. Cet immense salon ovale, composé du parterre et de la scène du théâtre totalement encadré de loges brillantes par leurs

glaces, l'éclat de leurs bougies et des parures des spectateurs, était lui-même éclairé par une quantité de lustres placés néanmoins à la hauteur nécessaire pour ne rien offusquer, aux loges, du coup d'œil général du bal. On peut bien croire qu'il y avait de quoi faire de grands yeux, surtout pour le novice que j'étais aux éblouissements d'une pareille splendeur ; aussi, fis-je, il me semblait que j'étais transporté dans un monde féerique et idéal qui n'appartenait plus à la terre. Hélas ! Les destins avaient réservé à la plupart des augustes têtes qui rayonnaient à cette fête de gloire et de pierreries de les rendre par d'ignobles supplices à cette même terre dont elles semblaient alors ne s'être dégagées que pour s'agiter dans une sphère céleste.

Les princes seuls des deux familles royales qui venaient de s'unir et quelques seigneurs et dames de la Cour du plus haut rang, dansaient, ou plutôt marchaient, avec grâce et dignité, les rondes et les menuets.

Le bal s'ouvrit par le menuet de la Cour seule, dansé par les princes et princesses de la famille royale. Les princes en habits français chargés de broderies et d'ordres en diamants, je crois même l'épée au côté qu'ils remettaient à leur premier gentilhomme à l'instant de danser, mais ils gardaient toujours le chapeau à plumet sur la tête, et l'y replaçaient toujours après les saluts du menuet.

Les princesses le dansaient en robes à demi-paniers, portant des coiffures fort hautes bouclées, poudrées et surmontées de panaches, plumes, pierreries, à tel point que c'était à éblouir ; elles mettaient du reste, ainsi que leurs danseurs, beaucoup de grâce et de dignité dans leurs mouvements chorégraphiques et dans leurs manières.

Vestris, le père, dit alors « *le diou de la danse* », avait, le plus respectueusement qu'il pouvait (car le *diou* était fort insolent), présidé aux répétitions et tout fut exécuté à merveille.

Mon maître, Monsieur, frère du Roi, qui n'a jamais su faire un pas avec grâce, pas même en marchant, car il marchait comme un canard, était un peu le paillasse de ce menuet tout royal, mais le comte d'Artois son frère, et même un peu le duc de Chartres-Orléans se distinguèrent, le premier surtout, par leur grâce et leur bonne tournure.

Le comte d'Artois était un prince remarquablement agréable et de figure charmante, il n'avait guère son pareil dans les plus beaux et jolis seigneurs de la Cour et, s'il existe encore des dames d'honneur, ou autres, de ce temps-là qui en parlent ou en écrivent, je suis bien assuré qu'aucune ne me démentira. Il a conservé longtemps les avantages de sa noble et belle figure, de sa taille droite et élancée, et même encore, aujourd'hui, il en reste toujours quelque chose dans le vieillissant et malheureux Charles X.

La princesse ne tarda pas à partir pour le Piémont et à faire ses adieux à la France ; on peut dire ses derniers, car la France ne la revit jamais.

***

Ce fut, je crois, dans l'hiver de 1776 à 1777 que le froid fut excessif; nous en souffrions beaucoup, nous autres petits pages, adolescents et maigrelets, surtout pour aller le soir au coucher du prince et quelquefois nous n'en revenions qu'à minuit, en bas de soie et habit brodé, souvent à pied ou en mauvaise voiture et le matin nous allions à sept heures au manège, où l'on montait à cheval jusqu'au jour, à la lumière, le manège étant éclairé à peu près comme une salle de bal.

Tout cela avait beaucoup nui à ma croissance et à mon tempérament; j'ai eu la poitrine très faible pendant longtemps et je toussaillais comme un futur étisique; retardé que j'étais, je n'ai achevé ma croissance qu'à vingt-deux ans; c'est bien rare!

Le froid fut long, le pain était cher, les arrivages à Paris devenaient plus rares et plus difficiles à cause des rivières gelées et du verglas des routes; on eut bien de la peine à secourir et à contenir le peuple nécessiteux de Paris, et si la Révolution déjà en germe avait eu assez de maturité pour éclore, l'occasion était belle.

Il y avait aussi beaucoup de souffrance et de malheureux à Versailles, mais ils étaient secourus efficacement par la Cour et les gens aisés qui y demeuraient.

Ce qui est certain, c'est que, indépendamment des secours que le Roi et les princes faisaient verser de leurs caisses particulières, il fut notoire, et je l'entendis répéter vingt fois alors, que le bon Louis XVI allait, les soirs, de sa personne, enveloppé dans un wichoura, porter de l'or à des ménages souffrants qu'il se faisait indiquer secrètement plutôt que de participer à des aumônes publiques et par là dévoiler leurs besoins et leur pénurie. Quel coup du ciel, pour ces pauvres honteux, et sans doute un peu orgueilleux, de voir arriver le Roi en personne, ayant deviné pour ainsi dire leur malheur muet et y apportant des soulagements et des consolations.

Ce fut, je crois, en 1777, au printemps, que Joseph II fit un voyage à Paris et à Versailles. Il venait voir la Reine sa sœur; peut-être lui donner quelques bons conseils sur l'économie et sur le choix de son entourage et de ses intimités; il voulait peut-être aussi étudier la France de plus près, et se la peindre par lui-même et pour lui-même, d'après nature.

Comme ce n'est pas de l'histoire sérieuse dont il s'en faut de beaucoup que je prétende vous entretenir ici, ce que vous auriez bien raison de trouver ridicule et mauvais, dans les souvenirs d'un page, nous allons aller à Trianon assister à une charmante petite fête nocturne que la reine Marie-Antoinette y donna à son auguste frère Joseph; je ne sais plus comment cela se fit, par billet ou par adresse de contrebande, nous

trouvâmes, un de mes camarades et moi, le moyen d'y entrer et de passer les grilles en dépit de la garde et de tous les gardiens.

Les jardins et bosquets étaient illuminés, on y voyait comme en plein jour, nous y volâmes comme des papillons qui vont se brûler à la lumière. Il était près de minuit, la Cour, ou plutôt les princes, et fort peu d'invités intimes, étaient à souper dans le palais. Une foule d'autres invités, mais qui ne l'étaient que pour les jardins, les parcouraient en attendant et s'y amusaient à regarder les spectacles que leur donnaient des farceurs, des danseurs de corde, des escamoteurs établis çà et là sur les pelouses ou dans les bosquets. Tout à coup, nous entendîmes dire autour de nous que la Cour allait arriver et que le souper était terminé. Nous avions faim et soif, mon camarade et moi (ventre affamé n'a pas d'oreilles!) — les pages sont hardis, comme on sait, et ne doutent de rien. Dans ces diverses dispositions ou grâces d'état, nous quittons, mon camarade et moi, les saltimbanques du public des jardins et courons au château, tant pour attraper un morceau à manger des débris du souper, que pour suivre ensuite la Cour dans les jardins et y jouir, à sa suite, et comme si nous eussions été de service, des divers spectacles des bosquets clos qui lui étaient particulièrement réservés. Ce plan conçu fut bientôt mis à exécution : nous voilà au château, il y avait désordre et liberté. Sous notre livrée dorée, nous entrâmes sans difficulté, une antichambre passée et, cheminant toujours vers les odeurs gastronomiques de la salle à manger, nous voilà bien surpris et fort embarrassés, tout pages que nous étions, de nous trouver dans le salon où était préparé le café de la royale compagnie ; nous voulons en sortir, par une porte. Les deux battants s'ouvrent et nous voilà en face de la Reine et de Joseph II qui lui donnait la main pour passer en avant du reste de la société dans la salle du café. Vous comprenez notre effroi ; il ne fut pas long : la Reine s'en amusa et nous dit avec gaieté et bonté : « Eh bien! où allez-vous par là, mes petits amis ? » Son doux sourire nous rassura et nous lui avouâmes que, mourant de faim dans le jardin, sa belle fête serait assez triste pour nous si l'on ne nous donnait pas le morceau de gâteau que nous venions demander à l'office... mais que nous nous étions trompés de porte. « Eh bien! dit-elle à son frère, ils sont gentils, voilà de la vérité. » Elle nous fit rentrer avec elle dans le salon du café, nous fit asseoir et servir dans un coin des gâteaux, brioches, etc., et nous voilà prenant notre café pêle-mêle avec les augustes personnages, aux petites agaceries desquels, y compris Joseph II nous répondîmes fort gaiement en ne perdant pourtant pas un coup de dent, et charmés d'être ensuite assurés de suivre la société royale parmi tous les plaisirs des jardins, car pour le coup nous étions *de la compagnie de Monseigneur*. Nous suivions, comme on le pense bien, à une distance respectueuse. Bientôt s'ouvre une porte en treillis, par laquelle on entrait dans une allée réservée où il y avait cependant une assez grande quantité de personnages distingués qui étaient entrés d'avance moyennant des billets particuliers, de sorte qu'il y avait déjà un

grand mouvement de promeneurs. Il le fallait aussi pour mieux figurer la foule d'une foire ; dans cette intention, des boutiques étaient établies, des deux côtés de l'allée, comme dans une foire véritable ; des dames, attachées à la Cour et déguisées fort élégamment en marchandes véritables, engageaient à prendre des numéros de loterie pour leurs boutiques, les offrant à crédit. Personne ne se faisait prier ; on savait ce que cela voulait dire, le numéro qu'on avait reçu correspondait à l'une ou l'autre des jolies petites choses étalées et destinées à être ainsi données, et chacun s'emparait de son petit lot.

Au bout de l'allée qui n'était pas longue se trouvait un bosquet entourant une pelouse en rotonde, encore plus artistement et élégamment éclairé que tout le reste du rayonnant jardin. Là, des fauteuils, des chaises et des bancs étaient placés et disposés en demi-cercle et annonçaient qu'on allait y représenter une scène quelconque on ignorait de quel genre elle devait être, et l'attente la plus curieuse s'emparait des spectateurs qui n'étaient pas dans le secret ; il n'y avait ni théâtre élevé, ni coulisse apparente ; on n'avait que du gazon devant soi, seulement un peu plus élevé que celui sur lequel on était assis. Tout à coup, au milieu de ce silence ordinaire, qui s'établit toujours quand on est assis au cercle d'augustes personnages, retentirent les accents et cris naturels de plusieurs oiseaux connus, dont il était naturel que le bosquet fût le domicile, c'était un charivari de volière. Bientôt une pie sort du bois en sautillant, jasant et paraissant chercher des vers, puis un perroquet, puis un corbeau, etc. Ils se rencontrent, s'agacent, et finissent par jaser et parler le bon français que leur avait appris Esope et La Fontaine et que, depuis lors, ils avaient transmis de père en fils à leurs descendants. Tout un prologue se débita : les oiseaux ne savaient plus s'ils étaient sur la terre ou dans le firmament, ils s'y voyaient éclairés de tout près par des milliers d'étoiles qui ne ressemblaient pas à la lumière du jour ; ils étaient entourés d'astres et les admiraient de tout près.

Enfin, la pièce commença toujours par les premiers oiseaux qui avaient paru au prologue, et par d'autres acteurs emplumés qui y avaient des rôles ; les plus petits oiseaux étaient représentés par des enfants ; dans les plus gros, c'étaient des acteurs ou actrices de la Comédie-Française. Je me rappelle très bien que Dugazon faisait la pie, et Préville le perroquet. Carlin en était aussi ; ils étaient si bien arrangés, y compris les rôles remplis par des enfants, tant pour le plumage, le bec, les pattes et les allures. Excepté qu'ils étaient plus gros, c'était à s'y tromper. Je ne me rappelle plus le sujet de la pièce, mais ce dont je me souviens à merveille, c'est qu'elle était très gaie et spirituelle, fort bien arrangée à la circonstance, qu'on a beaucoup ri et que la Cour et la ville s'en sont retournées à deux heures du matin coucher à Versailles fort satisfaites de la représentation des oiseaux du bosquet et de la fête en général.

Pour leur part, les deux petits étourdis s'en revinrent enchantés de leur réussite : et moins prudents que jamais.

***

On était en train de choyer et d'amuser Joseph II qui, du reste, ne riait guère, et dont le teint blanc et fort rouge aux joues annonçait dès lors une faible santé et de mauvais poumons. On voulut par contraste de somptuosité avec la simplicité élégante de la jolie fête nocturne des jardins de Trianon, de ses bosquets éclairés, de ses oiseaux parlants, etc., lui montrer des dieux, des diables, un Olympe pompeux et les torches infernales de Pluton. En conséquence, l'opéra de *Castor et Pollux*, musique du fameux Gluck hautement protégé par la Reine, fut donné à Versailles et exécuté par les artistes, chanteurs et danseurs du grand Opéra de Paris.

Cette superbe et pompeuse représentation eut lieu peu de jours après la fête de Trianon. Il s'agissait d'y aller, mon camarade et moi. On avait accordé peu de cartes d'entrée aux pages en général ; les plus anciens seuls en avaient obtenu. Voilà donc les deux heureux espiègles de Trianon qui, dès lors, ne doutaient plus de rien, de tenir conseil, comme deux petits filous qui veulent faire un coup d'adresse, sur les moyens d'entrer à la belle représentation de *Castor et Pollux*. Le plan fait et convenu, il ne restait plus qu'à tenter l'entreprise ; mais comme il fallait, pour préambule, nous absenter au plus tard dès onze heures du matin et ne pas dîner à la maison, nous pensâmes devoir prévenir notre bon gouverneur bien secrètement de nos projets, ce qui flatta beaucoup sa bonté naturelle et, comme le projet ne présentait rien de trop répréhensible, il en rit beaucoup, souhaita bonne chance et nous laissa aller. Nous commençâmes par déjeuner pour prendre des forces, et comme nous prévoyions ne pas dîner, nous prîmes chacun une petite bouteille de vin clissée et un bon chiffon de pain dans nos poches, et nous voilà partis.

Arrivés à la salle, et tout ainsi que nous l'avions prévu, car il était à peine dix heures et demie du matin, aucune porte n'en était défendue. On portait les décorations au théâtre, des femmes y arrivaient avec les paquets de costumes des diables et des déesses, d'autres nettoyaient les corridors et les loges, plaçaient les bougies, les chaises, banquettes ; c'était un pêle-mêle épouvantable où chacun avait à s'occuper d'autre chose que de chicaner sur leur présence deux petits curieux qui semblaient n'être là que pour voir un instant les préparatifs.

Nous baguenaudâmes ainsi une couple d'heures sans affecter de nous cacher à personne ; enfin, comme il devenait à temps d'en finir, et nous trouvant dans les corridors des secondes et en face de la scène, nous remarquâmes que l'ouvreuse fermait les loges bien nettoyées et n'y revenait plus. Aussitôt notre parti fut pris ; c'était là qu'il fallait se cacher. Comment s'y introduire ? La clef n'est plus sur la porte ! Par la clef de la loge voisine qui sans doute lui ressemble, et qui est encore sur la porte, la loge n'étant pas arrangée. « Sitôt dit, sitôt fait. » L'ouvreuse était loin, n'avait qu'un bougeoir à la main et ne pouvait nous voir de loin. Nous

ouvrons, nous entrons, nous refermons notre porte au-dedans, et nous avons bien soin de rejeter, au pied de la porte de la loge voisine qui était restée ouverte, la clef que nous lui avions empruntée, bien assurés que l'ouvreuse croirait qu'elle en était tout simplement tombée.

Nous voilà donc établis dans notre loge encore obscure, tapis silencieusement ; un coin était tout ce qu'il fallait à notre position provisoire, nous restâmes donc ainsi sans mouvement ni parole, choses difficiles pour des pages, mais un tel motif valait bien la peine du silence jusqu'à cinq heures et demie du soir ; ce qui se passait au théâtre, nos morceaux de pain et le petit coup de vin de temps en temps distrayaient un peu nos ennuis ; pourtant, il nous restait de grandes inquiétudes : comment rester pour le spectacle et jusqu'à la fin, dans nos places escamotées ? Nous avions le temps de tenir conseil et il fut résolu que dès l'instant qu'on viendrait éclairer la salle et allumer les bougies de la loge même où nous étions, nous nous cacherions ventre à terre, sous la banquette du fond qui, rembourrée de velours bleu avec un falbala qui pendait fort bas, nous dissimulerait aisément à l'ouvreuse et aux éclaireurs. Ce qui fut dit fut fait à propos et réussit à merveille.

Ce n'était pas tout encore ; le plus difficile restait à faire. Comment sortir du dessous de nos banquettes à l'arrivée des spectateurs auxquels la loge était destinée ? Bientôt arrive ce moment embarrassant. Les premiers arrivent : c'étaient de belles et grandes dames ; elles se placent au bourrelet, le monsieur qui les accompagnait, en épée et costume de cour, s'assied sur la banquette de derrière sous laquelle nous étions, ses pieds touchaient nos têtes, plus moyen d'y tenir, il fallait en sortir, nous nous remuons un peu, le monsieur de se lever et de dire : « Qu'est-ce qu'il y a là, des rats ? » Nous répondîmes gaiement : « Non, monsieur, ce sont des pages. » Il se met à rire, les dames bientôt aussi et, après une première et légère frayeur, le dialogue s'établit : nous parlions couchés et eux debout.

Nous leur contâmes notre tentative et nos souffrances en sortant de notre cachette, ils s'en divertirent beaucoup et les dames de dire : « Le tour est charmant ! Vous avez bien mérité les grandes entrées, restez dans notre loge et sur votre banquette, car nous supposons qu'il ne vous arrangerait plus si bien de rester dessous. » Nous passâmes donc tout le spectacle dans cette aimable loge et y jouîmes à merveille de la superbe représentation de *Castor et Pollux*. C'est bien le cas de dire : *Audaces fortuna juvat*.

***

Un jour, nous allions au théâtre de la ville où les pages avaient pour eux tout l'amphithéâtre des premières loges. Comme il faisait un temps superbe, nous voulûmes d'abord nous promener et n'arriver que pour la seconde pièce ; c'était la saison des *hannetons* ; nous nous mîmes à en ramasser pour les faire voler attachés à des fils ; vers le soir, ils partaient à merveille ; tout à coup l'heureuse idée de continuer l'expérience au

spectacle nous vint. Le plan est proposé, agréé et par acclamation nous faisons nos provisions et voilà des hannetons plein nos poches. On donnait *les Amours d'Été*, c'était à merveille ! Nos hannetons compléteront l'illusion. A peine la pièce était commencée que voilà déjà quelques bourdonnements dans la salle. Jusque-là, tout allait bien ; les uns regardaient en l'air, les autres, sur la figure desquels les malheureux hannetons allaient se fourrer, les chassaient de leur mieux et croyaient qu'ils étaient entrés par les fenêtres ouvertes des combles, cela nous faisait beaucoup rire ; plus le tour allait bien, plus nous lâchions de nos prisonniers ; enfin le nombre en fut tel que les hannetons gagnaient la scène et que les acteurs eux-mêmes en étaient embarrassés. Nous renforcions toujours nos troupes légères ; celles-ci sans nul égard pour les rangs, n'aimant sans doute aussi que la liberté et l'égalité, système que ceux qu'il choquait alors ont si bien adopté depuis, à l'exemple si gauche de nos hannetons, eurent l'impertinence de pénétrer jusque dans la loge grillée du Roi et de la Reine qui venaient justement d'arriver au théâtre par les couloirs du palais, et incognito.

Le Roi s'aperçut bientôt que ce n'était plus sa couronne qui chatouillait sa tête et la Reine, ainsi que ses dames d'honneur, étaient autant surprises que choquées de voir que les hauts panaches de leurs chapeaux élégants servaient de point de repos à nos hannetons qui les prenaient sans doute pour quelques arbustes des champs.

Sur le coup, les choses en vinrent au point que la rumeur s'établit dans la salle, que la scène même fut un instant interrompue. On fut aux enquêtes et l'on finit par découvrir par quel ministère étaient adressés ces envoyés bourdonnants ; on ouvrit toutes les portes des loges et corridors et leur mission fut bientôt terminée ; nous étions inquiets des suites de cette espièglerie et bien que nous vîmes le bon Louis XVI qui aimait les tours de pages en rire beaucoup dans sa loge, nous n'étions pas sans quelque crainte. En effet, la police du théâtre découvrit bientôt d'où étaient partis les hannetons ; on voulut connaître les coupables, heureusement (nous étions au moins cinquante pages dans la loge) on s'était donné parole d'honneur de ne pas se dénoncer et de prendre la faute en commun ; enfin on ne put parvenir à découvrir les délinquants, et l'on dut punir la masse en interdisant la loge pour huit jours ; nous fûmes punis, mais pas corrigés, car peu de temps après il partit encore de cette même loge une autre fredaine qui ne fit pas tant d'éclat, mais qui avait bien aussi son petit mérite.

Depuis quelque temps, deux ou trois vieux habitués du parterre, en perruque, venaient se placer sur la dernière banquette immédiatement en-dessous de la loge des pages ; là ils voyaient de face les décorations et pouvaient appuyer leurs vieux reins ; il y avait environ six à sept pieds de distance perpendiculaire, quand ils étaient assis, entre leur occiput poudré et le bourrelet de notre loge. Ces messieurs, grands amateurs d'écouter, non pas ce que nous disions, mais ce qui se disait sur la scène,

se retournaient souvent de notre côté faisant des « *chut* » ou criant « *silence* », nous en étions fort ennuyés ; il fut résolu de s'en débarrasser en les tourmentant.

Enfin, après beaucoup de petites tracasseries journalières, comme des écorces d'orange qui les dépoudraient, comme des pelures de marron et des restes de glaces à la crème qui tombaient (par mégarde) sur leurs habits noirs, un beau jour ils eurent à supporter une niche plus positive et d'un genre plus distingué. Trois petits hameçons bien fins et bien piquants furent attachés à de fortes et imperceptibles ficelles d'un gris sale et qu'on ne pouvait guère apercevoir. Vers la fin du spectacle, et quand tous les yeux étaient occupés d'une belle finale de ballet, nos *patients* tout les premiers, chaque hameçon, descendu de notre loge, fut légèrement se nicher dans chaque perruque de ces messieurs assis, et la ficelle laissée un peu lâche fut attachée à l'un ou l'autre des clous intérieurs en-dessous du bourrelet de la loge. Ils ne s'aperçurent de rien. On baisse la toile ; nous nous retirons comme pour sortir, mais toujours l'œil sur l'issue et l'effet du piège tendu. Nous eûmes bientôt le plaisir de voir nos messieurs se lever et laisser en s'en allant leurs perruques pendues aux hameçons qui les avaient accrochées. Elles étouffaient de rage, ces bonnes têtes à perruque, et nous d'en rire, en nous sauvant, ainsi que tous ceux des spectateurs qui n'étaient pas encore sortis de la salle.

***

Nous arrivons au 1er janvier 1778, époque que mon ambition de page désirait beaucoup d'atteindre pour jouir enfin de la *dignité d'ancien* et de tous les droits de supériorité qu'elle donnait sur les *nouveaux*. Rassurez-vous, du reste, et si vous alliez croire qu'un ancien parmi les pages est un sage de la Grèce qui n'a plus que des maximes à dire, des sentences à prononcer sans aucune folie ultérieure à citer, vous pourriez bien vous tromper un peu et ne pas tarder à être désabusés.

C'était encore une belle chose en ces temps-là que les pompes, la vie et les magnificences de Versailles. Je ne pense pas qu'aucune cour dans le monde politique d'alors put, à beaucoup près, rivaliser avec celle de France. Il restait encore dans tout cela le reflet des temps splendides de *Louis XIV mais, lui, n'y était plus.*

Les esprits commençaient à s'agiter, à jalouser les rangs et les fortunes, à rêver l'égalité. Le germe des bouleversements était répandu par le monde philosophique. Beaumarchais méditait *le Mariage de Figaro* et les belles idées du grand siècle, reléguées dans des volumes, se couvraient de poussière dans les bibliothèques, tandis que les Voltaire (pernicieux en ceci car il a aussi célébré les grandes choses), les Rousseau, les Diderot, les d'Alembert, les Helvétius et autres étaient dévorés par les lecteurs. On avait fini par faire accroire au vulgaire que nos prédécesseurs n'étaient que des bêtes gouvernées par des fripons ou des sots,

qu'il fallait une refonte générale qui fît place aux *honnêtes gens*. Douze ans plus tard, la refonte arriva si bien, que l'on en fut (et l'on en reste) *fondu et refondu ;* tout cela est si connu et éprouvé qu'il est inutile d'en rabâcher davantage.

Ces événements postérieurs n'entrent pas d'ailleurs dans le cadre des récits d'un page de 1778 ; il a voulu seulement vous dire que déjà, dans ce temps-là, les propos et les penchants révolutionnaires pouvaient aisément faire pressentir un bouleversement quelconque. (Tôt ou tard?) On ne croyait pourtant pas qu'il devait arriver si tôt ni qu'il dût devenir aussi terrible. Il y avait des abus. (Où n'y en a-t-il pas?) Sous prétexte de réforme, on les a centuplés, en finances surtout ; il y avait quelques excès d'autorité, on les a remplacés par des excès de rage et de cruauté ; il y avait des prêtres et un Dieu dans les cœurs, on n'a plus voulu que des renégats-athées pour ministres des intelligences, et des filles publiques dites *déesses de la raison* pour but d'adoration ; pourtant les neuf dixièmes de la nation ne s'attendaient guère à tant de turpitudes ni à tant de sang versé. Les cahiers d'instruction et des doléances des provinces, délivrés en 1789 par six millions d'électeurs en font foi ; c'étaient là les seuls et véritables vœux de la France : ses mandataires l'ont trompée en faisant une Révolution lorsqu'elle ne voulait que des redressements et la France a payé bien cher les écarts de ses représentants. Pauvre Roi! Malheureux peuple, infortuné Versailles, que d'événements sinistres planaient sur tes gloires et tes magnificences et devaient bientôt te souiller ; mais j'oublie que nous ne sommes encore qu'en 1778 ; comme le chien, je crie avant les coups, car c'est seulement du Versailles d'alors que son page contemporain prétend vous entretenir en rappelant ici quelques anecdotes ou événements locaux de cette époque.

Le plus grand fut sans doute la première couche de la reine Marie-Antoinette au bout de huit ans de mariage. Cette couche fut pénible et donna pendant plusieurs heures de vives inquiétudes. Enfin elle se termina bien pour la mère et l'enfant. Le bon Louis XVI était dans toutes les angoisses d'un Roi qui espère un héritier, mais encore bien plus d'un père qui voit en danger une épouse chérie et qui attend un enfant. Le jour des couches, comme on n'avait pas décommandé le service ordinaire de Monsieur, nous fûmes également à son lever à neuf heures du matin, je ne sais s'il eut lieu ou non, je ne m'en souviens plus trop, mais ce que je me rappelle fort bien, c'est que notre service fini, nous fûmes, avec notre gouverneur et mon camarade, autant par intérêt que par curiosité, rejoindre la foule des seigneurs et des personnes du palais en émoi, dans l'antichambre et les salons attenant à l'appartement de la Reine, rempli lui-même des princes du sang, des autorités, des vidames d'Amiens et autres, qui, depuis quelques jours, étaient appelés à Versailles pour constater l'événement. Le Roi, malgré ses angoisses, ne quittait pas l'alcôve et le lit de l'accouchée n'était séparé du reste des assistants que par des paravents placés à la hâte ; telle était l'étiquette

voulue pour la sûreté de l'État, ce qui faisait justement dire à tout le monde que la dernière femme du peuple avait au moins l'avantage d'accoucher plus à son aise qu'une reine de France. Enfin, vers midi, le 19 octobre 1778, quelques cris aigus et une rumeur sourde, que nous entendîmes dans l'appartement de la Reine nous firent pressentir que la chose était terminée. Deux minutes après, la porte s'entrouvrit, une tête se montrant à peine vint dire ces seuls mots, que je n'ai jamais oubliés, tant ils parurent à propos : « *Messieurs, la Reine est accouchée, ce n'est pas un dauphin.* » On ne pouvait mieux dorer la pilule, car le mot de dauphin rappelé dans cette circonstance semblait en rapprocher l'espérance pour une autre couche. Aussi, en s'en allant, on entendait dire : « A présent que la trouée est faite, nous aurons un dauphin l'année prochaine. » Hélas! Pour le tuer dix à douze ans plus tard, ce n'était pas la peine qu'il naquît. En attendant un dauphin, on se contenta de son avant-garde : *Mademoiselle*. Il y eut à Paris des illuminations magnifiques, M. le comte de Castéja, mon cousin, colonel du régiment Royal-Comtois, qui était venu ce jour-là à Versailles me conduisit à Paris pour les voir. C'étaient des cris de joie, des foules à n'en pas sortir. Arrivés au Cours-la-Reine, il n'était plus possible aux carrosses de marcher qu'à très petits pas ; encore était-on arrêté tout à fait pendant des heures entières tant piétons et voitures encombraient toutes les rues. Nous fûmes quatre heures avant d'avoir pu passer le pont Royal. Arrivés dans la rue du Bac, c'était encore pis. Le faubourg Saint-Germain illuminait alors et les feux pour *les cours* n'étaient pas aussi pâles qu'à présent. Enfin, désespérant de pouvoir arriver chez nous, rue du Cherche-Midi, avant quatre heures du matin, nous nous décidâmes à mettre pied à terre et à gagner péniblement notre logement, au risque d'être écrasés ; heureusement, nous ne fûmes que meurtris et nous arrivâmes tant bien que mal à notre gîte, à deux heures du matin ; notre voiture n'arriva qu'à cinq heures.

Ce fut M. le comte de Neny, chef-président du Conseil privé du Gouvernement de l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche à Bruxelles, qui fut désigné pour aller complimenter la Reine de France, sa sœur. Il fut reçu en envoyé de famille et gratifié de fort beaux diamants. Je ne me doutais pas alors, comme on peut bien le croire, en rencontrant probablement M. le comte de Neny dans le palais, qu'environ dix ans après j'épouserais sa petite-fille, ni que des beaux diamants qu'on lui avait donnés il pouvait m'en revenir très légitimement une bague au doigt.

Quand on voulait se faire une idée du brillant ordinaire de la Cour de Versailles (qui n'était certainement pas réservé pour les grandes occasions), il fallait tout simplement aller glisser les dimanches sur les beaux parquets cirés de la grande galerie et des salons qui s'étendaient jusqu'à celui d'Hercule et aller dans la magnifique chapelle à la Cour. On y voyait à midi précise cette longue procession de princes et de princesses du sang terminée par le Roi et la Reine, précédée et suivie de tous

les seigneurs et dames de service du jour, des pages qui portaient sept à huit pieds d'étoffe des queues de robes des princesses. Les queues des dames du palais traînaient de manière à tenir celles qui suivaient à une distance de quinze pieds ; enfin, le défilé était si long que la tête de la colonne entrait déjà dans la chapelle, tout éloignée qu'elle se trouvât du point de départ, lorsque les derniers couples sortaient des appartements d'où l'on entrait dans la galerie. Celle-ci était remplie de beau monde, hommes et dames qui, fort bien parés aussi, formaient des deux côtés du passage de la brillante cour, une haie compacte et silencieuse de personnes, la plupart de Paris, ou d'autres parties de la France. Elles venaient ces jours-là pour voir de près la famille royale et en obtenir un regard ou une légère inclinaison de tête, s'ils en étaient connus ou remarqués, *ce qui n'arrivait pas souvent.*

Ils allaient après cela, quand ils pouvaient y entrer, dans quelques tribunes réservées aux dames d'honneur de service ou dans le bas de la chapelle, y entendre une messe basse que la musique du Roi accompagnait délicieusement et dont les chanteurs surtout, parmi lesquels il y avait beaucoup de pauvres castrats italiens, rendaient par leurs chants délicats et doux la célébration extrêmement touchante.

Au premier de l'an surtout, la foule était énorme : c'était ce jour-là, qu'en ma qualité de voisin, mon amour du pays se réveillait toujours en voyant les deux moines de l'abbaye de Saint-Hubert arriver chaque année en délégués pour complimenter le Roi et lui offrir trois couples de beaux chiens courants, noirs et marqués de feu, soi-disant descendant de la véritable race dont se servait Saint-Hubert. Trois piqueurs tenaient ces chiens en laisse ; ils étaient reçus et présentés au Roi à son passage dans le salon d'Hercule. Sa Majesté s'arrêtait, recevait l'hommage des moines, examinait la petite meute, ainsi que les faucons dressés que d'autres piqueurs tenaient sur le poing et qui lui étaient également offerts, puis quittait, après un court, mais gracieux accueil, les moines, les chiens et les faucons pour entrer à la chapelle où nous le laisserons, mesdames, entendre sa belle et harmonieuse messe, tout à son aise et en revenir précédé et suivi de la brillante escorte avec laquelle il y était allé.

***

C'était encore un spectacle imposant, à Versailles, surtout pour des étrangers qui ne voyaient pas comme nous ces belles choses à peu près trois fois par semaine que de voir sortir le Roi du château, fût-ce même les jours ordinaires de chasse. Voici à peu près sa suite et son entourage pour ses chasses à courre : d'abord deux cents ou deux cent cinquante chiens conduits par vingt piqueurs à cheval et autant de valets de chiens à pied étaient partis la veille quand le rendez-vous était trop éloigné ou bien avant le jour quand il était plus près. C'était chaque fois un affreux ou beau tintamarre, selon les goûts, que le départ de ces meutes

de la vénerie royale. Le bruit des aboiements des chiens, le son des troupes, les hennissements des chevaux, etc., tout cela faisait un concert dont nos oreilles à nous étaient souvent régalées et nos cœurs émus, car l'hôtel des Pages n'était pas à deux cents pas de l'écurie du chenil.

Le Roi était presque toujours accompagné de ses frères, à l'exception de Monsieur qui s'en dispensait le plus souvent qu'il pouvait. Il était assez gros et déjà il aimait peu la chasse, préférant l'étude de cabinet aux violents mouvements de la poursuite et de la prise d'un cerf.

Le Roi partait ordinairement pour la chasse vers dix heures du matin, en berline attelée de huit chevaux conduits par un gros cocher et un léger postillon. Le carrosse contenait huit personnes : le Roi, son capitaine des gardes qui ne le quittait jamais pendant les trois mois de service, car il y en avait quatre faisant service par trimestre ; les princes et le grand écuyer ou autres dignitaires achevaient de remplir la voiture du Roi ou bien celle de sa suite attelée également de huit chevaux. Venait ensuite la voiture de relais de huit chevaux aussi, mais elle était vide et n'était là que pour remplacer la voiture du Roi, au cas qu'il y eût manqué quelque chose. La voiture de suite était aussi suivie elle-même d'une voiture de remplacement, ensuite des carrosses, calèches ou chaises de poste dites de chasse, suivaient en grand nombre attelés également des chevaux des écuries du Roi et à livrée pour conduire le reste des personnes qui étaient de la chasse, ou des invités qui, comme présentés et distingués, avaient acquis le droit de monter dans les carrosses du Roi, honneur très recherché alors et marchant de pair avec celui de porter les talons rouges.

Ce cortège était escorté par des détachements de gardes du corps, en avant et en arrière-garde des chevau-légers, des écuyers, des pages et des officiers des gardes galopaient en file, des deux côtés des voitures des palefreniers couraient armés de fouets.

C'était toujours au grand galop et tant que les chevaux pouvaient aller que se faisait le relais. Au bout de trois lieues ou quatre tout au plus, on trouvait d'autres chevaux frais et si bien préparés et équipés pour tous les équipages et cavaliers qu'en cinq minutes tout était reparti.

Le retour du même cortège avait lieu après la chasse tout aussi promptement et dans le même ordre que pour le départ. Toutes les fois que le Roi sortait ainsi ou rentrait au palais ou plutôt, comme il se disait alors, au château, les gardes intérieures et extérieures prenaient les armes ; au-dedans les cent suisses, colosses superbes, armés de hallebardes, et habillés comme l'étaient les Suisses au temps de Guillaume Tell ; ensuite les gardes du corps faisaient dans l'intérieur le service en souliers et bas de soie armés de leurs épées et de mousquetons, puis les gardes de la porte, corps moins distingué dans sa composition que celui de gardes du corps composé lui, entièrement de gentilshommes qui avaient le grade d'officiers et devaient avoir cinq pieds six pouces ; un brigadier de cette cavalerie d'élite, dont les chevaux étaient tous normands et devaient coûter quarante louis, avait le rang de lieutenant-colonel.

Ce n'est pas tout : un bataillon des gardes suisses et un autre des gardes françaises prenaient aussi les armes, drapeau déployé dans la grande cour du château, rangés des deux côtés et battaient aux champs à chaque sortie et rentrée du Roi.

Tout ce cérémonial était aussi beau qu'imposant et apprenait aux peuples à conserver le religieux respect dû à la majesté royale. Le vulgaire a besoin d'être imposé par les yeux, et la simplicité d'un monarque en habit gris, à pied et en parapluie le touche fort peu ; il en est presque choqué et plus porté au sarcasme qu'à la philosophie ; il prétend que c'est de la grimace ou de la parcimonie et qu'il vaut mieux du luxe qui fasse vendre les marchands. Dans le fait, les riches qui se ruinent n'ont pas d'autre tort que d'avoir trop largement réparti leur argent aux autres ; c'est presque de la charité, excepté vis-à-vis d'eux-mêmes.

En général, la maison militaire du Roi était une troupe magnifique : les gardes du corps, les mousquetaires, gris et noirs, les chevau-légers, tous jeunes gens de bonne famille dont l'éducation se faisait en même temps que leur service militaire aux casernes qu'ils occupaient à Versailles, dites écoles des chevau-légers, tout cela formait une garde royale aussi belle qu'elle pouvait être bonne au besoin, soit pour la sûreté intérieure du Roi, en temps révolutionnaire, soit pour la guerre extérieure lorsqu'il s'y trouvait. Chacun sait que le gain de la bataille de Fontenoy est dû à la maison du Roi.

Quelques troupes d'élite entourant le trône contribuaient à son éclat et à sa sûreté ; cette masse brillante était composée de jeunes gens de bonne famille élevés dans des principes d'honneur et de délicatesse, qui remplis des souvenirs de leurs honorables ancêtres, ne pouvaient manquer de vouloir marcher sur leurs traces. Et, d'ailleurs, qu'étaient-ils au fond, sinon les enfants des plus influents et des principaux propriétaires des provinces et qui peut le mieux remplir sa tâche lorsqu'il est question d'honneur et de bon ordre que ceux qui ont sucé l'un avec le lait, et qui ont le plus d'intérêt à défendre l'autre, puisqu'ils ont tout à perdre s'il est renversé ?

D'autre part, ces corps d'élite de la maison du Roi étaient d'une grande ressource pour la noblesse de France. A cette époque, l'opinion y était telle qu'un jeune gentilhomme qui n'aurait pas servi comme militaire, n'aurait obtenu ensuite aucune considération dans le monde, il aurait même eu beaucoup de peine à trouver un bon mariage, tant on l'aurait cru niais, peu estimé et mal capable, comme on disait, de bien tenir sa place dans la société. Or, l'armée n'était pas assez nombreuse alors, pour présenter les moyens d'occuper tous ces messieurs les nobles comme officiers ; les corps d'élite y suppléaient en employant huit à dix mille d'entre eux ; après quoi il ne restait plus à la noblesse que la marine, le haut clergé, fort peu de ressources enfin, car elle ne voulait guère du barreau, qu'elle toisait très improprement du haut de sa grandeur et dont elle ne courtisait que les femmes.

***

La Reine, en 1778, avait imaginé pour égayer avec plus de variété, ses soirées intérieures, et par l'intérêt qu'elle prenait aux talents distingués, tant pour la déclamation que pour la musique, à l'aide de quelques jeunes demoiselles de dix à douze ans, filles de dames de la Cour et écolières de Gluck, qu'elle protégeait beaucoup, de faire jouer la comédie, et chanter l'opéra chez elle ; on organisa donc cette petite troupe de demoiselles à talents qui jouaient et chantaient à merveille des fragments d'opéra ou quelques petits opéras-comiques, on disait même d'Iphigénie ; au surplus si peu de personnes assistaient à ces représentations qu'on n'en connaissait guère l'étonnante perfection que par ouï-dire.

Cela fit naître l'idée à quelques dames de la Cour qui ne participaient pas aux représentations de la petite troupe de la Reine, et qui avaient des parents parmi les pages, auxquels on apprenait des vers à déclamer, de former aussi une troupe d'enfants ou tout au moins de jeunes adolescents dont plusieurs avaient d'assez jolies figures pour être déguisés en femmes, et paraître en jeunes princesses.

Madame de Maugiron, femme du gouverneur des pages des écuries de Monsieur, protectrice principale du petit établissement lyrique, fit monter un théâtre tel quel dans son hôtel qui était spacieux. On fit choix des acteurs parmi les pages auxquels on reconnaissait des dispositions pour l'art dramatique. Les pièces furent désignées et bientôt les répetitions commencèrent. La première pièce que nous jouâmes fut *la Mort de César*. Il n'y a que des hommes dans cet ouvrage ; nous en savions beaucoup de fragments déjà appris dans notre école de déclamation, et puis cette pièce toute masculine nous donnait le temps de dresser nos adonis imberbes à porter le cotillon pour d'autres pièces à deux sexes. Enfin, celle-ci fut préférée pour les débuts de la troupe et de plus assez bien jouée d'autant que le rôle de Brutus fut rempli à merveille par un jeune comte de Guêmi, page de la chambre du Roi, qui avait les germes d'un tel talent tragique qu'il n'aurait pas tardé d'être capable de jouer les jeunes premiers au Théâtre-Français. Pour mon compte, j'eus un rôle de troisième ordre, ce qui était assez pour mon organe et mes facultés de début dramatique ; au bout de quelque temps, je me formai un peu plus, et finalement, on me jugea, au moral et au physique, le plus digne de la troupe d'être chargé du rôle de Mérope. Mon fils Égisthe arrachait des larmes à l'auditoire, car je ne me flatte pas pour mon compte d'en avoir fait couler d'autres que celles des rires sur ma caricature. La comédie était mieux dans mes moyens, nous en jouâmes plusieurs ; quelques bravos m'enhardissaient et me donnaient de l'assurance et du naturel. Finalement, on voulut monter *le Barbier de Séville* et la direction du théâtre me chargea, comme le plus capable, du long et difficile rôle de Figaro. J'en étais bien fier, comme vous croyez bien, mais tout autant inquiet de mes succès. On me fit donner des leçons

par le Figaro de la troupe de Versailles qui était fort bon ; j'avais vu dans ce rôle Préville et Dugazon ; on jouait si souvent cette pièce qu'il me fut facile d'acquérir un peu de tradition ; enfin j'obtins *l'agrément* de mon rôle (style de comédien). Une belle dame de la Cour, je ne sais si ce n'était pas madame de Narbonne, protectrice aussi de notre petit théâtre, et qui assistait souvent à nos représentations, me fit le cadeau d'un très joli costume de Figaro ; non seulement je fus sensible à cette bonté mais encore fort aise de n'en avoir pas la dépense à faire, ni à la porter ensuite au compte de mes dépenses, envoyé chaque année à mon père qui, tout bon et généreux qu'il était, aurait peut-être trouvé assez futile, parmi mes nombreux item pour dépenses nécessaires, le comique article *item* pour un habit de Figaro.

Études, service, équitation, jouer la comédie nous prenait bien du temps, mais nous savions en trouver encore pour des promenades et les espièglerie, dont elles faisaient naître à l'occasion l'idée et l'exécution.

Tout page est farceur par nature, c'est la véritable essence de la corporation ; de sérieuses occupations avaient beau nous distraire, chassez le naturel, il revient au galop!

Un certain jour, c'était en septembre, quelques-uns de mes camarades étaient à faire une excursion *soi-disant botanique* dans des bois joignant Versailles, je ne sais si ce n'était pas les bois de Satory. En s'enfonçant dans la forêt, ils aperçurent, au fond d'un buisson bien fourré de ronces et d'épines, une bête couchée qui semblait dormir ; l'animal ne paraissait pas petit, mais pas assez gros pour effrayer. Aussitôt, le plan de s'en emparer est fait, on veut au moins tenter l'entreprise, on coupe à l'instant quelques gros bâtons. Les uns s'en arment, d'autres prennent leurs couteaux, et voilà le buisson entouré. L'animal se réveille, veut débusquer, il s'entortille un peu dans les ronces, reçoit des coups de bâton, tombe ; on l'arrête par une patte de derrière, on le renverse tout à fait, on saute dessus, on l'achève et l'on s'en empare. C'était un fort joli marcassin, qui avait sans doute été blessé dans quelque chasse précédente.

Voilà ces messieurs bien contents, mais fort embarrassés de leur victoire. Un garde-chasse pouvait avoir entendu les cris du marcassin, assez grand déjà pour se faire entendre au loin, puisqu'il pesait bien soixante à soixante-dix livres. Que faire? On tint conseil. Il fut bientôt résolu de porter la bête loin du lieu du délit et de la cacher sous des feuillages. Cela fait, il fallut songer aux moyens de l'emporter impunément tout à fait et surtout de la faire rentrer à Versailles sans être vus par les commis et la garde de la porte. Ici les chasseurs furent un peu embarrassés, mais comme rien n'échappe à la malice des pages, le moyen fut bientôt trouvé. « Messieurs, dit l'inventeur de la ruse proposée au Conseil, l'un de nous sera malade, *bien malade même* et en attendant la crise, il nous faut à la brune nous transporter avec notre proie au bord du bois le plus rapproché de la ville. Arrivés là, l'un d'entre nous ira

chercher une chaise à porteurs pour notre camarade malade, *qui ne peut plus marcher.* » On part ; les porteurs cherchés ne tardent guère à arriver. Le malade monte dans la chaise avec peine, soutenu et encouragé par ses compagnons. Le petit marcassin, entouré dans une redingote, semble n'être qu'un paquet d'habillements mis aux pieds du malade pour les lui tenir chauds. Les porteurs ne se doutent de rien, la portière de la chaise est fermée, ils partent, les autres suivent et finalement le malade et le mort arrivent sans obstacles et sont débarqués à l'hôtel le plus heureusement du monde. On s'empressa de bien payer les porteurs et de leur donner à se rafraîchir car ils avaient fort chaud, ayant seulement trouvé le malade un peu lourd pour sa taille de page! Hélas, je n'étais pas de cette aventure et mes camarades de me dire fort obligeamment à leur retour : « *Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas !* »

***

Le mois de décembre 1778 marchait à grands pas, mais pourtant pas assez vite au gré de mon impatience. C'était au 1er janvier 1779 que je sortais des pages pour entrer dans la superbe place de sous-lieutenant dans le régiment Royal-Comtois sous la gouverne et l'amitié particulière de M. le comte de Castéja.

Il me fallait quitter l'hôtel, le 30 ou 31 décembre au plus tard et céder ma chambre, mon lit, au nouveau qui venait me remplacer et qui déjà tout habillé venait occuper ma place toute chaude. C'était un petit marquis champenois, joli comme une femme, doux comme un agneau, blondin comme un jeune Tircis : « Pauvre petite victime, disais-je, tu vas être joliment turlupiné! » J'avais déjà pris congé de mes amis, de mes camarades et de mes connaissances en ville.

Le 31 décembre était là et ce matin-là même, affublé pour la dernière fois de la livrée brodée dont le velours cerise était un peu pâli du service de l'année, je fus avec mon gouverneur au lever de *Monsieur*, auquel je fus présenté comme page sortant. J'avais dans la tête deux ou trois petits compliments de remerciements à lui faire, me proposant de choisir celui qui s'ajusterait le mieux aux quelques mots que je supposais que le prince aurait la bonté de me dire, car selon la respectueuse étiquette, je ne pouvais que répondre et ne pas ouvrir la bouche le premier.

Eh bien! mon cher maître n'ouvrit pas la sienne non plus ; le gouverneur me présenta, annonça que je venais présenter mes hommages de retraite et prendre congé. A peine ai-je obtenu du prince un petit mouvement de tête fort imperceptible, et pas une parole d'encouragement pour mon nouvel état militaire n'est sortie de la bouche royale de Monsieur le frère du Roi. Telle était son affabilité que ni moi, ni mes camarades n'avons jamais obtenu de lui un mot obligeant ; je le quittai sans regret ; qu'aurais-je regretté? Il n'en fut pas de même de monsieur le marquis de Noailles et de monsieur le duc de Laval, premiers gentilshommes de

la chambre. Nous fûmes prendre aussi congé d'eux et les remercier de leurs bontés ; ils me dirent des choses fort aimables, monsieur le duc de Laval surtout me fit une bonne exhortation militaire en me remettant, en cadeau, de la part de Monsieur, mon maître taciturne, une fort belle épée damasquinée en or, et aux armes de France, me disant qu'il ne doutait pas que je ne m'en servirais jamais qu'avec honneur et fidélité pour le service du Roi et de la France. Je promis tout cela d'autant plus sincèrement que je ne me doutais guère alors qu'il arriverait bientôt des moments où l'homme le plus intègre et le mieux voulant pourrait ne plus trop savoir de quel côté était le devoir, le service du Roi et celui de la France ; huit ou neuf ans plus tard, j'ai pu juger combien les militaires les mieux pensants ont à souffrir d'une pareille situation.

Enfin, je revins dîner à l'hôtel avec mes camarades et mes gouvernants, je pris congé d'eux ; des larmes de chagrin de les quitter s'échappèrent de mes yeux en les embrassant, mais à peine étais-je en voiture pour gagner Paris, ce jour-là même, que des larmes de joie succédèrent ou à peu près à celles plus amères que je venais de verser ; mon avenir prochain déroulait à mes pensées le tableau le plus riant : porter des épaulettes et bientôt revoir mes parents ; en voilà plus qu'il n'en fallait à mon cœur pour n'y pas laisser beaucoup de place aux regrets de mon récent passé ; et puis liberté, nouveauté plaisent toujours aux jeunes gens, c'est de règle.

COMTE DE LIEDEKERKE BEAUFORT.

LORSQUE L'ENFANT PARAIT

par le Professeur ROBERT DEBRÉ

IL n'est point si paradoxal qu'on l'imagine de dire que la naissance est la crise la plus dangereuse que l'homme ait à surmonter et que « le premier quart d'heure de l'existence est le moment le plus périlleux de la vie », suivant l'expression juste et pittoresque du professeur Marcel Lelong [1].

La naissance est pour l'enfant une épreuve de résistance, résistance aux compressions et surtout résistance à l'asphyxie. C'est en même temps une extraordinaire révolution, car l'ajustement à la vie personnelle n'est pas simple. Il en est ainsi à plus forte raison si l'enfant naît trop tôt ou si telle ou telle difficulté est survenue pendant la vie intra-utérine. Même s'il est normal, le nouveau-né est un être très fragile qui vient de subir une épreuve redoutable et qui doit fournir un singulier effort d'adaptation.

La nature, dira-t-on, permet cet effort et l'ajustement se fait tout seul. Mais, on ne le sait que trop, la nature ne fait pas toujours bien ce qu'elle fait ; la souffrance, la maladie et la mort prématurée sont aussi choses naturelles et l'homme doit se soucier d'aider la nature de son mieux. Depuis longtemps il a pris soin de faciliter la naissance et l'adaptation à la vie extra-utérine. L'obstétrique est une science bien ancienne ; l'antiquité n'avait-elle pas l'extraordinaire audace de pratiquer l'opération césarienne, où le médecin va retirer l'enfant de l'utérus maternel par laparotomie. Les vieux livres nous enseignent que le mot *César* vient, dit-on, de *a cæso matris utero* « de ce que l'on ouvrit le flanc de sa mère pour lui procurer la naissance ».

1. Voir dans *la Revue de Paris* de juillet 1951, *le Drame de la Naissance* et dans *la Revue de Paris* d'avril 1952, *De la Conception à la Naissance*, par le professeur Debré.

Ce qui est récent c'est d'une part l'ensemble de mesures prises pour aider le nouveau-né qui vient au monde commotionné, shocké, étouffant, c'est l'emploi en sa faveur des méthodes et des instruments de réanimation, d'oxygénation, de respiration, que la chirurgie moderne applique à ses grands blessés et à ses grands opérés. C'est d'autre part, la possibilité que la thérapeutique moderne nous a apportée de faire vivre des nouveau-nés, venus au monde avant le terme et qui jadis succombaient fatalement alors qu'aujourd'hui le plus souvent ils se développent normalement. Enfin, la médecine contemporaine a su apprécier plus exactement les conséquences lointaines d'un trouble éventuellement peu marqué de la circulation encéphalique survenu au moment de la naissance. Ce sont ces trois points : réanimation du nouveau-né shocké, sauvetage du prématuré, avenir de certains enfants dont la naissance fut difficile, sur lesquels nous voudrions donner aujourd'hui quelques indications.

***

Au moment où commence l'accouchement, l'enfant, qui dans le sein maternel vivait protégé contre les chocs et, sans respirer lui-même, recevait de sa mère l'oxygène dont il a besoin, est brusquement soumis à des compressions brutales et périodiques. Puis il est péniblement expulsé et finalement « mis au monde ». Il pousse un grand cri et commence à respirer. A ce moment son régime circulatoire se renverse, le courant sanguin prend des voies nouvelles. Son sang lui-même subit une crise grave par la suppression d'une partie de ses globules rouges. Révolution respiratoire, circulatoire, sanguine, adaptation aussi à la régulation de sa température, lorsque le petit homme est tout d'un coup plongé dans le froid extérieur : tous ces ajustements doivent être immédiats quand se produit cette prompte métamorphose.

La première respiration ne doit pas survenir trop tôt, sans cela le poumon se remplit non d'air pur mais de liquides qui l'obstruent, elle doit être suffisamment ample pour déplisser tous les alvéoles du poumon, elle doit prendre un rythme aussi rapidement régulier que possible pour assurer l'oxygénation du corps, elle doit ne point trop tarder non plus pour éviter la mort par asphyxie.

Dans le corps du fœtus, la circulation sanguine particulière à la vie intra-utérine répartissait le sang venu de l'organisme maternel par le canal ombilical. Au moment de la naissance, la première grande respiration aspire tout le sang vers le poumon, ouvrant le circuit pulmonaire. Ce n'est que peu à peu que s'oblitèrent progressivement certaines des voies suivies par le courant sanguin avant la naissance.

Quant au sang du nouveau-né, il perd rapidement une grande quantité de globules rouges, dont le nombre élevé était rendu nécessaire chez le fœtus par la pauvreté de l'approvisionnement en oxygène auquel il était réduit et c'est cette disparition physiologique des globules rouges qui pro-

voque la jaunisse habituelle aux nourrissons lors des premiers jours de leur vie.

Ces modifications brusques et impérieuses ne sont possibles que si les centres nerveux sont intacts et fonctionnent d'une façon parfaite. Or, les centres nerveux souffrent au cours du drame de la naissance. Le cerveau est comprimé, sa circulation est embarrassée, surtout si le cordon s'enroule autour du cou, les vaisseaux encéphaliques sont gonflés comme prêts à se rompre, l'hémorragie méningée est menaçante. Souvent elle se produit, parfois abondante et mortelle, parfois moins forte et nous en verrons les conséquences.

Dans l'accumulation, l'association et l'intrication de ces éléments complexes, les études les plus récentes ont surtout mis en lumière le facteur dominant à savoir l'asphyxie de l'enfant au cours de la naissance même. Ce phénomène est mieux qualifié par le terme d'anoxie, qui traduit le fait essentiel : le défaut dans l'apport d'oxygène. L'anoxie est surtout fréquente lorsque l'accouchement est lent et difficile, mais peut se produire au cours d'accouchements simples, presque normaux.

L'apport insuffisant d'oxygène trouble le fonctionnement du cerveau. Les expériences sur la vie humaine en haute altitude, multipliées sous des formes diverses à propos des études entreprises par l'aviation ont fourni sur ce point les précisions les plus nettes. Et aussi les études expérimentales sur les femelles gravides porteuses de plusieurs enfants : si en effet on trouble le régime circulatoire de tel fœtus et point de tel autre on voit parfaitement se produire chez celui qui a été privé d'oxygène des lésions d'œdème, de congestion et d'hémorragie cérébrale, absolument identiques à celles que l'on observe chez l'enfant né en état de « mort apparente ». L'importance de ces lésions est assez exactement proportionnelle à l'importance de l'anoxie.

On conçoit que ce véritable traumatisme chimique, comme on l'a appelé, si voisin de celui que l'on observe chez les adultes blessés ou opérés soit justiciable des thérapeutiques qu'on leur applique. Celles-ci comportent surtout l'oxygénation. Elle doit être administrée à la mère d'abord, car le sang maternel apportera cet oxygène supplémentaire à l'enfant pendant qu'il naît.

Lorsque le cœur de l'enfant cesse de battre régulièrement au cours de l'accouchement, il est déjà bien tard pour intervenir ; il faut donc agir dès qu'on peut apercevoir les prémisses d'une oxygénation insuffisante de l'enfant. Mais c'est surtout dès la naissance qu'il faut appliquer les méthodes actuelles et se servir des instruments modernes de réanimation.

Le nouveau-né doit alors être traité avec la plus grande douceur, placé dans une atmosphère chaude, les voies respiratoires si elles sont bouchées par des mucosités doivent être désobstruées et non pas par un instrument brutal et rigide. L'aspiration des liquides inhalés doit être réalisée prudemment, enfin l'oxygène doit être apporté dans une proportion définie et bien réglée jusqu'à l'alvéole pulmonaire. Éventuellement, une respi-

ration artificielle, différente de celle du « poumon d'acier » et mieux adaptée au nouveau-né doit être mise en jeu. Chaque jour des progrès dans nos connaissances viennent modifier les techniques et les appareils. Dès à présent, on peut dire que les statistiques des succès obtenus encouragent les efforts dans la lutte contre l'anoxie.

***

L'intérêt que suscite aujourd'hui le problème des enfants nés prématurément est bien justifié et tout d'abord par la fréquence relative de la naissance avant terme. Si l'on prend comme repère, assez grossier à vrai dire, le poids à la naissance on note qu'une fois sur dix le nouveau-né ne pèse pas deux kilogs cinq cents et est probablement né plus tôt qu'il n'aurait convenu. En second lieu la gravité de cette venue au monde trop précoce est considérable car 60 p. 100 des décès de la première quinzaine de la vie et 50 p. 100 des décès de la première année sont liés à la naissance avant terme. Mais les soins, l'aménagement médical et social qui entourent maintenant le prématuré permettront chaque jour davantage d'améliorer cette situation.

Les causes de la naissance avant terme, restent obscures. Nous n'en voulons retenir qu'une dont le rôle paraît indéniable et sur laquelle notre action peut s'exercer heureusement, c'est le surmenage maternel. Elle peut ajouter ses méfaits à certaines carences alimentaires ; ainsi s'explique la fréquence relative de la prématuration dans les périodes de guerre, de famine et de restrictions alimentaires.

Chez l'enfant prématuré, sa débilité cause à la fois la difficulté de réaliser une respiration profonde qui déplisse bien les alvéoles pulmonaires, d'où un état de subasphyxie, la possibilité d'un arrêt respiratoire d'origine cérébrale, la gêne circulatoire enfin, car le cœur n'a pas terminé son évolution : trou de Botal entre les oreillettes, canal artériel entre artère pulmonaire et aorte, ne sont pas fermés. Les fonctions digestives trahissent aussi par leur insuffisance l'état d'immaturité : l'enfant n'a pas la force de téter, ses mouvements de succion sont faibles et l'épuisent, la déglutition est malaisée, l'estomac ne peut supporter que cinq à dix centimètres cubes de liquide, toutes les sécrétions digestives sont pauvres, l'enfant reste endormi, inerte, son cri est faible, étouffé ; sa température est basse et instable à la fois, il ne peut la régler lui-même et subit sans réagir la température ambiante Sa vie végétative est précaire. Il faut venir à son secours et ce secours est urgent.

Il faut d'abord l'empêcher de se refroidir, l'aider à respirer, lui éviter à tout prix une contamination infectieuse à laquelle il ne saurait résister, le nourrir enfin avec un régime adapté à ses besoins particuliers. Il a, en effet, un besoin considérable d'albumine, il a aussi grand besoin de graisse, il manque de calcium, de phosphore, de fer et de vitamines. Et il faut introduire cette nourriture sans lui demander un effort qu'il est

à peine capable d'accomplir, qui le fatigue et lui fait brûler une partie des calories dont il a besoin. C'est dire qu'une technique de soins, des méthodes d'élevage, des dispositifs de réchauffement et d'oxygénation, un isolement rigoureux, plus exactement une manipulation à la fois douce et aseptique comme celle des chirurgiens, est indispensable à la survie de ce petit être. Pour réaliser pareil sauvetage, des « postes de secours et d'élevage » de prématurés sont nécessaires : ceux-ci réalisent les quatre conditions principales : isolement, réchauffement, oxygénation et alimentation appropriée. Pour cela dès la naissance du prématuré, il faudra le préserver de tout contact infectant, il faudra le recueillir dans une pièce chaude à température constante ou bien le transporter rapidement après l'avoir placé dans un appareil spécial jusqu'au service d'hôpital où il est attendu. La *chaîne du chaud* est ainsi réalisée.

Dans le service d'hôpital il est mis dans une couveuse où la température et l'état hygrométrique sont réglés et où l'enfant gît nu sur un linge stérile, où la nourriture (lait de femme complété) est donnée avec une sonde par une infirmière dont les mains sont gantées de caoutchouc comme celles du chirurgien. Les résultats de cet effort récompensent ceux qui l'accomplissent. Les taux de mortalité des prématurés ne cessent de baisser et leur chiffre surprendrait fort les médecins des générations passées. L'application de ces mesures implique la réalisation d'un plan d'action médico-sociale : prévention de l'accouchement par la surveillance prénatale, transport rapide du nouveau-né dans un centre spécial et bien équipé, pourvu d'un personnel compétent et enfin instructions données à la famille au moment où elle accueille l'enfant à sa sortie de l'hôpital.

Convaincues par l'expérience américaine de la valeur d'une pareille organisation, les autorités sanitaires françaises ont demandé au Fonds international de Secours à l'Enfance de consacrer à cet effort une partie des allocations destinées à notre pays. Aussi un nombre important d'incubateurs a-t-il été réparti dans des centres dépendant de services hospitaliers bien équipés dans la plupart des grandes villes. L'instruction du personnel se poursuit et bientôt sur tout le territoire pourront fonctionner des stations de secours et de soins aux prématurés dignes de rivaliser avec le service modèle organisé à l'École de Puériculture de la Faculté de Médecine de Paris par le professeur Marcel Lelong et ses collaborateurs.

***

Mais ces prématurés si fragiles, arrachés avec une telle peine à la mort, ces débiles qu'il a fallu tant de soins pour faire vivre, ces enfants qui ont subi des troubles circulatoires cérébraux, voire de légères hémorragies intracrâniennes au moment de leur naissance, que vont-ils devenir ? Est-il vraiment utile de tant s'acharner pour assurer leur existence ? Et le même problème ne se pose-t-il pas pour les enfants malformés et victimes d'une tare héréditaire ou d'une maladie embryonnaire ? A ces

questions ont ne peut donner une réponse simple. On doit tout d'abord rappeler combien le mépris du nouveau-né était complet jadis ; quelles hécatombes de nouveau-nés subissaient toutes les classes sociales, n'épargnant ni riches ni pauvres, ni les familles princières, ni les familles royales. La nature faisait « la part du gaspillage ». Et chacun sait, sans plus ample discussion, que la médecine moderne est dans ce domaine récompensée de son effort, qu'elle a eu raison de désobéir aux indications cyniques que donnaient certains maîtres de l'École germanique, précurseurs de la brutalité des sélections que préconisa ensuite le nazisme. Depuis longtemps chirurgiens et orthopédistes réparent les erreurs de la nature, redressent les bustes et les membres mal formés, reforment les lèvres et les voiles du palais restés entrouverts, sectionnent les muscles pyloriques trop étroits, ouvrent les imperforations, guérissent les hernies congénitales... Depuis peu les chirurgiens ont l'audace de s'attaquer aux malformations du cœur, la chirurgie des « enfants bleus » est connue du grand public, celle aussi des malformations kystiques du poumon, des arrêts de développement du diaphragme.

La nouveauté dans ce domaine est l'extension que prend et le succès que remporte la chirurgie d'urgence néonatale. Les perfectionnements des techniques de respiration, de réanimation et de transfusion s'appliquent au nouveau-né et lui permettent de supporter le choc opératoire d'une façon très précoce. Dans certains cas, on transporte l'enfant directement de la chambre d'accouchement à la salle d'opération. De ces interventions nous ne citerons qu'un exemple : celui des fistules œsophago-trachéales. Il s'agit d'une malformation telle que l'œsophage s'ouvre dans la trachée, la salive, les aliments déglutis tombent dans l'arbre respiratoire. On devine les dégâts qui en résultent. Or le diagnostic fait immédiatement, et il n'est pas malaisé pour qui connaît ce syndrome, l'intervention peut être tentée. Elle est difficile et dangereuse, mais peut réussir d'une façon parfaite.

Il faut cependant montrer aussi qu'à côté de tant de succès et de tant de satisfactions nous avons à souffrir de bien des échecs. Un des exemples les plus typiques est fourni par la fibroplasie rétrolentale. On désigne sous ce nom l'apparition vers le troisième mois de la vie, derrière le cristallin, d'une sorte de rideau fibreux qui provoque la cécité de l'œil ou des deux yeux atteints. Or cette redoutable affection s'observe chez 12 p. 100 des prématurés. Sa cause est inconnue. Les essais thérapeutiques sont encore tâtonnants et cette terrible complication constitue le lourd passif de l'effort tenté en faveur des prématurés, dont nous vantions plus haut les éclatants succès.

Autre exemple. Nous avons montré plus haut nos inquiétudes en présence des hémorragies cérébro-méningées que le traumatisme obstétrical et l'anoxie déterminent trop souvent au moment de la naissance. Quel est l'avenir des sujets qui ont souffert au moment de leur naissance des troubles circulatoires dont nous avons parlé ? Sur ce point nous sommes

encore assez mal fixés. Aussi lorsque nous voyons surgir dans le cours de la vie des troubles cérébraux, des crises convulsives, des défauts de caractère, des anomalies du comportement, des instincts pervers, une arriération intellectuelle devrons-nous déterminer dans chaque cas particulier la part qui peut revenir à une tare transmise par le gène ou à une maladie de l'embryon, ou encore aux troubles circulatoires liés au drame de la naissance. Nous voici donc par cette interrogation ramenés au centre du problème que nous avons examiné ici. C'est une des tâches qui se propose à la médecine d'aujourd'hui, de poursuivre l'effort de discrimination entre ces origines variées de tant de troubles voisins. N'avions-nous pas raison après avoir évoqué les tares de l'hérédité, les dangers courus durant la vie embryonnaire et fœtale, de parler de drame de la naissance et d'indiquer que les méthodes modernes de notre art permettent d'en diminuer la gravité immédiate et d'éviter l'apparition éventuelle de complications lointaines? Mais déjà on aperçoit que ce drame de la naissance que nous avons étudié ici ne se limite pas aux premières heures de l'existence mais peut projeter ses conséquences sur la vie tout entière.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

IMAGES DES MONDES DISPARUS

par Jean Piveteau *(Masson)*

En une série de tableaux suggestifs, l'éminent paléontologiste J. Piveteau tente de reconstituer la vie des Vertébrés depuis leur premier épanouissement dans les lacs et étangs du Dévonien inférieur et moyen, jusqu'à l'apparition de l'Homme dans une petite zone française, la Charente, berceau de la science de nos origines. Entre temps nous assistons à la conquête du milieu terrestre par les plus anciens Amphibiens, puis au développement des Reptiles géants du Secondaire qui manifestent une vie purement végétative et enfin à la naissance des Mammifères placentaires archaïques.

A. TÉTRY

SOMME DE MÉDECINE CONTEMPORAINE

publiée sour la direction de René Leriche *(La Diane Française)*

Le docteur F.-J. Beer, un des élèves strasbourgeois du professeur Leriche a eu l'idée de cette « Somme » qui « centre sa substance sur une étude très générale de la vie, de sa nature, de son évolution, de sa position devant les ressorts physico-chimiques qui l'animent... » ; elle est plutôt destinée à des médecins.

Ce premier volume consacré à *la Recherche* est présenté par MM. L. Binet et A. Gigon ; il réunit des articles signés de noms pour la plupart célèbres et groupés sous trois rubriques : 1° Connaissance de la vie normale ; 2° Apports de l'expérimentation ; 3° Méthodes et données nouvelles dans diverses disciplines.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 156.)

L'APPEL D'OUESSANT

par Henri Queffélec

Le recteur n'était pas homme à épier ses ouailles! Ce fut sans le vouloir qu'il aperçut Miserere. Craignant un malheur, il sortit en hâte. L'ilien avait disparu. Alors il gagna l'église, où il ne retint pas un mouvement de colère. Cet homme-là mériterait la corde! Il avait ramassé la tête de l'angelot, une inquiétude le tenaillait encore : il courut vers l'autel. Miserere avait respecté le tabernacle. Dans la sacristie, sauf le fauteuil, il n'avait touché à rien. M. Hamon s'effondra dans une stalle et respira. Les enfants de chœur arrivaient et s'ébahissaient au spectacle du fauteuil monté sur deux bancs ; avec naturel il dit qu'il avait fait enlever le bateau, dont le gréement exigeait de sérieuses réparations.

Miserere, pour que nul n'en ignorât de ses visiteurs, attachait la barque votive au plafond de sa pièce principale. Si d'aventure les gens avaient appris à lire et qu'ils n'eussent pas reconnu l'objet, un écriteau leur frap-

Résumé des précédents chapitres. — *Ce roman se situe au XVIIIe siècle. D'ordre de son évêque, M. Hamon, recteur de l'île d'Ouessant, interdit à ses ouailles, sous peine d'excommunication, « tout vol et déprédation de choses jetées par naufrage tant dans la mer que sur le rivage ». L'île d'Ouessant, malheureusement, a toujours été pauvre et les naufrages représentaient un supplément de ressources que certains habitants ne dédaignaient pas. L'interdit rappelé par M. Hamon choque quelques-uns d'entre eux, mais surtout Laurent Brenterch, dit Miserere, pêcheur hardi et ancien combattant d'Amérique. Ce Miserere est guetté par une veuve, Françoise Méar, qui, tant pour son plaisir que par nécessité (elle est très misérable et doit nourrir trois enfants), souhaiterait devenir sa femme. Françoise a même osé demander au recteur Hamon de conseiller à Miserere ce mariage. Puis, comme le marin la repousse, elle s'est acharnée contre lui et l'a fait passer pour une sorte de déserteur de l'île. Troublés par ses mensonges, des hommes ont volé la barque de Miserere. Et M. Hamon lui-même a refusé l'absolution à ce paroissien trop sincère qui refuse de s'engager à ne plus piller. Furieux, Miserere s'est glissé dans l'église et y a dérobé une barque votive.*

perait les yeux : « Enlevé par moi dans l'église paroissiale, en l'an de grâce 1783, le jour de Noël ».

Le premier qui vint reconnut et lut. C'était M. Hamon. Au lieu de crier au sacrilège, il tira d'une poche la tête de son angelot, qu'il dressa devant l'îlien.

— Tu avais oublié d'emporter ça, dit-il avec flegme.

— Oh non, dame, j'ai pas oublié, rétorqua l'autre. Vous avez vu que je n'étais pas un enfant. On me tape dessus? Je tape dessus! Puisque ce morceau de bois n'a pas l'air de vous soucier, posez-le par terre, je ferai du feu avec.

Le recteur faillit, sans un mot d'adieu, tourner les talons. Mais il se ravisa. Eclatant d'un rire paternel, il saisit Miserere aux épaules.

— Enfant têtu. Gamin boudeur. Grignou à sa Marie-Jeanne. Suis-moi au presbytère, j'irai chercher le gouverneur, nous discuterons ensemble. Avant un jour ou deux ils te rendront ta barque. (Et tu nous rendras la nôtre... M. Hamon cligna de l'œil.) Maintenant que les hommes de ton groupe se marient, les femmes ne peuvent plus craindre votre départ collectif. Promets-moi que tu essaieras de ne plus piller, je te donnerai l'absolution. Un petit, un minuscule effort. Rien que pour me montrer et pour montrer à Dieu que tu es un *homo bonæ voluntatis*. Je ne peux tout de même pas exiger moins.

Les yeux de Miserere quittèrent les bienveillantes bésicles et se réfugièrent dans le vague... Ainsi donc les autres voulaient qu'il capitulât. Alors qu'il était le Juste...

— Encore trop, déclara-t-il d'une voix sourde. Donnez-moi l'absolution sans l'histoire des épaves, peut-être alors que nous verrions plus clair. Sans ça, je peux pas.

M. Hamon eut envie de répondre : « Comme tu voudras », mais un prêtre allait-il obéir à une impulsion. Que dirait Monseigneur?... Il éprouvait douloureusement que l'îlien s'était raidi. La même proposition, faite l'autre soir dans le confessionnal, eût été sans doute agréée.

— Je ne peux pas, répéta Miserere.

— Pourquoi donc, homme du bout de l'île? Un diable qui t'empêche? Une affaire d'orgueil?

— Je ne peux pas, ... parce que la religion défend de dire des mensonges. Je ne peux pas dire que j'essaierai de ne plus piller les épaves quand je suis sûr que je n'essaierai même pas! Et je n'essaierai pas pour la bonne raison que je ne trouve pas juste d'empêcher le pillage!

Le hâle qui couvrait les joues de M. Hamon vira au rouge sombre.

Ma parole, cet îlien prétendait en remontrer à son recteur et à son évêque. Et, ce qu'il y avait de plus grave, ce n'était pas un Gros-Jean. Dans son indiscipline, il témoignait de noblesse d'âme. En refusant le salut dès lors qu'il estimait ne pas y avoir droit, il se conduisait autrement mieux que les libertins du monde avec leurs subterfuges pour

gagner le ciel sans renoncer à leurs plaisirs... Le prêtre se lissa le front à la racine des cheveux.

— Autrement dit il n'y a que toi qui raisonnes juste! Je n'ai jamais demandé à un îlien, avant toi, de chercher à moins piller, qu'il n'ait accepté tout de suite. Et trop content.

— Eh bien, ça signifie qu'ils sont tous des menteurs!

La réplique brutale, réjouit le prêtre.

Il leva la tête. Il considéra la barque votive, épela l'écriteau, toussa légèrement.

— Une belle épave, dit-il.

Pour prévenir une interruption, il parlait très vite.

— Nous continuerons la semaine prochaine. D'ici là, je ne te demande que ceci : tu vas prier la Sainte Vierge, qui est la maman de tous les hommes. Tu vas la prier pour moi. Le matin, le soir, dans ta maison, sur la grève. Et moi, je la prierai pour toi.

Il s'en fut.

***

Françoise n'avait rien caché à Julie. Ni ses calomnies ni ses débauches. Elle réclamait une aide... L'autre l'exhortait : l'île avait la chance de posséder un prêtre, et un bon, lui seul avait reçu le droit de diriger les âmes. Françoise ne l'entendait pas : si elle confiait au recteur ces vilaines choses, ce serait comme si elle se mettait nue et jamais plus elle n'oserait lever les yeux sur lui.

— Imbécile! criait Julie. Tu ne sais pas que les prêtres oublient nos histoires? Et si la première fois il se moquait de ta conduite, ce serait pain bénit! Aimer un homme et coucher avec un autre, et médire du premier dans toute la paroisse!

— Tu as soixante-deux ans et tu es sage, mais tu causes hors du bon sens. Tu es vieille, tu as le sang calmé, tu vois le nez des hommes. Il ne compte pas tellement, ma pauvre Julie! Ne parlons plus de ce qui est fait, parlons de ce que je dois faire...

Et Julie, enfin, assise devant des animaux qui semblaient eux-mêmes réfléchir, prenait la parole.

Elle parla longtemps. Ses conseils recouvraient les résolutions secrètes. On avait beau être sincère en réclamant une aide, on avait tout de même, déjà, une ligne de conduite, non? Françoise se mit en route.

Les petits? Chaque chose à son heure. On s'occuperait d'eux plus tard.

Par décence, elle avait emprunté une coiffe à la veuve Keromnès. Encore la marque rouge. Elle passa au large du hameau Guichou et, pour éviter Lampaul, où sonnait la première cloche de la grand'messe, fit un crochet. Sous le ciel bas et maintenant hurleur elle traversait les champs et les prairies de son lourd pas masculin, en larges hanchées qui déportaient son corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, et le vent soulevait ses

cheveux comme des algues et claquait dans ses jupes comme sur une armoire. Ses yeux clairs lui indiquaient d'instinct les herbes qui marquaient les limites des tourbières : elle ne s'embourbait jamais. Lorsqu'elle marcha debout au vent, la fraîcheur du noroît lui balaya le visage comme un pont de bateau et ses narines y plongèrent avec délice.

Une Sœur-Tempête, accompagnée de six enfants, s'était rendue à l'église. L'autre préparait le repas. Il y avait eu le matin écuelle brisée, robe déchirée, coups, cris et pleurs ; il en demeurait quelque chose dans l'ambiance de la maison. Une où le tapage continu des rouleaux de mer lancés sur les rocs assurait déjà le fond sonore de la vie quotidienne.

— Encore toi? Encore à te plaindre? Ah non, pas aujourd'hui! Phrasie et Léontine sont venues tout à l'heure nous apprendre... Quand les femmes et surtout les veuves s'arrangent pour remuer ensemble, les hommes on les casse en deux.

Yves Saouzanet, Tanguy Riou, Lucas Jaouen... Françoise reçut la nouvelle en pleine figure et, désespérée, ouvrit la bouche. Et la poitrine lui faisait mal comme pour une montée de lait... Elle se jeta sur un banc et, sentant que ses yeux se brouillaient, porta les mains à ses tempes. Joséphine, accroupie devant un feu de goémons qui menaçait de tourner court, soufflait dessus sans regarder ailleurs.

Deux veuves avaient trouvé un homme. Trois Américains renoncé à leur célibat. La vie, avec ses millions de pattes, courait sur l'île. Chaque instant brisait une pierre, sortait une herbe, aiguisait ou endormait une maladie ou une passion. Enfonçait celle-ci dans le veuvage et en sortait celle-là.

— Et il paraît qu'Yves Lannuzel, c'est comme qui dirait sûr et certain..., ajoutait l'autre, en train de sacrifier, avec une décision désespérée, une de ses ultimes galettes de boue et de crottes de mouton séchées dans le vent pour faire prendre le feu du repas de Noël.

Encore! Trois veuves, maintenant, et quatre Américains. C'est ton tour, Françoise, ton tour d'en attraper un. Maintenant ou jamais. Celui-là ou personne...

Oubliant les conseils de la veuve Keromnès, elle se lance dans une tirade et ne s'inquiète pas de mentir. Le recteur lui a dit que Miserere était une victime. Il n'y a pas plus Ouessantin que lui! C'est accroché à son île plus fort qu'une bernicle! Honte aux hommes qui ont volé son bateau!

Le goémon, bien arrosé par la sauce de flammes que la galette a déversée sur lui, crépite avec une fumée dense et des étincelles jaune rouge comme fleurs d'ajonc. Joséphine se lève et se retourne, les yeux humides, la face noire. Miserere, victime? Cette nuit, dans l'église, hein! Sacrilège, sacripant, criminel! Fini de s'occuper de lui. Il faut cuire le chaudron de bouillie, habiller et peigner deux fillettes, bouger la poussière, empêcher le feu de crever. Et garder un œil sur Barthélémide, la vieille brebis.

Françoise se retrouve dehors, lasse et molle, avec son échec. Les gens

de la grand'messe arrivent sur la route, elle se jette sur la gauche, à travers champs. Le vent hurle, par intervalles inégaux, et la fatigue de la mauvaise nuit surgit en elle. La mer grogne et gronde sur les rivages, comme un essaim de mouches avides sur le cadavre d'un souffleur. Il faudrait tourner Lampaul, regagner Feunten Velen où Julie Keromnès a gardé pour les petits deux pintes de lait de chèvre (et où elle attend sa coiffe!), que de fatigues devant elle, que d'humiliations! Les yeux n'en peuvent plus. Elle s'enfonce à mi-mollets, dans une boue grasse dont elle n'a pas soupçonné la traîtrise. Et pourtant, les herbes caractéristiques s'élevaient sur les bords... Fuir chez soi. Les grands projets, dans cette île-prison, sont voués à l'échec. Toute cette peine pour détruire les effets d'une calomnie. Autant vouloir tenir un cierge allumé, dans une bourrasque, sur les falaises du Créach.

Jean Scouarnec rôde au loin près de la maison basse. Ce chien lubrique. Ce pourceau. Parce qu'elle a eu pour lui, une fois, de viles faiblesses, il... Non. Une flambée de désir la soulève. Puisque le Seigneur n'aide pas au repentir, il ne reste qu'à patauger dans les tourbières. La longue silhouette tremble au loin, comme une herbe-signal.

Les petits n'ont rien mangé depuis hier soir. Pauvres petits, pauvres petits, vous grelottez. Naturellement. Eh bien, pour vous réchauffer vous n'aurez d'autre ressource que de marcher sur les routes et, pour vous remplir le ventre, de mendier. Voici trois épingles de corsage. Quand on vous donnera du solide, offrez-en une. Mais, si l'on vous dit : « Garde! », vous gardez. Une bonne façon d'avoir quelque chose c'est, ouverte la barrière d'une cour, d'avancer à genoux, très lentement, jusqu'à la pierre du seuil. En chantant des Noëls. Par exemple :

Et quand sonna minuit
Autour de la maison on entendit du bruit...

Allez donc et mangez beaucoup, sans rien chaparder, un jour de Noël je ne crois pas qu'on vous refuse. En tous cas, Julie de Feunten Velen vous réserve du lait de chèvre.

Que Dieu vous garde!

Ils partent. Ils iront vers Lampaul en suivant la côte Sud...

— Etienne! crie-t-elle. (Le benjamin rejoindra les « grands », qui l'attendront à la première ferme.) J'ai une commission pour toi, pas un mot, ou gare. Tu déguerpis chez Miserere, le brave marin qui t'a enlevé ta vermine, et tu lui répètes ceci exactement : « Ma mère et Jean Scouarnec sont ensemble. C'est ma mère qui m'envoie vous dire ça. »

Quand tu as raconté ton affaire, tu n'y penses plus. Tu prends tes jambes à ton cou...

Singulier office. Elle compte sur l'ingénuité de la petite enfance...

Quant à Miserere, s'il a du sang dans les veines, il se précipitera dehors et... Et l'on verra. Sans doute devinera-t-il, dans cet appel moqueur, le frémissement de l'amour pur... Le chemin de Dieu passe par la maison

du Diable. Qui ne veut pas qu'elle se damne lui tende la main. A Ouessant, les projets se brisent en chemin. Même celui de ne plus en faire. La Noël prochaine sera-t-elle plus lumineuse?

Étienne doit être loin. Françoise appelle :

— Jean!

Puis elle se retourne et, avec une joie angoissée, marche vers le fond de la pièce, la dure paillasse craquante qui mériterait d'être livrée aux flammes. Par la fenêtre et la porte, entre la laine sale d'un jour grisâtre. Un jour de prison. Prison, l'existence d'une veuve et pauvre. Prison, l'île. Elle s'allonge face aux barreaux. Le fracas des lames sur les falaises évoque les tambours d'une exécution.

Et quand sonna minuit...

Deux enfants aux traits tirés avancent peut-être à genoux sur la terre froide et caillouteuse ; un troisième, d'une voix angélique, redit sans pécher des paroles de luxure.

Jean Scouarnec est apparu sur le seuil. Il commence :

— Dieu v...

Mais, hésitant devant le sacrilège, éclate de rire.

— Tu n'as donc plus de courage?

— Dieu vous bénisse, achève-t-il.

Il approche en riant mais elle sent qu'il a peur.

***

Dans le cercle de sa lampe à huile, M. Hamon a réuni un groupe d'hommes. Le gouverneur. Le surveillant des bris. Le répartiteur du vin. Le gardien de phare aîné. Joseph, l'ancien pilote. A l'exception de Jean Scouarnec (où donc le prévenir?) et, bien sûr, de Miserere, les Américains. Le gouverneur est arrivé avec son juste et de quoi le remplir ; ce bordeaux-là fini, le recteur a sorti ce qu'il fallait. Les têtes s'échauffent. En moins de vingt-quatre heures, tant d'événements! Et puis c'est Noël.

Il manque un homme. Pour longer des raisonnements, y découvrir les criques, Miserere n'a point son pareil. Nul ne l'oublie ; M. Hamon a provoqué cette réunion en songeant qu'on statuerait sur son cas. La grande pauvreté collective, la nécessité de demander à l'évêque des vivres et des hardes, le sujet demeure essentiel mais il n'est pas nouveau, hélas!

Reste Miserere, abandonné dans son bout de Penn-arland comme un maudit, alors que ses égaux se gobergent de vin rouge et de dévouement à l'île.

— Vous ne pourriez pas lui rendre sa barque? demande le recteur.

Il examine les visages. Le gouverneur cligne de l'œil à Yves Saouzanet, qui avance le menton.

— Il n'a pas été bien avec moi. Il a parlé de me jeter à l'eau.

Un silence gêné. Un autre Américain prend la parole.

— Si on lui rend son bateau, furieux comme il est forcément, il partira pour la grande terre... et fini! On ne le reverra plus!

M. Hamon lève la main d'un geste résigné. Entre lui et Miserere, il y a un compte spécial qui les regarde seuls. Et après, que reprocher à l'homme? De rester vieux garçon? On ne lui a même pas laissé le temps d'aviser. De vouloir fuir? Il a beau être né à Ouessant, il peut faire ailleurs son salut.

L'assemblée ne se perd pas en cris, M. Hamon le regrette : une résolution farouche habite les visages. Du gouverneur compréhensif au plus étourdi des Américains, ces hommes se savent d'accord sans qu'un mot soit prononcé.

Tant que Miserere ne fournira pas les preuves d'un repentir sûr, ils garderont le bateau. Ils le brûleront plutôt que de le rendre.

***

La nuit s'acheva. Une coulée de lumière pénétra dans la maison de Françoise qui, sans ouvrir les yeux, se réveillait lentement. Elle revoyait les événements d'hier comme s'ils étaient arrivés à une autre femme... Et puis le dégoût. Soudain elle fut sur pied et hurla :

— Dehors, Jean Scouarnec! Dehors, pourceau, et plus vite que ça! ou j'appelle des gens!

Avec un flegme désabusé, il rassembla ses hardes et sortit.

Dernier jour de la trêve de Noël. Miserere, contre l'ennui de la solitude, avait allumé un feu de goémons. Les gens le guettaient. S'il se montrait à l'église, Feunten Velen et Lampaul le tiendraient d'emblée pour un effronté doublé d'un mauvais chrétien, mais ils ne lui supposaient pas tant d'audace. Gare là-dessous! Il était capable, dans sa rage, de profiter des heures où les adultes ingambes déserteraient leurs maisons pour faire du vilain, démolir, brûler, tuer. On tira au sort deux Américains chargés d'établir une surveillance.

Miserere, à la longue-vue, aperçut les deux hommes, qui se cachaient mal. Cent mille diables, il ferait quelque chose! L'après-midi, lorsque le vent de Lampaul lui apporta le son des cloches, il planta un clou dans le pignon tourné vers l'île et, à la stupeur puis à la colère de ceux qui le guettaient, il y suspendit un de ses moutons noirs.

— *Libera me Domine*, entonnait M. Hamon...

Miserere, de son grand couteau, égorgeait sa bête. Heureusement pour eux que la mère et le père d'un tel bandit étaient déjà morts! Ils auraient souffert trop grande honte. Pendant des obsèques, tuer un mouton! Les morts se vengeraient! Et, parce qu'ils ne doutaient pas de la puissance des morts, les vivants résolurent de leur prêter main-forte. Les femmes, avant la trêve de Noël, avaient projeté de saccager le Clos-l'Évêque ; les hommes reprenaient à leur compte un excellent dessein! Cette nuit même. Aussitôt que le clocher de Lampaul aurait lâché ses

douze coups... Miserere ne dormait ni ne veillait ; aux prises avec un gigantesque songe qui lui laissait des moments de conscience, il se tournait et retournait sur sa paillasse. La veuve Guichou l'appelait. « Je suis seule dans mon cimetière. Profite de l'occasion pour donner un dernier baiser à ta bonne vieille. Tous les hameaux et le bourg sont endormis. Toi seul, pour ma première nuit de tombe, tu penses à moi. Prends une pelle et viens. Je te promets de raconter ta peine au bon Dieu... » Il se leva. Les yeux clos, il s'habilla dans l'ombre. La pelle était au fond du jardin. Il gagna le couloir et ouvrit la porte alors que les dix vengeurs, tapis derrière un muretin, s'élançaient déjà. Ils s'aplatirent sans bruit et il s'arrêta sur le seuil. Il ouvrait les yeux, il prenait conscience de ses actes. Les rouleaux s'écrasaient à l'Occident. Un vent froid caracolait dans une nuit molle où brillait une lune blanche et scintillaient des étoiles. Loin, très loin, accourait un signal.

Il se retourna, lentement, sans fermer la porte, et se recoucha. Les vengeurs entendirent craquer sa paillasse et, au lieu de laisser passer une demi-heure et de foncer, ils se retirèrent. Ils demeuraient sur leur effroi. Cette ombre soudaine et silencieuse dont l'apparition coïncidait avec leur attaque. Cet homme n'était pas de l'espèce commune. Malheur sur qui voudrait lui nuire!

Les veuves de Lampaul, au matin, les traitèrent de poltrons. La nuit prochaine, sacrebleu, elles prendraient leur place.

Miserere ne dormait point. Le signal qu'il avait perçu, au milieu de la nuit dernière, tandis qu'il atteignait le seuil, il le percevait encore. Quelque chose et des hommes approchaient de l'île. Dans les plis du vent couraient des messages. La pluie nettoyait le ciel, préparait des événements. Un rire se fit entendre. Il y avait une femme dans le jardin. Encore cette folle, que Dieu la secoure! Un rire, plus grave. Un autre, plus perlé, plus jeune. Il se leva et gagna la fenêtre. Sales sauvages, elles n'avaient pas le moindre sang maternel dans les veines pour s'attaquer ainsi à de faibles plantes? Elles n'auraient pas osé s'en prendre à lui, à un homme!

Il allait sortir et en étrangler une ou deux, quand l'assaillit une image. Lorsqu'il avait décapité un angelot de bois, qu'avait-il fait d'autre que ces femmes? Le temps de se justifier, ses idées avaient couru. Il se garderait de sortir. Il était le Juste qui souffre persécution pour sa cause et non l'homme riche que sa fortune empêche de dormir. Au Jardin des Oliviers, le Christ avait réprimandé saint Pierre, qui se croyait tenu à protéger son maître. Miserere n'interviendrait pas...

***

En paix avec sa conscience, Miserere dormit tard. La pluie avait cessé. Un ciel blanc pâle ventre de congre, se tenait immobile, comme un cadavre de sprat qui attend le flux. La terre, l'espace même semblaient gras et spongieux.

L'homme ne s'arrêta guère au spectacle de désolation qu'offrait le jardin. Il avait fait ce sacrifice, il n'y reviendrait pas. Sorcières!

A mi-hauteur de la falaise, debout comme une grande masse rouillée au-dessus du flot vif, tournait une mouette. Miserere contempla son vol et brusquement le signal jaillit en lui, devenu plus proche. Il arrivait dans l'épaisseur de la mer, l'onde l'avait transmis à l'onde. Miserere fixa des yeux l'horizon où nichaient tant de menaces.

L'ilien retourna chez lui et il suspendit dans l'âtre plusieurs quartiers de mouton. Avec la tête il ferait mijoter une soupe fameuse ; en attendant, honneur aux pauvres. Il descendit offrir à Jean Braz les pieds et un morceau de poitrine avec mission d'en apporter une part à une vieille paralytique.

Entre deux appels du signal, qui approchait toujours, l'homme replantait en imagination le Clos-l'Évêque. Il avait fourré ses tubercules en terre à un mauvais moment, les femmes n'avaient pu détruire que des avortons. Au lendemain de Pâques, il irait à Roscoff chercher de la semence.

Alors, un bateau serait nécessaire... et l'île ne prenait pas le chemin de lui rendre le sien. Il considéra la barque votive, dérisoire parodie, quoi qu'il eût pensé, d'un bateau véritable, et il s'aperçut qu'elle bougeait. Rudement. La timide oscillation qu'entraînaient dans le sanctuaire les vents coulis, se transformait ici en une série d'embardées et de larges demi-cercles. Il tendit les mains devant l'âtre ; il n'en sortait pas de courant d'air. Par la fenêtre, il découvrait un ciel mat. Dans les vieilles cales du silence ne traînaient aucun sifflement, aucun ululement. Et la barque remuait et tournait cependant, comme si des mains, un souffle, diaboliques et invisibles, se fussent acharnés. Deux fois déjà, deux fois seulement, Miserere avait vu semblable chose : sur une frégate, dans une baie des Antilles, alors que par une mer d'huile et un effrayant silence de l'air, les mâts craquaient comme des noix, les voiles tâchaient de briser leurs rubans de ferlage ; dans un vallon américain inondé de soleil, un subit affaissement de l'être, le cœur qui patauge et s'alourdit, les feuillages qui bruissent et claquent par un ciel sans vent... Une tornade et un tremblement de terre. Qu'arriverait-il aujourd'hui ?

Un léger bruit. Quelque chose tombait dans l'âtre. Une parcelle de graisse... Pour l'ilien, aux prises avec un univers de signes, ce fut une goutte de sang. Quand ses yeux ne rencontreraient pas la goutte, ronde et rouge, sur la pierre, mais un caillou, un morceau de bois, une mouche morte, la belle affaire! Un initié franchit les apparences! Par delà ces leurres, il eût rétabli la haute vérité.

La barque tournait rapidement, comme la grande aiguille d'une horloge que l'artisan répare. Elle s'arrêta net. Une ombre sur la vitre, un pas de femme dans le couloir...

— Encore toi! dit-il sans lever la tête.

Il parlait d'une voix triste et calme.

— Encore moi! Toujours moi!

Elle s'était agenouillée devant la porte et des larmes ruisselaient sur ses joues. Des frissons l'agitaient. Il avait fallu qu'elle rencontrât Jean Braz, repu de mouton, et qui se rendait à Lampaul avec son cadeau de viande sous le bras, pour qu'elle comprît. Juste ciel! Elle avait douté du meilleur des îliens! Le temps de ficher dans son corsage toutes ses épingles irisées, elle accourait se délivrer de ses fautes par une confession.

Honte des hontes. Sitôt entrée, ses belles phrases se dérobaient. Elle pleurait, pleurait de douleur et d'humiliation. Elle ne disait rien. Elle ne dirait rien.

A la seconde même où Miserere avait écarté les mains, Jean Braz ouvrait son bissac dans une petite ferme de Lampaul et il attrapait en riant le morceau de viande qu'il était chargé d'offrir. Et à la même seconde le bréviaire que lisait le recteur lui échappait des doigts et une voix criait en lui : « Je me porte garant de mon fils Miserere, *pax hominibus bonæ voluntatis.* » Incertain qui du ciel ou de l'enfer inspirait cette voix, le prêtre se signa et, avant de reprendre sa lecture, il se promit d'aller le lendemain visiter sa brebis perdue. Il espérait, il croyait que le message venait du ciel... Et à la même seconde, une vieille Molénaise, qui priait dans son église, eut l'idée de regarder un cierge et l'aperçut qui vacillait. Une lame de fond s'écrasa sur le Roc'h Vouillard.

Françoise admirait l'extase de l'homme. Les minutes passèrent. Un chien aboya. Elle se rappela son fils aîné, qui avait faim et, mue par le sentiment d'un devoir, elle plongea la tête en avant, se couchant presque sur le sol. Elle allongea les bras. Miserere fit un pas vers elle. Retourne dans ta maison, Françoise. C'était folie de pécher la nuit et le jour de Noël, plus vilaine folie de vouloir me mettre sous les yeux tes débauches, mais je ne te jetterai pas la première pierre. Dieu seul a le droit de te juger.

« Il sera donc toujours tellement meilleur que moi », songeait-elle. Et une colère l'envahit.

— Frappe-moi! Tu ne vois pas que tout ce qui t'arrive, c'est de ma faute?

Il secoua la tête plusieurs fois. Il n'en croyait rien.

— Va-t'en donc! lança-t-il d'un ton ferme.

Il poussait Françoise, qui ne résistait pas, et il ferma la porte. Elle se leva bientôt, mais, au passage, elle s'agenouilla encore, pour baiser la pierre du seuil. Quoiqu'elle eût échoué sur tous les points, elle se sentait calme. Demain elle se lèverait avant le jour et, temps de chien ou non, se rendrait à l'église paroissiale entendre la messe. Après quoi elle se confesserait. Dans la pureté du matin se dissoudraient les vilenies. Et M. Hamon, chef spirituel de l'île, avec le récit de ses fautes accepterait la charge d'en effacer les conséquences.

Une lame de fond s'écrasa sur le Roc'h Vouillard, projetant sur la falaise le cadavre mou d'un cormoran. Les mulots, dans leur trou, perçurent l'aubaine. La nuit tombée, ils fonceraient sur la proie.

***

Du temps plus tard, bien lesté de sa soupe, Miserere sortit. L'horizon demeurait sombre. Des mouettes s'enlevaient lentement dans un ciel fuligineux. Au-delà de Saint-Mathieu, devant Porspoder, s'agitaient des groupes de barques, et la mer, que striaient des moutons, paraissait encore très maniable.

Le signal tintait avec une force éclatante. C'était aussi bruyant qu'un tocsin et qu'un chantier naval et cela se détachait sur le calme solitaire de la dune, provocant et mystérieux comme un arc-en-ciel parmi l'azur. Était-il possible qu'il restât le seul à l'entendre? Là-bas, sur Pennarland, trois îliennes chargeaient du goémon dans deux brouettes. Un chien roux levait des étourneaux. Des moutons noirs paissaient. On ne concevait pas que les femmes et les animaux eussent gardé ce naturel dans les gestes si cette clameur avait obsédé leurs oreilles. Miserere descendit en bas de la falaise pour interroger Jean Braz ; mais l'innocent n'était pas revenu de Lampaul et il n'y avait personne sous l'abri. Dommage. A ce niveau, trente pieds au-dessus de la mer, le signal gagnait en violence, toujours distinct du bruit des vagues. Machinalement, l'homme écarta le panneau du lit clos ; il plongea la main dans le trou noir, d'où il retira une vieille voile. Comme il l'examinait, un claquement d'ailes secoua le meuble de l'intérieur et une mouette blanche jaillit, une énorme colombe dont les yeux étaient crevés. Quelques instants, l'oiseau tituba, accroupi dans l'air pattes plus haut que le ventre ; il tournoya sous l'abri, heurtant l'homme et la roche, puis il cria, large appel plaintif auquel plusieurs autres répondirent, et s'élança au dehors. Miserere se précipita ; la mouette aveugle et ses congénères avaient disparu.

Miserere appuya le dos contre la pierre. Il ressentait un vertige, il étouffait, son œil gauche clignait nerveusement, ses mains battaient l'air. Il respira de toutes ses forces... Dès qu'il eut retrouvé un équilibre, il se hâta de remonter. L'horizon, en quelques minutes, avait pourri et le ciel sur l'île se plombait comme une fumée pleine de débris volants. Des chevaux couraient et hennissaient. Des moutons levaient la tête vers le nord et bêlaient à petits coups.

Lourdement, puissamment, et dans la conviction qu'avant peu il ressortirait, l'ilien gagna sa maison. Des lapins aussi maigres que des anguilles remuaient la terre du Clos l'Évêque avec des pattes et des museaux rageurs. Ils braquèrent vers lui les hautes embouchures de leurs oreilles et ne s'enfuirent pas. Il poussa la porte du couloir, la porte de sa grande pièce, et reconnut le spectacle : la barque votive gisait sur la terre nue, le gréement fracassé, la coque brisée en plusieurs endroits.

L'esprit de Dieu? L'esprit du diable? Auquel obéissait-il lui-même en volant un objet d'église? Il serra les poings. Il ne mourrait pas, gast non, avant que ses mains n'eussent taillé et monté un navire encore

plus beau, qu'il offrirait à la paroisse. Il y mettrait tout le temps qu'il faudrait.

Avant peu, la révélation surgirait.

Assis dans l'âtre, jambes croisées, Miserere laissa filer le temps, s'avancer la nuit. Il n'avait pas touché au cadavre de la barque, dont quelques agrès luisaient dans l'ombre. Deux lapins avaient sauté sur le rebord de la fenêtre. Également impassibles, ils attendaient. La nuit ne se déroulerait pas sans aventures.

M. Hamon acheva son bréviaire et loua Dieu.

Le Fromveur, invisible, roulait.

***

Jaillis du fond de toutes les nuits marines, les vents se dressèrent et hurlèrent. Miserere tendit l'oreille : plus rien. Il reprit son attente... Le hurlement retentit de nouveau. Il ne s'arrêtait pas, il durait, s'exaspérait de sa propre violence, toutes digues crevées, tous freins sautés. Les lapins avaient bondi de la fenêtre. Un rouleau d'ouragan enveloppait le pignon. L'ilien écoutait les heurts, les poussées, les coups de hache, les gémissements, les appels, les insultes, les jurons, se multiplier sur le champ de bataille et, au-dessus des voix, crier une voix plus profonde qui s'adressait à lui-même et lui enjoignait de sortir. Sur la vitre fusa un claquement d'ailes : la mouette aveugle venait le chercher.

Dehors, la nuit sautait, grondait et tonnait, enfermant l'île entre ses crocs humides. L'oiseau volait bas. L'homme se guidait à la blancheur légère de ses orbes tranquilles et à ses cris nets, qui ouvraient un chenal dans le tumulte. Sur l'immense clavier du rivage occidental grimpaient par régiments massifs les soudards de l'Océan. Et tout ce fracas de notes déchirées et de clameurs, cette frénésie du vent sur les routes de l'espace, tous ces embruns projetés comme semences pour enfoncer la mer au plus terrestre des falaises, s'acharnaient sur l'ilien.

Miserere tenait bon. Il refusait de connaître la pesée des bourrasques et ne perdait pas de vue la mouette généreuse.

L'oiseau lança un cri vibrant ; à la même seconde, il entendit de nouveau le signal. Accourait du fond de la nuit, d'entre les feuillets d'eau qui peuplaient la mer, une lourde palpitation sonore qui tenait du bruit des calfats et de la cloche d'alarme. Cela montait et montait bien au-delà de l'extrême pointe et, sans effort, cela prenait le meilleur sur la tempête et atteignait l'homme en gardant toute sa puissance.

Cent cinquante pieds plus bas, dans ses douves opaques, la mer cognait sur la roche. Ce n'était pas, aurait-on dit, même que sur le rivage occidental ; celle-ci grondait avec une voix plus sourde et plus triste... L'oiseau guidait l'homme sur un embranchement de sentier de falaise qui mourait parmi la pierraille et les touffes de bruyère, juste au bord du gouffre. Les sens aux aguets, Miserere, qui recevait dans le dos la

charge de la tempête, s'arrêta. Une bourrasque le pencha en avant ; la mer invisible l'appelait, il se balança pour mieux se jeter en arrière, écorcha ses orteils, reprit durement son équilibre. Ne pas mourir avant la bataille! Le signal tapait dans la nuit.

L'oiseau, dans un vol plus rapide, exécutait une série de cercles plus étroits, qui le rapprochaient du sol. Il ne s'arrêtait pas de crier. Il savait des choses qu'ignorait l'homme.

***

Il avait pénétré dans une grotte basse, où rôdait une odeur d'algue et de terre sèche. Les yeux clos, il fouillait sa mémoire : pas la moindre caverne sur ces abrupts. Ébloui, déconcerté, il levait les bras, les tendait à droite et à gauche, évaluant de son mieux les dimensions et les formes et, quand il eut terminé l'inspection, s'assit sur une grosse pierre. La mouette avait crié ; puis elle était partie. Des oiseaux menaient dehors tout un vacarme, comme s'il avait été un dénicheur au moment de la ponte ; il savait de science indubitable que la mouette aveugle ne se trouvait pas dans leur bande et qu'il devait attendre son retour... Combien de temps fut-elle absente, il ne songea pas à le mesurer ni à s'en inquiéter. La mouette s'en alla, elle revint, et son cri se distinguait dans les clameurs aussi nettement qu'un œuf d'hirondelle parmi les œufs de mésange... Un bruit d'ailes claqua, puis il y eut sur la falaise, au-dessus de la tête de Miserere, la marche incertaine d'un homme. Des pieds nus trébuchèrent avec un juron. Un caillou dégringola dans la mer.

— Jean Scouarnec!

— Dis-moi ce qu'il faut faire et je serai ton homme...

Par l'intérieur du roc et par l'ouverture de la grotte s'engouffrait et s'infiltrait l'humide tocsin du signal.

— Tu entends? chuchota Miserere.

— Oui, ça souffle!

Pauvre sot, moins averti des grandes choses que les moutons noirs et que les mouettes blanches...

— Tu n'entends pas?

Jean Scouarnec glissa la tête dehors et interrogea la nuit. La tempête et ses galopades ne se manifestaient, sur ce revers de la falaise, que dans les tremblements d'un reflet... Les oiseaux criaient. Tout à l'heure, cette mouette qui frappait la vitre... Sans entendre le signal, l'homme comprit jusqu'à l'angoisse l'approche imminente des grandes aventures.

— Tu ne vas pas essayer de voler la *barque de nuit* pour remplacer ton bateau? Je veux signer ma paix avec le Bon Dieu. Le recteur a encore lu pour les épaves.

Miserere pouffa de rire.

— Avant que je parte en escadre je connaissais tout ça par cœur. Oui donc, trembleur d'église. « Nous défendons, sous peine d'excommuni-

cation, tous vols et déprédations... » Tonti, tonti, tontaine, tonti, tonti, tonton.

— Jésus Marie Joseph, ne te moque pas du bon Dieu! gémit l'autre, qui se signait.

— Si peureux pour une phrase qui n'a pas de sens? Quand on a brûlé des cervelles et sabré des têtes, il y a des choses qu'on n'a plus le droit de laisser entrer.

— Je ne veux pas être un criminel.

Tant de couardise chez un ancien des Amériques irritait le maître. La mouette avait pris la peine de le réveiller et de le guider, le Fromveur appelait. Il se dressa et, en plein visage, décocha trois coups de poing à son matelot. Pour qu'il fût digne de son père, digne d'Ouessant, digne de Jésus-Christ... Un homme arrivait encore. Une avalanche de pierraille écorcha la falaise et cribla l'eau de petites chutes. Dans un frémissement d'ailes et de cris un homme se coulait dans la grotte et Miserere n'eut qu'à lui saisir la main pour connaître son nom.

— Tu me crois toujours un vilain homme?

— Je ne crois rien, jeta Yves Saouzanet, qui dormait debout. On est venu me chercher, je suis parti.

Miserere pinça le bras de Jean Scouarnec.

— Écoute donc, imbécile. Une mouette aveugle — car je sais qu'elle est aveugle — tire du lit un des camarades qui m'ont volé ma barque et l'amène me trouver dans un endroit que je ne connaissais pas hier et où elle m'a conduit d'abord. Qu'est-ce que tu dis de ça? Tu crois ça naturel?

Le martèlement devenait meuglement de tempête, bourdonnement d'une ruche. Tout le Fromveur appelait. Tous les récifs sonnaient. Ses oreilles pleines de tapage, Miserere se leva. La certitude l'envahissait. La nuit qui se déroulait n'enfermerait pas de crimes. Une mouette blanche n'était pas un corbeau noir. Il récita le catéchisme :

— Combien y a-t-il de sortes d'œuvres de miséricorde?

— Il y en a deux sortes : les spirituelles et les corporelles.

— Dites les spirituelles.

— Enseigner les ignorants.

— Dites les corporelles.

— Donner à manger à ceux qui ont faim.

Il renifla, le temps d'écouter le signal, et, d'un ton joyeux, il lança :

— Ainsi donc, braves camarades, vous n'êtes pas appelés à un travail criminel. Vous allez faire avec moi de la miséricorde corporelle. Donner aux gens de quoi manger, de quoi boire, de quoi se vêtir.

Yves et Jean ne pipaient mot. Le signal ronflait et s'allongeait comme une barre de bronze rectiligne. Les mouettes criaient. Une taupe et un mulot détalèrent. La mer, qui allait parvenir au terme du jusant, se recueillait et rassemblait ses forces.

Toute la nuit, d'un seul coup, montait à la tête de Miserere. Il sortit à quatre pattes et, pelotonné sur une corniche invisible, poussa un hurlement, long et sauvage, que les vents déroutés rabattirent au-dessus de l'île.

***

Lorsque les fumées de son vertige se dissipèrent, l'homme, revenu dans la grotte, se rappelait encore, à la fatigue de sa gorge et au tumulte de son esprit, qu'il avait hurlé. « Qui a des oreilles entende! Qui entende laisse là sa maison et accoure! La mouette aveugle ne peut chercher tous les îliens! »

Belle, poignante, féconde nuit. La tempête hurlait sur l'île et sur la mer. Par toutes ses pierres, toutes ses fontaines, tous ses lichens, toutes ses herbes rases, Ouessant comptait les coups et observait. Les aiguilles de roche, les surplombs, les abrupts, les filons de glaise, les noyaux de silex et les coulées de cailloutis, les bernicles durs et les laminaires, les fucus et les varechs, les galets bleus et les galets jaunes, les racines de bruyère et les feuilles de trèfle attendaient... Ce qui approchait là-bas et, sans pouvoir sonder l'ombre des oubliettes de la nuit, se hâtait fatalement, ne disposant même plus du loisir de lire une messe, trouverait ici des roches rapides et sûres. Dans les abordages, on n'en avait jamais vu qui fussent défaites! La falaise et le récif d'Ouessant ouvraient les bateaux en deux, comme des huîtres.

— Une belle nuit, jeta enfin Miserere.

Jean Scouarnec lâcha un ricanement :

— Une belle nuit... pas pour eux!

Dix fois de suite, Jean Scouarnec se signa. Un répit léger passa en lui. Il respira profondément et vint se mettre à genoux devant Miserere, la bouche à la hauteur de la bouche.

— Tu as dit que nous ferions de la miséricorde corporelle. Avec le bien des autres! Et l'excommunication de l'évêque sera sur nous!

Miserere entendait le signal. La grande nuit ouessantine se construisait autour de lui comme une symphonie. Et ce n'était que le premier mouvement : les doigts furieux de la nuit n'avaient pas lancé leurs déflagrations ni leurs envols les plus terribles. Et deux hommes prétendraient élever la voix? Il se frotta les mains. « Rengainez vos jérémiades. L'évêque et le Fromveur sont avec nous. Le statut des épaves, c'est bon pour les criminels! »

Des pieds nus coururent au-dessus de la grotte et s'arrêtèrent. Une voix d'homme jaillit. Les Américains regrettaient leur conduite envers le meilleur d'entre eux et des fils de l'île, Miserere le pur. En leur nom, en celui de tout le peuple ouessantin, ils restituaient la barque. Elle avait regagné son abri, devant le lit clos de Jean Braz!

Miserere tournait sa langue dans sa bouche, une autre voix jaillissait, voix de femme agile et monotone. C'est moi Catherine, et mon mari s'appelle Simon Fourn, et j'ai couru ici depuis les fonds du Gweltas pour que vous sachiez qu'il dort et ne se réveillera pas avant demain. Toute la journée j'ai flairé un événement. Dans la soupe de mon homme, j'ai mis les herbes du sommeil — c'est mieux pour tout le monde. Dieu bénisse vos bras et vos jambes! Vous n'avez pas à craindre qu'un répartiteur des bris vienne vous déranger.

Miserere entendit que la femme allait partir. Si tu te sauves parce que ta place n'est pas avec nous, reste au moins sur la falaise le temps que nous te pêchions une mesure d'eau-de-vie. On reviendra te l'offrir dare-dare. Le brûlant du Fromveur, c'est ça qui est fameux!...

Tandis que le signal et la tempête hurlaient dans la nuit et remuaient le sol, Miserere fut plein d'admiration. A moi tout mon courage! Que ne devait-on faire pour la paroisse qui produisait de tels enfants!

Une autre îlienne criait. Françoise Méar, qui demandait pardon et la grâce de se rendre utile. S'il fallait sacrifier quelqu'un, elle était là. Une bonne mort, quelle grâce pour une pécheresse, dont Dieu bénirait les petits!

— Tous ici, nous voulons la même chose, répondit l'homme. Tu vas travailler, mais à ton rang.

Engoncé dans sa vieille douillette pelucheuse qu'avaient cabossée les averses et qui sentait le tabac et la pluie, le recteur avançait sur la route de Lampaul à Penn-arland en marmonnant des prières. « *Stulte pastor !* » disait une voix ; et une autre : « *Ubi Gaius, ibi Gaia* ». Gaius le pécheur, la brebis perdue ; Gaia le curé de la paroisse... Bien qu'il se fût couché l'âme lumineuse, il n'avait pu dormir. Aussitôt qu'il s'allongeait, des images perfides s'imposaient à ses yeux. Avait-il semoncé d'importance les femmes qui avaient démoli le jardin de Laurent Brenterch? Nullement. Il n'avait même pas cherché à les connaître!

« A la première occasion je gagnerai le continent, pensa-t-il. Et, plutôt qu'un prêtre, susceptible de me juger avec une indulgence trop grande, je consulterai un moine, rompu au commerce des problèmes philosophiques. Et maintenant que je dorme.

» *Procul recedant somnia*
Et noctium phantasmata.

» Je suis en paix avec Dieu, en amitié avec le Christ ; si je m'abandonne à craindre, je commets la faute que je dénonce... »

Le hurlement de Miserere, que les vents rabattirent, arriva tout droit. M. Hamon rejeta ses couvertures et bondit. Miserere appelait à le joindre hommes, femmes, enfants. La place du recteur était là-bas pour réconcilier avec le Christ une âme farouche...

M. Hamon arrivait sur le sommet d'une pente, face à la lumière du phare assiégée par les ténèbres, et à mi-chemin de Penn-arland, lorsqu'il entendit hurler. Deux hommes. Il fit le signe de croix et s'arrêta. La nuit, sous le tapage des éléments déchaînés, se remplissait de rumeurs auxquelles il n'avait pas prêté l'oreille. On marchait dans les maisons, on marchait sur les routes. Une grande mouette blanche sortit de l'ombre et poussa un cri. Au loin trottaient et bêlaient des moutons... Une bourrasque folle ploya l'espace, et la nuit craqua durement comme les os d'un lutteur. Le recteur enleva son chapeau et s'essuya le front. *Et lux in tenebris lucet... et lux tenebras comprehendit.* La lourde nuit ouessantine avait découvert son secret. Quelques instants, chargés comme les autres de la clameur des choses, il médita. Il se tenait à la disposition de Dieu, il voulait saisir où le menait son devoir. N'était-ce pas pour un recteur l'occasion de se ruer entre une paroisse et le péché ? Ou fallait-il rebrousser chemin, réveiller le gouverneur, remettre l'affaire à des autorités civiles ? Il tourna les talons et, lorsqu'il atteignit Lampaul, se garda de réveiller personne. *Mon Dieu, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font.* Il ouvrit la porte de l'église.

***

La pauvreté, la misère du Stiff et de Penn-arland, avaient jailli dans la nuit, ne laissant à la maison que les petits et les infirmes. Innocents, stropiats, octogénaires ingambes, aucun d'eux ne manquait. La horde s'entassait dans le noir sur le cap mamelonné au pied duquel s'agitait la mer et, tandis que soufflait la tempête, les gens écarquillaient les yeux, grimaçaient en silence.

Miserere sortit de la grotte et, se traînant sur le sol pour ne pas être jeté à l'eau, harangua son public. Des mouettes invisibles criaient en cercle au-dessus de la foule... Obéir. Et encore obéir. Aucune violence contre les personnes. Maintenant, avant d'agir, prions.

Dans les rafales jaillit une lourde et confuse clameur : « *Ora pro nobis... Ora pro nobis.* »

— Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu. — Êtes-vous chrétien ?

Les invocations à saint Gildas, dom Michel, saint Pierre, saint Pol Aurélien, saint Ténénan, se croisaient. Quelques-uns chantaient le *Credo.*

Miserere chercha des yeux le ciel. Une étoile, distincte pour lui seul, s'efforçait de crever la nue comme une araignée blanche s'arrachant de la poussière. Une ruche de prières et d'hymnes éclatait sur la falaise... Et puis les hennissements et hurlements des bourrasques reprirent avec la même violence.

Miserere avait reculé dans l'intérieur de la grotte, après un dernier regard sur l'étoile solitaire qui fuyait à contre-courant de l'émeute fumeuse du ciel. Une tristesse le poignait, qui lui couvrait le corps d'une mauvaise transpiration. Ses vêtements collaient à sa peau. Il aurait tellement souhaité se confondre avec une oraison brève et de simples

appétits, et attendre, attendre, dans une joyeuse impatience, les choses qui ne dépendaient pas de son vouloir.

Cependant que les misérables du Stiff et de Penn-arland se tenaient devant la mer comme chiens à la porte d'une auberge tandis que la noce fait ripaille, les chrétiens du navire égaré sur le Fromveur s'apprêtaient à subir le jugement de Dieu. Il fallait sortir, crier aux gens de cesser toutes les prières qu'ils avaient entreprises pour leur compte, et leur demander d'implorer le Seigneur pour des inconnus, leurs frères dans le Christ. Derrière : « Reçois-les, bon Seigneur, dans Ton paradis » se glisserait : « Fais que leur bateau contienne beaucoup de choses et qu'on puisse les prendre. » « En raison de leur mort terrible, épargne-Leur le châtiment », dirait peut-être la bouche. « Fais que la mer ne gâte pas la farine et que les courants n'emportent rien sur Molène », penserait encore l'âme.

***

Le signal s'est brisé. L'îlien, avec stupeur, tend l'oreille. Il n'est pas devenu sourd, le noroît hurle dans l'espace!... Un cri a jailli là-bas, quelque part au fond de ce sac de ténèbres où la mer et les récifs, le continent et le ciel, s'unissent et se confondent. Long cri d'appel et de frayeur que le vent, au lieu de le déporter, rabat encore sur l'île... Rien. Puis des cris tournoient et s'exaspèrent. Puis rien... Que le torrentiel et famélique ululement de la tempête...

Miserere a bondi. Les yeux clos, plein de confiance, il dévale. « Enfants et femmes, dispersez-vous sur les rivages! Avec moi les hommes! C'est sur Men-Corn que le naufrage éclate! Criez tout le monde! »

Un brasier a jailli en pleine gueule du vent, mélange de « Ooh! » de « Aah! » de conseils et de menaces. Les hommes se précipitent sur les pas de leur chef. Des pierres tombent. En quelques minutes cinq canots sont descendus de leurs trous, trente marins ploient les avirons de frêne. Sous la protection des falaises le clapot reste discret, il ne fatigue point les barques, mais le tapage devient frénétique. Au fracas familier des rouleaux du Créach s'ajoute le tumulte des parages immédiats, cohue endiablée de déferlements et de ressacs...

Les bateaux piquent du nez... Les avirons pataugent... Halte! Miserere a perdu sa vue mystique et il frotte et refrotte ses paupières trempées d'écume. La rumeur de l'île traîne sur la nuit comme un fétu de goémon que les vagues ne peuvent briser, les naufragés ne doivent pas l'entendre. L'homme se dresse ; avec toute la violence dont il est capable, il hurle plusieurs fois de suite un très long, tragique et dérisoire : « O... hé! » « Criez! Fort comme tout! » Trente hommes hurlent ensemble. Câble puéril. La main en cornet autour de l'oreille droite, protégée du vent, ils cherchent un écho. Rien pour leur attente. Les cavalcades et le glapissement du noroît, l'explosion des vagues sur Men-Corn, la cataracte vertigineuse du fracas de la tempête.

Aller plus loin sous ce préau de nuit c'est tous vouloir périr. S'engager à l'aveugle parmi les tourbillons et les ressauts du Fromveur veut dire se faire happer dans un remous et décalfater par les vagues. Ou s'égarer vers Men-Corn et se briser dessus. Miserere n'hésite point. « Rentrez les avirons! Hissez les voiles! » A peine les canots ont-ils été mis bout au vent que la manœuvre s'exécute. Ils se retournent. Au jugé du tapage, ils piquent pour laisser Men-Corn sur tribord. Le roulis et le tangage les heurtent, les secouent, mais ils naviguent près du lit de la tempête et ils avancent.

L'événement qu'a enfanté la nuit mystérieuse est maintenant sorti de l'ombre, le cœur et les sens n'en doutent pas. Il suffit d'écarquiller les yeux : d'une seconde à l'autre il va se découvrir.

La gorge de Miserere lâche un aboiement, il se précipite sur le gouvernail. « Pare-à-virer, c'est là-bas, là-bas, que les choses nocturnes se déroulent! Ça va sauter, attachez vos intestins! » A tribord sur les écailles rugissantes du Fromveur, cette masse, pareille à un récif... et qui n'a jamais été un récif... » Il éclate de rire... « Une baleine de vivres et de hardes! La nouvelle armoire de l'île danse sur la mer. »

Les canots, voile gonflée à plein par la chique de la tempête, tirent parallèlement bord sur bord et leurs silhouettes fraternelles courent et bourlinguent dans les bas-côtés du Fromveur. Une fois sur deux, avec émoi, il serrent l'île natale, que le clair de lune fait paraître immense, et qui dirige leurs actes. Miserere tend les yeux, les oreilles, les narines. Il y a des vieillards à la nuque craquelée de rides et des vieilles aux grandes épingles d'or qui sourient dans l'écume. Miserere veut être digne de son île! Plusieurs marins, grâce à lui et à ses compagnons, vont être arrachés à la mort ; et une bonne barque démolie ouvrira un admirable pillage.

***

Il fallait, que sur tribord, se distinguât de l'île une chaloupe solitaire que l'on ne connaissait pas. Les hauts récifs la protègent du vent, elle roule et tournoie sans dériver ni embarquer d'eau. Miserere fait signe à Jean Scouarnec, chef de la seconde barque, puis à Bourhis, chef de la troisième. Ils s'occuperont de la chaloupe et fouilleront tout le coin ; morts ou vivants, il doit y avoir des naufragés par là. « O...hé!... O...hé! » crient les camarades. « Vous voyez, Seigneur, que nous faisons notre possible. »

C'était bien une épave, et une fameuse, qui se dressait au loin dans la mer. A force de voiles, Miserere a gagné dessus, mais le vent l'a repoussée au centre du Fromveur, où les vagues et les tourbillons la malmènent. Une si jolie. Ses mâts brisés sont tombés sur le pont, cependant elle n'offre pas de gîte. Elle appartient à ces bateaux solides qui transportent les grains, les vins, les étoffes. La coque, le gréement, la cargaison, tout a de l'intérêt là-dedans, sans parler des tabourets ni des couvertures, ni de la pipe qui logerait dans la poche des cadavres. Une décision

s'impose. Le signal dit : « Oui. » La sagesse et l'amitié disent : « Non. » Risquer sa peau n'entraîne pas qu'on doive risquer celle des autres...

N'est-ce pas une compensation du ciel que cet aviron qui flotte, là-bas, roulé de vague en vague comme un grand oiseau blanc aux ailes rompues par la mer? On l'attrapera, celui-là, dût-on piquer une tête. Et, sans aucune peine, on l'attrape en effet. D'un bateau à l'autre, les plaisanteries fusent. Il y en a qui disent que le Fromveur est un courant, mais les connaisseurs savent bien que c'est un menuisier. Avec un fameux coup de varlope. Pour les avirons, tenez, il n'y en a pas deux comme lui. Et les plaisanteries recommencent car la mer vient de livrer encore trois avirons, un baril d'huile, un fragment de gouvernail. Un menuisier, mais aussi un épicier et un brocanteur. Les gaillards jurent et se donnent des coups de poing... Puis, tandis que les bateaux filent, tout le monde se tait. Chacun récite une prière muette pour les pauvres marins qui, avec toutes ces choses, ont dû perdre la vie. Les yeux fouillent, cherchant des cadavres et de nouveaux trésors. Quand tu ramasses une épave, ce n'est pas rien. Tu fais se lever dans la nuit des temps une foule de marins et de côtiers qui, tous, tous, ont pratiqué le même rite...

Pare-à-virer! La mer ne crache plus de richesses! Flagellés de lames qui, des pieds à la tête, inondent les hommes, les trois bateaux exécutent la manœuvre. Tant pis pour le signal. Dans cette partie de tosse-vagues, l'essentiel est de survivre. La sortie a rapporté quelques épaves, exercé les corps et les âmes... Miserere jette un dernier regard sur la barque lointaine. Gast! Voilà qui change tout! Ses yeux ont pincé, contre Bannec, une silhouette noire. Pas un récif, non plus, ni un béluga — non alors! — mais un canot de Molène, un de ces petits trapus rapides comme les crabes du haut des grèves, et qui attend son heure. Sale pillard, on va déjouer ton plan! Possible que pour beaucoup de choses nous soyons solidaires, mais cette barque entre nous, Dieu n'a pas encore dit à qui elle appartenait! Moi Miserere, je déclare : « Au plus courageux! »

Se défaisant des canots Perhirin et Croguennec (eux du moins ramèneront leurs équipages indemnes!), Miserere se lance dans le Fromveur. Saint Pierre, patron des pêcheurs, sois notre juge! Celui qui attend, celui qui hasarde sa vie, lequel mérite davantage? Et tu sais bien, vieil ami, que je distribuerai tout. Le boire, le manger, le chauffer, le vêtir. Ce n'est pas Miserere de Penn-arland qui prend le Fromveur en écharpe, c'est Ouessant.

Gouvernail sur tribord pour corriger la déviation, le canot, déporté par le courant qui le traîne à hue tandis que les vents le repoussent à dia, saute et s'effondre. Les creux sont énormes. L'eau monte quelquefois le long de tout le plat-bord comme si elle allait sauter à l'intérieur. Miserere a jeté cinq hommes dans la gueule de la mort? C'est la faute à Molène. Sur le *Corbeau* ça souque et ça obéit.

Men-Froud, Mentensel, Fromveur, gens de Molène, le gâteau n'est pas pour vous! Regardez bien : pour nous avoir provoqués, vous ne devez pas connaître à fond les îliens que nous sommes! Attention! Vous allez voir harponner et remorquer une épave en pleine tempête! Le *Corbeau* gagne toujours, voilà que nous lisons sur le château arrière de la barque tournoyante : *Arthémise*, car nous savons lire et la chandelle du clair de lune, ça nous connaît, sus à l'*Arthémise !* Bientot nos doigts débrouilleront l'enchevêtrement de vergues et d'espars qui gît sur le pont. La mer, faut croire qu'elle aurait bien voulu piller, elle aussi.

Le *Corbeau* pique au-dessus de l'*Arthémise*, qui avance comme un crabe. Personne pour saisir une amarre. C'est grand comme six fois notre bateau, mais c'est aussi impotent qu'un cul-de-jatte. Vaut mieux s'appeler *Corbeau* et porter un équipage. Enfin, nous ne sommes pas là pour juger. Croguennec regarde le maître. Miserere prend la situation d'un coup d'œil et, dans un creux de lame où les barques glissent l'une vers l'autre, incline la tête. Croguennec et Méhouas balancent le grappin, et hop! ils ont raté leur coup et se précipitent sur le câble pour l'empêcher de filer. Lorsqu'ils sortent le grappin de l'eau, l'*Arthémise* a gagné dans le sud. Il faut recommencer.

Six tentatives, six échecs. Deux fois, la Providence a retenu le *Corbeau*, qui se jetait contre l'épave. Mais, pour peu que cela dure, toutes ces manœuvres aboutiront à se faire démolir par l'*Arthémise* ou à voir celle-ci démolie par Mentensel... Miserere grince des dents. Le Fromveur n'est pas loyal.

Un signe de croix. Sans prévenir ses compagnons, l'homme a plongé dans la mer. Il va profond et, quand il remonte, les yeux éblouis, dans le tohu-bohu des gigantesques lames, le courant l'entraîne comme un paquet de goémons... Le voici près de la coque désignée par Dieu. Le bout d'un mât brisé, engoncé dans des haillons de voile, se tient en surplomb à bâbord. Une vague bénéfique penche le bateau, Miserere s'arcboute et dresse la main droite, ses doigts rencontrent la toile rèche et la serrent à déchirer, la mer aspire son corps de toute sa force immense, le soulève, un roulis, et il sent que son corps abandonne la mer, sa main gauche plaque le bois amical du mât, et, dans la sombre clarté, le *Corbeau* aperçoit un Miserere beaucoup plus grand que nature qui se hisse, rampe, se dresse enfin, debout au milieu de l'épave.

As-tu vu la Catherine
Ran plan plan, tireli plan plan...

Attention, il n'est pas venu pour chanter ; il se fraie un chemin vers l'arrière et saisit le gouvernail, qu'il bloque à un angle utile pour la manœuvre du *Corbeau*, puis il remonte sur l'avant, où il prépare un bout. Croguennec et Méhouas relancent le grappin, il tombe cette fois sur l'épave. Miserere, qui parle tout seul, y accroche le bout, et à l'eau! Les camarades tirent ; une minute plus tard, l'*Arthémise*, barque borde-

laise, se trouve liée, avec toutes ses richesses visibles et invisibles, à un riquiqui de Ouessantin. Les gars du *Corbeau* enlèvent leur coiffure et poussent dans la direction de Bannec une longue clameur. Gens de Molène, ramassez votre faim et votre peine, et allez vous coucher!

Et voici le remorquage. Un mouton qui traîne une falaise. En pleine tempête. De sales grumeaux ont envahi les bords du ciel. L'amarre fatigue et chaque tossée de vague est une souffrance pour les hommes, qui sentent le lien se tendre. Sur le Fromveur l'étale a commencé, les creux diminuent, il ne faut plus que composer avec le vent, effrayant, mais unique ennemi. Lentement, le convoi glisse dans l'épais de la mer et des bourrasques, le *Corbeau* penché sur tribord comme un bateau *penn-couch*, l'*Arthémise* tanguant sec et raide. L'amarre donne des chapelets de secousses, mais tient. Mentensel s'éloigne, on gagne sur l'île natale!

Des eaux noires, avec un liséré blanc et de soudaines gerbes blanches, qui bordent l'île natale, ont jailli deux bateaux. Pas le gouverneur ni le surveillant des bris, mais les compagnons du départ, qui veulent prêter main forte. Miserere s'inquiète car il a senti sous lui vaciller l'*Arthémise*, comme s'il se tenait sur un trou. Dommage qu'il ne puisse quitter le gouvernail sans péril pour l'amarre, il s'enfoncerait dans la descente et irait examiner la cale! Sans lumière, imbécile? Oui, sans lumière. Il est étrange que, mâts brisés ou non, ce navire ait été fui par l'équipage. Nul cadavre sur le pont. Et, pour autant qu'on puisse le voir, nulle trace de sang.

Les vents hurlent et cavalent. Si seulement l'*Arthémise* dressait un bâton et une moitié de drap, elle avancerait et soulagerait le *Corbeau*, qui tire sur elle de toutes ses forces, en limonier du port de Brest.

Les grumeaux prolifèrent dans le ciel, assombrissant un clair de lune dont ils tuent un grand nombre d'étoiles. On ne distingue plus les Molénais de Bannec. Et à peine les secourables Ouessantins, et à peine Mentensel. La mer a noirci comme un vieux poisson.

L'*Arthémise*, avec noblesse, fend une lame par le travers et s'engage sur le flanc d'une colline sombre qui n'en finit plus de monter. Elle penche, doucement, très doucement, sur tribord, tandis que la charge des vents la forcène sur bâbord. Magnifique, ce sang-froid sous la tempête; mais il donne à réfléchir et, à ce degré, il paraît étrange... Une vague se recourbe, pour la première fois depuis le coup de force de Miserere et, sans un mot, comme on jette une écuellée dans le jardin, balaie le navire. Et l'on entend les voiles et les mâts qui ruissellent, l'eau qui roule sur les planches. Eh bien! c'en est fait, le vainqueur de la barque va savoir. Il fixe le gouvernail sur tribord et s'avance, les pieds aux aguets, les mains prêtes à saisir. Il bute dans une caisse. Il pose le talon sur un canon de fusil. Il s'arrête — le pont tremble. Sans nul doute l'*Arthémise* s'est enfoncée. La mer monte autour d'elle comme le flux autour d'une roche. Et cet équipage qui a fui. Miserere s'allonge et colle au plancher l'oreille droite. Il ne surprend d'abord que les hurle-

ments et chocs déjà connus. Puis loin, très loin, des coups légers, des vacillements... comme de l'eau qui bouillonne...

Il se relève. Les mains en cornet devant sa bouche, il crie longuement. Plus vite, plus vite, camarades!

Une lame bondit par-dessus le bastingage et le trempe de nouveau. Et, tandis qu'il secoue sa barbe, voici que toute la nuit craque par le milieu et que s'effondre l'*Arthémise* comme une glace trop fragile... Encore la mer... La peau toute cuisante, Miserere nage. Des épaves obscures le heurtent... Les écureuils ont repris la ronde en sens inverse et le flux précipite le Fromveur vers le nord.

***

L'homme ne se réveilla, pour de bon, que sur la falaise. Il avala des gouttes-de-vie, en cracha d'autres, et ouvrit les yeux.

— Enfin! dit une voix de femme au-dessus de sa tête.

Et une main lui caressait le front.

Miserere ne voulait pas encore écouter cette femme, écouter les chansons bruyantes qui montaient du groupe des camarades ; il tendait l'oreille au loin. Au loin, très loin, où frappait sans cesse le martèlement familier d'heures toutes récentes. Devenu plus doux et plus tranquille...

Non, le signal n'avait pas trahi. Le signal ne disait pas que la mer livrerait à coup sûr toute la cargaison d'un navire. Simplement : il se passe quelque chose sur la mer. Et oui, gast, quelque chose était arrivé sur la mer. Ses mains avaient réellement tenu le gouvernail de l'*Arthémise*, ses pieds foulé des planches étrangères. Pour ce prix-là on avait le droit d'éprouver dans le corps une douloureuse raideur, avec une peau tout écorchée! Il sourit pour lui-même : si les Ouessantins n'avaient pu sauver la bonne carcasse, les Molénais non plus! A cette heure l'*Arthémise* reposait solidement, par quarante brasses de fond, et le pêcheur qui la renflouerait n'était pas encore né dans l'archipel!

— Miserere, j'ai tué un homme, dit une voix honteuse.

— Tais-toi donc. Probable que, si tu avais tué un homme, vous ne chanteriez pas comme ça les uns et les autres.

Croguennec s'agenouilla et, dans la pénombre laiteuse et mouillée, considéra le visage du chef de la nuit. C'était pourtant vrai, ils avaient tué un homme. Lorsque Jean Scouarnec mettait le pied dans la chaloupe, un naufragé saoûl comme une tempête s'était dressé tout de suite et avait injurié l'îlien. Sale pilleur, sale naufrageur, et autres politesses. Et pas seulement mal embouché ce chrétien-là, c'est aussi qu'il voulait flanquer des coups de crosse! Il y avait eu bataille, forcément, et, forcément, dans les batailles, on ne fait pas toujours ce qu'on désire. Jean ne cherchait qu'à mater son bonhomme et il avait jeté le fusil à l'eau, ce qui n'était pas grave, mais il avait jeté le bonhomme par-dessus, et va-t'en voir pour le tirer de là! Je plonge, je replonge. Dans la nuit et dans la tempête à quoi servaient ces manigances? Désespéré, il parlait de se sup-

primer. On n'avait pas été de trop, à onze, pour le rendre raisonnable...

— Viens ici, Jean, dit Miserere. Rappelle-toi bien que ce n'est pas toi qui as tué un homme. C'est moi. Moi tout seul.

— « Ah! comme ça... »

Croguennec, dressant le bilan de la nuit, énumérait les épaves. Une chaloupe. Des avirons. Quarante flacons d'eau-de-vie. (On avait dit bonjour à quelques-uns.) Un baril d'huile. Une voile. Des morceaux de bois. Une cuiller... La liste ne manquerait pas de s'allonger. Dès qu'il ferait jour, un certain nombre de camarades suivraient les falaises... En attendant, hors les flacons mis en service, on avait rangé les prises. On attendait seulement que Miserere se fixât sa propre part. Il avait commandé la nuit. Tout chiffre qu'il donnerait serait accepté. S'il voulait tout garder, il garderait tout.

— La tempête t'a troublé les idées, mon pauvre Joseph! se récria Miserere. Depuis quand un seul a-t-il eu le droit, dans les partages, de fourrer tout le lot dans un ventre? Laissez-moi la chaloupe. Je vais dire ma raison après. Partagez le reste.

Une aube incertaine se préparait. Le ciel avait la couleur d'un linge qui commence à devenir sec. Le phare, là-haut, allait s'éteindre... Croguennec cherchait des mots pour insister, quand une idée le saisit et l'arrêta. Ça ne se cachait pas bien une chaloupe, et ça ne se cacherait pas toujours. Le surveillant des bris serait obligé de voir; et ce qu'il déciderait, dame! nul ne pouvait le prédire. De sorte qu'au fond... Bouche bée, il regardait son chef qui, d'un coup d'œil, le devina.

— Toi et plusieurs, ordonna-t-il, vous allez monter la chaloupe, avec des cordes, sur la falaise; là-haut, vous prendrez des chevaux pour la traîner chez moi. Ça vous fatiguera suffisamment, probable, pour que vous trouviez l'eau-de-vie meilleure quand vous reviendrez. Mettez-moi le bateau dans le jardin, sous une bâche. La nuit prochaine, je démolirai ça. Et plus tard, avec les morceaux séchés, je ferai un grand feu.

Le lourd Croguennec se passa la main sous le menton pour réfléchir... Trop fatigant. Et Miserere a de la jugeote pour toute une île... Dans la chaloupe avait coulé le sang du bonhomme. Ça pouvait porter malheur pour la navigation, Miserere avait dû se le dire.

— Presse-toi, Joseph, n'attends pas qu'il fasse trop clair.

— Ton grand feu, ce sera un feu comment? Dans ta cheminée pour cuire des choses? Ou bien quoi?

— J'allumerai ça en plein air, sur la dune. Rien dessus. Non alors.

— J'aurais plutôt vu ça, dit Croguennec, en cadeau pour le phare. Tu aurais éclairé la nuit avec des épaves. Une belle fin pour le canot de l'*Arthémise*.

— C'est une idée, dit Miserere, les yeux dans le vague. (Il y avait du chrétien là-dedans, une sacrée leçon de conduite.)

— Maintenant que tu es seul, fit la voix de femme, parle-moi aussi un peu. Tu n'as plus mal?

— Tout à l'heure, chuchota-t-il et, comme une main s'emparait de sa main droite, doucement et lentement il la retira.

Le branlebas de la manœuvre retentissait. Des conseils rauques s'échangeaient du haut en bas de la falaise. Une coque frottait des pierres...

L'homme revécut la nuit. Il sentit toutes ses brûlantes écorchures et des nausées le secouèrent comme s'il avait toujours les entrailles pleines de cette mer goémoneuse.

— Miserere! Un aviron et un baril qui flottent là-bas!

Il garda le silence; à peine s'il avait entendu... Jusqu'à la mort, il se souviendrait de ces planches qui se dérobent, de ce bouillonnement d'eau envahissant une cale, tellement plus sûr de sa force que les ramasseurs et pilleurs d'épaves... Et ce crime qu'il avait endossé. Jean, le pauvre, n'avait pas fait grand mal. Il s'était défendu, quoi!

— Tâche d'oublier, tu pourrais devenir fou, dit la voix de femme doucement railleuse.

Un, puis deux, puis trois, puis les sept cormorans abandonnaient leur abri tempêtueux et filaient au ras des lames. Un banc de sprats avait été signalé dans le profond des chenaux de Bannec.

— Tu dis les choses vite, riposta Miserere. A mon sens, ça vaudrait mieux pour toi que je n'oublie pas.

Il ébaucha de la main droite un geste fataliste. Du Chaffault lui avait adressé la parole? Belle avance! Cette nuit, le Fromveur l'avait vaincu. Les brumes reculaient en silence. Molène jouait sur son îlot la grande ville miraculeuse.

— Mes cheveux n'ont pas blanchi?

— Pourquoi donc j'ai intérêt à ne pas te voir oublier?

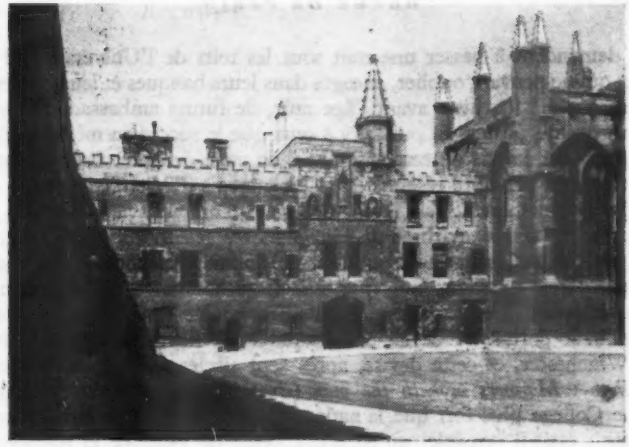
— Et mes cheveux?

Le Fromveur avait commencé son dix-millionième jusant. *Et introibo ad altare Dei*, lança le recteur, fatigué de sa nuit, et l'église vide, où craquait le bruit de l'horloge, sentait les lendemains de tempête, une odeur marine et froide.

Deux crabes s'étaient agrippés à un cadavre que le flux livrait au reflux. Le drap jusqu'au menton ronflaient les gardiens du phare. Miserere sentit la solitude se détacher de son corps et se briser.

Au loin, dans la lumière blanche, il devinait la peine de l'île et son courage. Les pommes de terre et le Fromveur, le recteur et le signal, agissaient avec ordre et sagesse. Miserere baissa les yeux. Et il accueillit en lui-même l'odeur du goémon brassé par la tempête et les premiers effluves de l'amour.

HENRI QUEFFÉLEC



OXFORD, VILLE OUVERTE

par Michel Clerc

Oxford, au premier coup d'œil, est un coquillage oublié sur les plages de l'Histoire, hors du monde et du temps.

L'herbe et la pierre, les murs sans ornements, les souterrains en ogives, les heures, les rites, tout y renvoie sans cesse au passé. Dans les cours ombreuses aux tapis d'herbe dure, règne une atmosphère claustrale où l'on perçoit la vivante empreinte de ces évêques, clercs et docteurs de la scholastique qui, chassés au XIIe siècle de l'Université de Paris, installèrent ici leur refuge.

Ceux qui vont et viennent aujourd'hui sous les hauts vitraux, sportifs et faussement nonchalants, fumant la pipe et rejetant sur leurs épaules de longues écharpes de couleur, ils ne peuvent se défendre, devant un tel héritage, d'un sentiment d'inquiétude. Le « mystère » d'Oxford — et cette constante mélodie d'orgues et de cloches qui monte des collèges — est plus puissant, plus troublant, que toutes les révolutions sociales, que toutes les tentations de l'âge moderne.

C'est peut-être la raison pour laquelle il arrive régulièrement, une ou deux fois l'an, qu'un garçon de vingt ans ou d'un peu plus, ne puisse pas supporter, ses examens finis, l'idée d' « entrer dans la vie » et choisisse, plutôt que de quitter Oxford, de se jeter du toit d'un collège.

C'est peut-être aussi la raison pour laquelle, chaque week-end, le train de Londres ramène des cargaisons mélancoliques d'anciens étudiants

qui demandent à passer une nuit sous les toits de l'Université : il y a ceux qui ne peuvent oublier, encagés dans leurs banques et leurs bureaux, qu'ils ont été ici, juste avant l'âge mûr, de futurs ambassadeurs ou de futurs grands poètes. Et puis, il y a ceux que le succès ou même la gloire ne guériront jamais de cette nostalgie, de cette drogue : Oxford. Julien Huxley a sa chambre réservée tous les samedis *à New College*.

C'est précisément à *New College* qu'on m'avait invité. Dès l'entrée, je vis le marbre où sont honorés les morts de la guerre : il y avait là, mêlés aux noms anglais, trois noms allemands, trois ennemis — mais trois « anciens » — que le Collège honorait à l'égal des morts pour la patrie. Levant la tête, je pus lire, coulée dans l'or et le bronze d'un haut portail, la devise saisissante de William Wykeham, évêque de Winchester, et cette devise, après sept siècles, était encore celle du Collège : *Manners myketh the man* (c'est la tenue qui fait l'homme).

Le Collège plus fort que la nation, le savoir-vivre plus estimé que le savoir : était-il possible, qu'en notre siècle de violence et d'irrespect, Oxford continuât de cultiver les suprêmes vertus de la civilisation, celles qui ne servent à rien ? Et s'il en était ainsi, comment cette communauté qui compte huit mille hommes d'entre dix-huit et vingt-deux ans s'était-elle arrangée pour préserver un système de valeurs auquel l'Angleterre elle-même semble parfois avoir renoncé ?

Mon hôte — un Gallois — m'a conduit dans le *Hall*, ce que les universités barbares du continent appellent un « réfectoire ». Là, nous avons dîné, parmi les toges, à la table des *dons*, les maîtres. Imaginez un repas dans la nef de la cathédrale de Chartres : le plafond perdu dans l'ombre ; la bière servie dans de grands pots d'argent ; quatre longues tables et quatre rangées de chandelles dont la lumière danse sur les visages ; au mur, la galerie éblouissante des grands morts du Collège, l'œil allumé sous l'éclairage indirect, aussi vivants dans leurs admirables portraits, que les vivants eux-mêmes : « Rien ici n'a changé depuis le XIVe siècle, explique mon hôte, les murs, les vitraux, l'ordonnance des repas sont les mêmes ; le dimanche et le mercredi nous buvons du vin ; nous devons dîner dans ce *hall* une fois la semaine au moins, entre nous, comme des moines ». Il me dit aussi qu'on pourrait comparer les vingt-quatre collèges qui composent l'Université à de puissantes confréries, possédant chacune leurs terres, leurs reliques, leurs règles, gérant elles-mêmes leurs biens et n'ayant de comptes à rendre à personne, si ce n'est, en de rares occasions, au Parlement ou au Roi. Cette parfaite autonomie fait du collège une communauté, on serait tenté de dire : un ordre, où vivent ensemble, non les étudiants d'une même discipline, mais ceux qui se reconnaissent d'une même famille d'esprit et de cœur.

New College est studieux, zélé et sévère jusqu'à proscrire dans ses statuts « la lutte, la danse, et autres jeux brouillons et désordonnés ». *Magdalene College* — qui fut le collège d'Oscar Wilde — est insouciant,

léger, sociable, hébergeant encore dans un parc de songe d'une nuit d'été un troupeau de cerfs sauvages. *Balliol* est le repaire des esprits avancés, intellectuels socialisants et cosmopolites, ennemis du sport, et qui, bien loin de se disputer l'honneur de participer aux concours d'aviron, font, paraît-il, « ramer les nègres ». *Christ-Church*, le plus beau et le plus riche de tous, reste le collège traditionaliste et conservateur par excellence (« la maison »), pépinière à premiers ministres — Gladstone, Roseberry, Salisbury, Peel — et l'ancien collège de Lewis Caroll, mathématicien et poète, qui écrivit *Alice au Pays des Merveilles*. Et ainsi des vingt autres collèges. A chacun sa figure et son style de vie. Ce n'est pas le droit, la littérature ou la théologie qui servent de signe de reconnaissance et de lien, mais quelque chose de plus subtil, et qui tient à la naissance, aux premières orientations, ou comme dans la devise, à la « tenue ».

Les hommes d'une même façon de sentir et de penser choisissent de vivre ensemble : voilà, à Oxford, ce qu'on appelle aujourd'hui encore, un collège. Il ne suffit donc pas, pour entrer à l'Université, de passer un examen et d'y être reçu, ni même d'être en mesure de payer les quelque 300 livres qui vous sont demandées pour six mois de pension et d'études : il faut d'abord se faire admettre dans l'une de ces confréries par les *Fellows* qui sont leurs tout-puissants souverains. Comme on vous faisait membre d'une chevalerie, on vous fait membre d'un collège. Et ce n'est qu'une fois agréé qu'on a droit au titre, pourtant modeste, d'*undergraduate* — celui qui n'a pas encore ses grades — et à cette longue écharpe rayée dont les couleurs sont en quelque sorte le drapeau du collège.

OXFORD, VILLE OUVERTE

Je me demandais, bien sûr, jusqu'à quel point ce décor et ce genre de vie correspondaient aux exigences d'une Angleterre qui se veut désormais égalitariste, juste, sociale, progressiste, et préfère, à tout prendre, le climat de la médiocrité à celui des privilèges. N'étais-je pas en présence d'un musée du gentleman, quelque chose d'isolé et de mort, une communauté décadente et insensée où l'on s'obstinerait à tailler les individus de 1952 sur des patrons périmés, du cousu main pour ainsi dire, alors que le monde réclame une production massive de techniciens disciplinés, des sobres et des efficaces ?

La seconde impression dément la première : il faut avoir bu, dormi, mangé sous les hautes fenêtres d'Oxford, pour se persuader que, loin d'être une Abbaye à l'écart — où ne seraient admises que les classes favorisées — Oxford est « dans le mouvement », mieux que cela, le précède, dictant au reste du pays des modes de pensée et de vie qu'il finira par adopter sans le savoir ou sans en faire l'aveu. On est travailliste à Oxford quand les tories gouvernent. Dans ce moule féodal, qui sent la cigarette et l'encre, l'Angleterre se conçoit, se renouvelle, se continue ;

les découvertes, qu'elles soient de la science ou de la philosophie, poussent comme des noms sur un arbre généalogique, chargées de passé et d'avenir. C'est à Oxford que le docteur Florey a fait ses recherches sur la pénicilline, et lord Cherwell découvert le rayon qui permit, en 1944, de détourner les avions radio-guidés. C'est à Oxford que Graham Greene, Evelyn Waugh, Stephen Spender, ont médité, ou prémédité, la littérature qui devait torturer, ou apaiser, une génération mal guérie de sa victoire amère. C'est à Oxford que le gouvernement de Sa Majesté emprunte les hommes dont il a besoin pour accomplir ses missions délicates : Sir Oliver Frank, quitte une chaire de sociologie pour l'Ambassade de Washington, et M. Isaha Berlin interrompt pendant la guerre son enseignement philosophique pour se rendre à Moscou. Mais c'est à Oxford qu'on les retrouve, leur tâche accomplie, car ils reviennent toujours, tel Leslie Beck, qui, après avoir rempli les plus hautes missions politiques pour le compte de M. Churchill, partage maintenant sa vie entre les soins d'une petite ferme aux environs de la ville, et l'enseignement d'Aristote à *Corpus Christi*.

En sorte qu'Oxford est le lieu d'un flux et d'un reflux permanents, centrale électrique de la pensée et de l'énergie anglaises, infiniment plus proche de la réalité et de la vie que les ministères de Whitehall. Oxford, dans sa sérénité académique, dit ce que Londres, officiel et prudent, ignore ou tait. L'économie, la diplomatie et la politique dénouent ici leurs fils dans la clarté des libres discussions. Le conservatisme est sans amertume, ou presque, le socialisme sans arrogance, ou presque. Le mot Europe, dans les longues conversations nocturnes, reprend un sens concret, chaleureux, confortable, qui ferait pâlir, je le crains, les Européens professionnels.

Car Oxford avec ses orgues et ses cloîtres reste une ville ouverte.

D'OSCAR WILDE AUX CLASSES MOYENNES

Cette Université avait la réputation d'être un lieu béni où les fils des grandes familles, si l'on en croit Samuel Pepys, « coulaient dans l'oisiveté des jours de confort et d'exquises délices ». Cela n'est plus.

Les garçons évaporés à gilets de daim rouge qui parlaient morphine, opium et poésie, ont définitivement cédé le pas à de jeunes hommes laborieux et nets, quelquefois ennuyeux, et souvent inquiets. Il y a deux ans on rencontrait encore à Oxford un étudiant en théologie qui semblait n'avoir jamais regardé qu'en lui-même, mais avait été pourtant dans le ciel d'Hiroshima, le jour où avait été jetée la première bombe atomique. Cet étudiant en langues orientales, qui refusait les cigarettes et le porto, avait tenu le volant de la première jeep anglaise entrée dans Berlin. Ils ont quitté Oxford ainsi que leurs semblables — les « ex-services men » ou anciens combattants — qui remplissaient les cham-

bres des collèges. C'étaient des pilotes de la R.A.F., colonels d'Extrême-Orient, qui observaient scrupuleusement des disciplines d'adolescents, s'endormaient à onze heures du soir et tremblaient devant les examinateurs. Oxford était la dernière étape de leur retour à la vie civile. Beaucoup d'entre eux étaient mutilés, mariés, pères de famille ; la toge d'*undergraduate* ne pouvait être, sur ces épaules faites à l'uniforme, qu'un déguisement passager : il fallait « décrocher » un diplôme, gagner sa vie. Dans leur soif de sécurité, ils avaient fait d'Oxford une université fébrile et sans plaisirs, tendue tout entière vers un avenir aux perspectives indécises. Accueillis dans les collèges au bénéfice de bourses gouvernementales, ils n'avaient pas d'argent et ils étaient pressés. Ils étudiaient moins pour satisfaire la curiosité de l'esprit que pour enregistrer en grande hâte les notions élémentaires dont ils auraient besoin. Leurs questions, fussent-elles métaphysiques, exigeaient des réponses immédiates.

Les « *ex-service men* » se sont maintenant dispersés, mais ils ont laissé derrière eux un sillage d'austérité, et ceux qui leur ont succédé, garçons d'entre dix-huit et vingt-deux ans, savent eux aussi qu'ils n'ont pas de temps à perdre. Parmi les nouveaux — les *freshmen* comme on les appelle — beaucoup sont loin d'appartenir à l'*upper-class*, l'ancienne classe dirigeante : ils arrivent à Oxford munis de bourses qui leur sont attribuées s'ils se sont distingués dans leurs études secondaires. Avec eux, l'immense et anonyme classe moyenne s'est installée dans le cadre féodal des collèges où les noms sans gloire voisinent désormais avec les derniers noms illustres : le fils d'un ancien ministre travailliste avec l'héritier d'un pair du Royaume. Il n'y a plus guère que 40 p. 100 des *undergraduate* — trois mille environ sur huit mille — qui assument eux-mêmes les frais de leur séjour : Oxford a cessé d'être un cercle fermé.

Le surprenant, c'est que, dans cette grande bousculade sociale, l'Université ait réussi à préserver son formalisme extrême, son culte aristocratique de la « tenue », et surtout un système d'enseignement — le « tutor » et l'étudiant en tête à tête — qui vise à cultiver les singularités individuelles beaucoup plus qu'à façonner les rouages d'une grande machine collective. Oxford peut absorber les substances les plus démocratiques, les plus cosmopolites, sans se laisser « démocratiser » et sans rien perdre, jamais, de son parfum d'éternelle Angleterre : c'est le moule qui compte.

OU L'ON ENSEIGNE UN ART DE VIVRE

L'étude, dans cette extraordinaire université, reste une activité en marge d'un grand nombre d'occupations plus séculières — mais non frivoles — qui toutes ont pour but de préparer l'*undergraduate* à jouer son rôle dans la vie nationale : une semaine à Oxford et votre miroir disparaît

sous les cartes d'invitations. L'œillet et l'habit, comme l'écharpe de couleurs et la démocratique bicyclette, font partie du bagage de l'Oxonien. Les sociétés de discussion, les clubs, les dîners, les soirées musicales ou littéraires occupent l'étudiant d'Oxford autant, sinon plus, que le plus occupé des *citymen* de Londres. Toasts au roi, cérémonies, cocktails, discours d'après-dîner, nos gentlemen improvisent avec une aisance magistrale, sous l'œil de leurs invités Ambassadeurs ou Ministres, le mot juste ou drôle : l'esprit et l'art de vivre sont inscrits au programme d'Oxford.

Les groupements politiques reproduisent à échelle réduite les trois grands partis, travailliste, libéral et conservateur, mais à la différence de ce qui se passe dans le pays, les conservateurs sont, de beaucoup, les plus nombreux. Leur association compte mille sept cents membres tandis que le « labour-club » n'en compte que mille deux cents : Oxford a toujours eu l'esprit de contradiction. Cette répartition des forces se traduit aux débats hebdomadaires de l' « Union » — le « parlement » d'Oxford — par de constantes victoires conservatrices. Là, devant mille étudiants, un garçon de vingt-deux ans, impeccable dans son habit, préside la séance avec hauteur et solennité : il a déjà son visage de premier ministre, le visage que devait avoir M. Gladstone, en 1830, quand il trônait sur le même fauteuil. Avisés, compétents, gouailleurs, rompus aux pièges de l'éloquence parlementaire, les jeunes orateurs, comme à Westminster, se traitent mutuellement d'« honorables membres ». La procédure est la même qu'aux Communes et, comme aux Communes, les « honorables » ponctuent le débat de l'approbation rituelle : *hear, hear.*

Il arrive que des représentants du vrai gouvernement et de la vraie opposition, viennent de Londres pour prendre la parole à l'« Union ».

Possédant ainsi ses clubs, ses groupements politiques et son parlement, la petite démocratie d'Oxford dispose également du quatrième pouvoir : la presse.

La presse d'Oxford est entre les mains de ce trust puissant : les *undergraduates.*

Elle comprend une demi-douzaine de journaux et de magazines, conçus et rédigés sur le modèle de la grande presse, avec leurs *leaders* et leurs inévitables lettres à l'*editor :* l'*Isis*, rempli de potins universitaires, a son style, son bureau, ses téléphones, son imprimerie, son rédacteur en chef, ses reporters en chemises à carreaux, et deux mille lecteurs. L'*Oxford-Magazine*, sorte de journal officieux publie des études austères et donne très sérieusement, comme ferait Sa Majesté le *Times* lui-même, le compte rendu détaillé et commenté des débats de l'« Union ». Le *Clarion*, organe travailliste, n'est pas tout à fait aussi scolaire que les vrais journaux du *labour party*, mais il a ce même ton assuré et dogmatique à quoi l'on reconnaît, en Angleterre, ce que nous appelons ici l'« esprit de gauche ». *Cherwell* est léger, virulent, acide, plus méchant

et plus drôle aussi que le célèbre *Punch*. *Harlequin*, enfin, luxueusement présenté, est presque une revue d'art.

La plus grande joie qu'on éprouve à lire cette presse, c'est peut-être d'y retrouver les noms, mais précédés d'autres prénoms, qui sont aujourd'hui les étoiles de Fleet Street. Les fils se préparent dès Oxford — les Michael Berry, les Julian Faber — à succéder à leurs pères dans le talent et la notoriété. Ainsi se trouve établie une sorte de continuité spirituelle qui me paraît être le fil secret de la tradition britannique.

Tout cela fait d'Oxford, bien plus qu'un lever de rideau académique, une véritable répétition générale des activités de la nation. « Ce que pense Oxford aujourd'hui, dit-on, le pays le pensera demain. »

Voulez-vous savoir qui sera premier ministre de Sa Majesté en 1970? Demandez le nom de l'actuel président de l'« Union »! Voulez-vous connaître les Lawrence Olivier et les Eric Portman du théâtre britannique de demain? Ce sont les actuelles vedettes de la compagnie d'Art dramatique d'Oxford.

L'Angleterre a là, au bord de la rivière Isis, son oracle de Delphes.

LA PEUR DES IDÉES

J'ai demandé aux gens d'Oxford : « Qui sont vos maîtres? Reconnaissez-vous des influences dominantes, des modes intellectuelles? des « courants »? Avez-vous des idoles, des saints, des héros, des poètes? Avez-vous un philosophe, un penseur politique, un économiste dont vous pourriez me dire : celui-là incarne mieux que personne nos préoccupations les plus actuelles? »

Et presque toujours on m'a fait la même réponse : « Nous vous voyons venir, esprit continental, ce que vous cherchez ici c'est un Jean-Paul Sartre ou un André Malraux, quelque chose de spectaculaire et d'aisé à retenir ou à définir, une sorte d'existentialisme britannique ou quelque beau désespoir métaphysique, que vous pourriez jeter en pâture à vos lecteurs d'outre-Manche : nous n'avons malheureusement rien de tout cela; l'après-guerre ne nous a donné ni le poète ni le philosophe en qui tout se résume et se simplifie. Nous restons ce que nous avons toujours été, de bons Anglais aux idées confuses mais pratiques, pour qui le monde est une expérience à vivre avant d'être une hypothèse à concevoir, et s'il y a des professeurs ou des écrivains que nous fréquentons plus volontiers, c'est moins parce qu'ils nous offrent une solution à nos problèmes — ce qu'ils ne font pas, et n'essaient pas de faire — que pour leur talent, ou leur charme ou leur style, ou leur clarté. Ce sont leurs personnalités, non leurs idées, que nous aimons. »

Et l'on m'a cité des noms qui connaissent une certaine vogue, pour

la seule raison que ceux qui les portent ont l'art de remplir l'amphithéâtre où ils exercent. On m'a parlé du professeur Naville Coghill, maître de littérature anglaise, spécialiste de Chaucer et de la période élizabéthaine, « le seul homme d'Angleterre qui puisse lire à haute voix les *Canterbury Tales* [1], et faire passer sur son audience le frisson de la poésie ». Naville Coghill ne se contente pas d'enseigner : il écrit des articles sur le théâtre et monte des pièces qu'aucun metteur en scène n'a jamais eu l'audace de monter. Tout Oxford se souvient de son extraordinaire mise en scène de *la Tempête* de Shakespeare, qui fut représentée pour la première fois pendant l'automne de 1950 dans les jardins de *Worcester College*. On m'a parlé de lord David Cecil, frère du marquis de Salisbury, dont le débit « nerveux et rapide comme l'électricité » exerce sur les étudiants une fascination irrésistible : personne ne connaît aussi bien que lui la période victorienne. On m'a parlé de Maurice Bowra, spécialiste de la littérature russe, grâce à qui l'on se jette avec hardiesse et une sorte d'insatiable passion, dans le fleuve inexploré du roman soviétique. On m'a parlé d'Isaha Berlin, israélite d'origine russe, auteur d'un livre sur Marx ; son esprit extraordinairement alerte et pénétrant jette sur les problèmes contemporains des lumières inattendues. On m'a parlé du professeur Ryle, le seul peut-être dont on puisse dire qu'il ait des « disciples » ; sa logique positiviste, philosophie toute rationaliste, ennemie de la métaphysique (un étudiant me la définissait : « Un existentialisme modéré ») est probablement ce qui se rapproche le plus de ce que nous appelons, sur le continent, « un courant ».

Mais dans l'ensemble, pas plus en littérature qu'en philosophie, on ne discerne rien de puissant ou d'explosif. Peu d'engouements, pas de fanatisme, pas d'étoiles, Oxford n'a découvert « l'absurde » et « l'angoisse » qu'à travers les romanciers qui s'en sont fait les spécialistes et les professionnels : cela reste en dehors du cercle des choses vécues. Sartre est estimé et connu comme littérateur et dramaturge, à peu près ignoré comme philosophe. Si l'on veut à tout prix définir l'attitude qui est aujourd'hui celle d'Oxford devant la vie, on peut dire qu'elle est faite de scepticisme libéral et d'esprit utilitariste : on ne croit pas à grand-chose ; si l'on croit, c'est avec modération ; et l'on ne croit enfin que dans la mesure où les idées semblent devoir déboucher dans la pratique et le réalisable.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

Nous avons dit qu'à la majorité travailliste d'avant-guerre, a succédé une majorité conservatrice. Le goût de l'opposition y fut sans doute pour quelque chose. Mais il y a plus : ces fils de classes moyennes qui forment la nouvelle substance humaine d'Oxford ont subi les atteintes

1. *Les Contes de Canterbury*, de Chaucer, premier grand poème de la littérature anglaise, datant du XIVe siècle, sont encore lus par les Anglais cultivés.

de l'étatisme envahissant. Ils ont bénéficié de la démocratisation, mais ils ont souffert plus encore du climat d'austérité à la fois physique et moral qui est, depuis 1945, celui de l'Angleterre. Ce qu'ils veulent sauvegarder, ce ne sont plus des privilèges de possédants, mais le seul privilège qui ne s'achète, ni ne se vend : la liberté individuelle. S'ils sont conservateurs, c'est parce que le parti conservateur est à leurs yeux le seul instrument assez puissant pour renverser le courant étatiste. Conservatisme plus libéral qu'orthodoxe. « Cela ne nous empêche pas, m'a dit l'un d'eux, de partager les opinions « sociales » de nos camarades travaillistes : la plus grande différence entre eux et nous, c'est qu'ils sont dogmatiques, et nous ne le sommes pas ; ils croient aux idées et nous croyons aux réalités ; mais vous ne trouverez nulle part à Oxford cet esprit de haine et d'aigreur qui, trop souvent, anime la vie politique du pays. Moi, par exemple, je suis membre du groupe conservateur, mais aussi du club travailliste, et je ne suis pas le seul : au fond, je crois que nous somme des libéraux. »

Le refus des définitions simples, des étiquettes conventionnelles, une grande disponibilité, un éclectisme un peu confus, voilà peut-être ce qui, aujourd'hui, caractérise profondément Oxford et qui en fait le charme. Rentrant de Harvard où il venait d'enseigner six mois durant, un professeur m'a dit : « Là-bas tout le monde choisit, on est marxiste ou antimarxiste, russe ou américain, pour ou contre : les attitudes médianes ne sont pas tolérées ». A Oxford c'est le contraire qui est vrai...

Sur cette toile de fond relativiste, on discerne cependant des inquiétudes qui se groupent, des mouvements qui se dessinent. Je n'aimerais pas donner aux lecteurs l'image d'une université éclairée et bourgeoise et qui n'aurait d'autre but que d'assurer des lendemains paisibles à une nation de bons élèves.

Oxford, loin d'échapper aux orages de l'actualité, les affronte, les brave, et veut les dominer. Si les hommes d'Oxford ont un si profond besoin de sécurité, si l'avenir les tourmente, s'ils ne songent plus comme dans les années 1930, à se dresser contre l'ordre établi, c'est parce qu'ils sentent que l'avenir ne leur appartient pas tout à fait et que l'ordre, précisément, est à rétablir. Dans ce paysage d'Oxford de clochers et de vieux toits, où l'architecture, la fidélité et la patience, entretiennent le sentiment de la durée (tout à l'inverse de ces villes en ruines qui symbolisent, elles, l'anéantissement de l'Histoire) quelques-uns sentent s'éveiller en eux un cruel sentiment de précarité : « Combien de temps tout cela pourra-t-il durer ? »

Je ne connais pas un étudiant d'Oxford qui, au bout de la première année, ne se pose, une fois au moins, la question. Mais je n'en connais pas un qui ne soit décidé à vivre comme si elle ne se posait pas.

MICHEL CLERC

SERONS-NOUS LOGÉS DEMAIN ?

par Pierre Hanoteau

Notre précédent article[1] a eu essentiellement pour but d'étudier la situation du domaine immobilier privé actuellement existant, il va être question, dans celui-ci, de ses possibilités d'extension et de renouvellement. Beaucoup de lecteurs s'étonneront de ce dernier terme : et c'est bien pour en avoir méconnu l'existence que nous nous trouvons aujourd'hui en France dans une situation tragique, sinon désespérée.

Comment se présente le problème du logement (aussi bien en France qu'en tout autre pays) ? Il ne faut pas croire qu'il s'agisse là d'un problème de statique et que, à supposer qu'à un certain moment un équilibre satisfaisant puisse être obtenu, cet équilibre se maintiendra de lui-même par la suite.

L'équation du problème du logement comporte deux termes : le premier, ce sont les besoins à une époque donnée, c'est-à-dire le nombre de foyers qui cherchent un gîte indépendant (la notion de foyer étant d'ailleurs très élastique, puisqu'elle va du célibataire isolé à la famille la plus nombreuse) ; le second ce sont les offres, c'est-à-dire le nombre de logements existants valablement utilisables, et il y a équilibre réel et sain lorsque le chiffre des offres est supérieur d'environ 5 p. 100 à celui des besoins.

Il ne suffit d'ailleurs pas que l'équilibre soit réalisé sur le plan national, il est indispensable qu'il le soit pour l'ensemble des situations locales. Or, le chiffre des besoins varie, de jour en jour, aussi bien localement que sur le plan national, par suite : des variations de la situation démographique (proportion des naissances et des mariages par rapport aux décès ; modification de la composition moyenne des familles) ; de l'émiettement des foyers ou de leur condensation ; des déplacements de population et tout particulièrement de l'exode rural vers les villes.

Ces variations peuvent être lentes ou brutales : les grandes villes ont

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1952 : *Menaces sur les Immeubles.*

subi dans la seconde moitié du XIXe siècle une extraordinaire poussée d'accroissement démographique, puis sont entrées dans une période de quasi-stagnation quantitative, pendant laquelle cependant les besoins ont continué à s'accroître parce que les usagers devenaient qualitativement plus exigeants.

Le chiffre des logements varie de son côté, mais plus lentement, en fonction de la différence entre le nombre de logements construits de neuf, le nombre de ceux aménagés dans des immeubles anciens, le nombre de ceux transformés pour d'autres usages, le nombre de ceux détruits par démolition.

Si l'on étudie la courbe parisienne, on constate par exemple que, de 1800 à 1851, puis 1914 : la population est passée de 547 000 à 1 053 000, puis, à 2 893 000, pour se stabiliser autour de ce chiffre. Le nombre des immeubles est passé aux mêmes époques de 25 000 à 30 950 puis à 87 000 en 1914 ; il a continué à croître jusqu'à 92 000 en 1938, malgré une légère diminution du nombre des habitants, ce qui se traduisit par une diminution assez nette du nombre des ménages occupant des locaux surpeuplés.

Les lois de variation des trois premières causes d'augmentation ou de diminution du nombre des logements sont extrêmement arbitraires ; le nombre d'immeubles construits annuellement à Paris a été, par exemple, de 1 078 en 1877, 1 800 en 1878, 2 500 en 1884, pour revenir à 1 220 en 1887 et 653 en 1900 ; tombé à 425 environ de 1920 à 1925, il rebondit d'un seul coup à 1 263 en 1926, au lendemain de la première loi sur les loyers et se maintient aux environs de 1 000 jusqu'en 1935 où l'application des décrets Laval le fait tomber à moins de 300 jusqu'à la guerre.

Le nombre des immeubles démolis varie beaucoup moins : de 1870 à 1903 il oscille dans des limites assez étroites entre 800 et 1 000 par an et même après 1920 il se maintient aux alentours de 700 par an, c'est-à-dire approximativement à 1 p. 100 du nombre total des immeubles existants.

C'est ce dernier chiffre qui est intéressant à retenir : il confirme que la durée moyenne d'un immeuble courant d'habitation de rapport est d'une centaine d'années. Passé ce délai, des réparations deviennent généralement nécessaires au gros œuvre et elles se révèlent à ce moment si onéreuses que, compte tenu du fait que l'immeuble, démodé, n'est plus susceptible d'un rendement acceptable, la seule solution raisonnable consiste à le démolir et à le remplacer par un autre mieux adapté à son époque.

Naturellement, l'échéance des cent ans n'est pas mathématiquement inéluctable, pas plus pour les immeubles que pour les individus, mais l'accumulation d'immeubles d'un âge moyen très élevé, et d'un état de décrépitude avancé, conduit immanquablement un jour ou l'autre à la nécessité de mesures collectives de très grande envergure qui posent de redoutables problèmes de relogement, lesquels expliquent en très grande

partie la paralysie des plans de rénovation du centre de Paris et de tant d'autres villes.

Les exceptions que l'on croit remarquer ne font que confirmer la règle : ce qui subsiste des siècles passés ne sont que des demeures hors série, anciennes demeures patriciennes ou seigneuriales, d'une qualité très au-dessus de la moyenne, entretenues dans des conditions particulièrement onéreuses pendant le cours des âges ou qui ont subi des restaurations fondamentales exceptionnelles.

En résumé, on peut admettre que sur les 12 millions, en gros, de logements existant en France à l'heure actuelle 100 000 à 120 000 atteignent chaque année un âge tel qu'ils ne sont plus justiciables que de la pioche du démolisseur. Pour Paris seulement, ce sont annuellement 800 à 900 immeubles comprenant 10 000 logements qui sont à remplacer : 5 000 ou 6 000 au moins ont largement dépassé le moment critique.

Tout programme national de construction neuve doit donc, avant tout, prévoir une réalisation annuelle minima de 100 000 logements pour compenser à l'avenir cette inéluctable disparition. Il faut y ajouter environ 75 000 logements par an pour faire face à l'accroissement de la population urbaine. Il faut, d'autre part, en France, rattraper le retard dû aux dévastations de la guerre et à la déficience des constructions de 1914 à nos jours : on évalue entre 100 000 et 125 000 par an, le nombre de logements à construire pendant une vingtaine d'années pour rattraper ce retard : le total donne 275 000 à 300 000 logements par an, M. Claudius Petit se contenterait de 240 000 ; l'ordre de grandeur reste le même, il suffirait d'allonger de quelques années la période d'effort intensif avant de reprendre le train normal de 175 000, au-dessous duquel le bilan de l'opération est déficitaire.

Ce programme est-il réellement aussi ambitieux qu'il en a l'air quand on le compare à nos maigres réalisations actuelles : 7 000 en 1947, 30 000 en 1948, 51 000 en 1949, 68 000 en 1950, en 1951 90 000...

Non, car le chiffre de 300 000 logements a été atteint en 1930, à peu près exclusivement grâce à l'initiative privée ; non encore, car ce chiffre ne représenterait que 7,5 logements par 1 000 habitants et par an et que la Suède et le Danemark dépassent 6.

Quelle est alors la cause de la carence actuelle des constructeurs ? Est-ce une question de prix ? De matériaux ? De main-d'œuvre ? De méthode ?

Question de matériaux : non ! Car nous avons trouvé entre 1920 et 1925 tous ceux qui étaient nécessaires, à la condition de ne pas vouloir employer exclusivement du ciment armé sous toutes ses formes et de revenir comme dans beaucoup de pays aux matériaux traditionnels.

Question de main-d'œuvre : pas davantage ! Nous avons entre les deux guerres fait travailler deux millions d'ouvriers dans le bâtiment ; ils ont disparu faute de travail, ils sont retournés en Italie ou en Espagne. Ils reviendront si le bâtiment leur promet un travail assuré.

Reste la question des prix : quel est donc évalué en francs 1952, le prix de revient de ce programme? L'évaluation peut en varier évidemment beaucoup, selon ce que l'on voudra construire; sur ce point les théories se heurtent, et de ce choc naît d'ailleurs la paralysie au lieu de la lumière.

La reconstruction a démarré sur des programmes qualitativement ambitieux, et d'ailleurs assez fortement entachés d'idées préconçues sur les goûts et la manière de vivre des citoyens; ces programmes prévoyaient, dans les plus humbles logements, un équipement sanitaire et ménager qui, en 1935, se qualifiait encore de tout dernier confort dans les immeubles les plus bourgeois : le coût du logement moyen de trois pièces s'en trouve aujourd'hui porté à 2 500 000 francs 1952 au bas mot, le programme énoncé plus haut se traduirait donc par une dépense globale annuelle de 750 milliards; il se traduit surtout par des loyers qui paraissent élevés aux futurs usagers et qui provoquent, malgré l'appoint au moins momentané des allocations-logement, une incontestable réticence des candidats locataires redoutant d'entrer dans les immeubles neufs, dès lors qu'ils ont, dans leur situation actuelle, des conditions de vie tant soit peu acceptables.

Une réaction s'amorce donc et l'on s'adresse pour obtenir des prix moins prohibitifs, soit aux architectes pour réviser leurs ambitions, soit aux entrepreneurs pour diminuer leurs prix de revient.

En ce qui concerne les premiers, deux courants se font jour : l'un qu voudrait conserver un équipement complet et rechercher l'économie dans une réduction, poussée à l'extrême, des superficies des pièces et des hauteurs de plafond; l'autre qui cherche au contraire la solution du problème dans la suppression, ou plutôt l'ajournement d'une fraction du confort et dans la réduction du nombre de pièces, étant entendu que, dans l'esprit de ses promoteurs, les plans doivent être étudiés de manière à ce que l'on puisse plus tard transformer des chambres en salles de bains ou cuisines et réunir entre eux deux ou trois logements pour en faire un ou deux plus grands.

A supposer que les deux méthodes arrivent sensiblement au même prix de revient unitaire pour le logement moyen, la seconde, à mon avis, réserve beaucoup mieux l'avenir et répond bien davantage au goût du public et aux conditions d'une habitalité agréable : l'extrême exiguïté des pièces autres que la salle commune en rend l'entretien plus difficile, empêche de les utiliser pour autre chose que pour y dormir et condamne parents et enfants à une promiscuité incessante qui n'est favorable ni au travail des uns ni à l'intimité des autres.

Que peuvent donner ces efforts? On fait état en ce moment d'une adjudication récente qui aurait abouti au chiffre rond, record en baisse, de 1 million par logement : c'est certainement bien trop beau pour pouvoir être généralisé.

Que peut-on attendre du côté des entrepreneurs et des progrès techniques de l'art de la construction, qu'on qualifie, avec beaucoup de mépris, d'englué dans un stade artisanal archaïque ? On a fondé de très vastes espoirs sur une préfabrication totale et on voyait déjà, avec attendrissement, des files entières de petites maisons fabriquées sortant de grandes usines modernes pour venir se ranger sagement en bel ordre, sous la férule des urbanistes, dans les « unités de voisinage » de l'avenir.

Il a fallu beaucoup déchanter ; la cité expérimentale de Noisy-le-Sec est restée un exemplaire unique, et l'on a dû reconnaître que, même en Amérique, la maison préfabriquée ne constituait pas la solution unique, ni même la meilleure, et que, de plus, le seul type pratiquement viable ne convenait ni à nos ressources en matériaux, ni à nos conditions de vie et d'espace, ni à nos possibilités d'amortissement.

On s'est alors rabattu sur une forme de préfabrication qui, si elle a la faveur des techniciens, consiste en fait simplement à remplacer par des matériaux artificiels les poutres en bois ou en fer, les briques et les pierres de taille qui constituaient autrefois l'ossature de nos demeures et que leur rareté seule éloigne de nos chantiers. De ce côté encore, nos réalisations restent timides.

Une expérience est encore à tenter, celle de l'organisation rationnelle et industrielle des chantiers eux-mêmes où l'enchevêtrement des diverses entreprises, combiné avec l'irrégularité des approvisionnements et les difficultés de financement, impriment à nos travaux une allure spasmodique génératrice de pertes de temps, de main-d'œuvre, de dépenses de location ou d'immobilisation de matériel, d'intérêts intercalaires et de dépassements de devis qui grèvent lourdement les mémoires définitifs.

En combinant toutes ces mesures, on devrait pouvoir réaliser un prix moyen de 1 800 000 francs en moyenne par logement, soit un programme total annuel de 540 milliards, non compris, malheureusement, les frais de voirie et d'équipement urbain, dont l'évaluation est infiniment difficile à faire.

Admettons qu'ils annulent les économies réalisées sur la construction et que notre programme se retrouve à 750 milliards annuels, c'est-à-dire moins de 4 milliards de francs-or par an : en regard d'un revenu national évalué de 10 000 à 12 000 milliards, même amputé de 4 000 milliards d'impôts, il n'y a rien là qui paraisse hors de portée de l'épargne : toute la difficulté semble consister à lui redonner le goût et l'habitude de s'investir dans la construction au lieu de le faire dans l'or ou les fonds de commerce.

En réalité les choses sont bien plus compliquées : il faut, en effet, remarquer que le grand brassage des classes sociales consécutif aux événements qui ont bouleversé le XXe siècle et les excès de la fiscalité à l'égard des gros revenus ont assez sérieusement changé les conditions du problème. Abstraction faite d'un certain nombre d'industriels qui construisaient pour leur propre personnel les fameux « corons » qui ont

tant desservi l'initiative privée en matière d'urbanisme, les constructeurs se recrutaient autrefois dans deux catégories sociales bien séparées.

D'un côté, l'élite de la classe ouvrière et la petite bourgeoisie réalisaient avec patience et abnégation leur rêve d'un petit pavillon individuel, jalousement séparé du reste du monde par le mur qui enclosait son jardin : ce pavillon de banlieue, honni des urbanistes et des esthètes, des architectes aussi parce qu'ils y collaboraient rarement, était et est encore infiniment cher à son possesseur qui y voyait le signe et le gage d'une indépendance farouchement convoitée pendant longtemps ; il était aussi à la mesure de ses moyens.

De l'autre côté, le quasi-monopole de la construction urbaine appartenait à la grosse bourgeoisie qui avait déjà seule le moyen, tout en conservant à sa fortune un équilibre satisfaisant et une liquité suffisante, d'investir dans des immeubles de rapport des sommes qui, pour l'époque, n'en étaient pas moins considérables, représentant au moins cinquante à cent fois le revenu minimum vital du moment.

Toute la moyenne bourgeoisie et la très grande majorité des ouvriers non qualifiés se désintéressait officiellement de la question, mais participait cependant, sans le savoir, à l'effort commun, par sa souscription aux emprunts du Crédit Foncier, par le paiement de ses primes d'assurances employées en grande partie en immeubles, par l'emploi direct ou indirect de ses fonds en hypothèques foncières.

Aujourd'hui les deux catégories de constructeurs bénévoles sont terriblement handicapées : la première par les Assurances sociales qui lui absorbent 30 p. 100 de son salaire effectif et l'inflation qui dévore au fur et à mesure ses économies ; la seconde par la surtaxe progressive de l'impôt sur le revenu et par l'inflation qui l'oblige à réinvestir dans les entreprises agricoles, commerciales et industrielles, qui constituent les grandes sources de ses revenus, non seulement le plus clair du produit de ces activités mais une grande partie de ses autres sources d'épargne.

A ceci vient s'ajouter le fait incontestable que tous les Français, soit qu'ils en souffrent comme propriétaires, soit qu'ils en profitent comme locataires, savent très bien que la propriété foncière bâtie est actuellement le plus aléatoire, le moins rentable et le plus vulnérable des placements, le plus exposé, en cas de conflagration militaire, tant aux effets dévastateurs de la guerre qu'aux entreprises de spoliation des gouvernements aux abois.

Il faut bien dire que cette situation n'est pas pour contrister, non seulement les éléments marxistes du pays, mais même un assez grand nombre de membres de groupements politiques d'étiquette modérée, mais plus ou moins touchés par une idéologie socialisante ; ils voient, dans la suppression de la propriété bâtie individuelle et dans la concentration des immeubles entre les mains d'un petit nombre d'organismes bureaucratisés dépendant des collectivités publiques et fortement contrô-

lés par elles, un acheminement vers la nationalisation ou du moins la communalisation du logement. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ces milieux politiques, poursuivent d'une telle haine le développement irrésistible de la copropriété : elle compromet le succès de la campagne de destruction qui se développait jusqu'ici avec succès.

Ceci posé, et les éléments constructeurs de toujours ayant été mis, ou paraissant être mis hors course, la gravité de la crise a bien obligé les responsables du pouvoir à chercher le moyen de financer le programme dont nous avons esquissé les grandes lignes.

Je passerai rapidement sur la Reconstruction, une œuvre qui n'intéresse, malgré tout, qu'une fraction restreinte, bien qu'importante, du territoire national et ne représente qu'une tâche limitée dans le temps comme dans l'espace.

J'évoquerai cependant la différence fondamentale des méthodes employées après 1918 et après 1945 : dans le premier cas, la reconstruction des régions libérées a été vraiment axée sur le désir de rendre au sinistré son bien, amélioré même dans une mesure parfois importante, et l'on peut dire qu'elle a été vraiment pour tous, une réparation efficace et acceptée avec reconnaissance des pertes subies et des épreuves endurées.

La reconstruction actuelle a au contraire été essentiellement considérée comme une occasion unique de faire triompher des théories urbanistes plus ou moins confrontées avec les réalités, dans le mépris le plus complet des sentiments profonds des sinistrés et avec une volonté sourde d'en profiter pour donner un coup de rabot supplémentaire sur tout ce qui dépassait la médiocrité commune et d'embrigader les propriétaires indépendants d'autrefois dans des organismes collectifs où se diluerait une grande partie de leur individualité.

La reconstruction, œuvre de réparation nationale, ne pouvait, naturellement, être financée que par l'État, mais il est très caractéristique qu'après un timide essai d'emprunts, elle ait été uniquement financée par des ressources budgétaires et subisse par conséquent tous les contrecoups des difficultés du Trésor.

Pour assurer la solution du problème permanent du logement, de celui qui se pose dans toutes les villes que la guerre n'a fait qu'effleurer avec autant sinon plus d'acuité que dans celles qu'elle a rasées, les bureaux ont longtemps espéré pouvoir trouver la solution dans le développement de la législation créée dès avant la guerre en vue d'assurer, à une fraction privilégiée du salariat, la jouissance à un prix minime de logements d'une qualité meilleure, aux frais de leurs frères mal logés.

Toute la sollicitude publique s'est donc longtemps concentrée sur les organismes H.L.M. (Habitations à Loyers Modérés), sous leurs quatre formes d'offices publics (départementaux ou communaux) ou de sociétés anonymes d'une part, de coopératives et de sociétés de crédit immobilier d'autre part.

Le principe de fonctionnement de ces organismes consiste essentiellement à fausser au départ le prix de revient des immeubles élevés par eux en reportant sur la masse anonyme des contribuables la charge des intérêts du capital à investir, soit directement par voie de bonifications d'intérêt, soit indirectement par voie de garanties accordées par les départements ou les communes.

Très accessoirement, de grandes facilités ont été données à ces organismes pour réaliser, par le monopole pratique des rachats de dommages de guerre, de fructueuses opérations sur le dos des sinistrés découragés par la longueur de l'attente ou rebutés par les conditions de remplacement qu'on leur imposait (appartement en copropriété au lieu d'une villa indépendante, emplacement excentrique, surface minorée, équipement onéreux, etc.).

Malgré ces avantages, l'efficacité des mesures ainsi prises est neutralisée par la relative modicité des crédits qui peuvent être mis à la disposition des organismes, spécialement en ce qui concerne les coopératives et sociétés de crédit immobilier ; en effet, même prêtés à taux réduits, les capitaux nécessaires sont importants et la participation à verser comptant par le candidat propriétaire se trouve d'autant plus difficile à trouver que l'on ne fait appel en principe qu'à des gens d'une classe sociale et d'un âge tels qu'ils ont eu peu de possibilités de se constituer déjà un patrimoine appréciable.

Ainsi, l'État s'est-il décidé, en 1950, au grand scandale de nombreux hommes politiques, à accorder une aide à presque tous ceux qui veulent et peuvent construire : la seule restriction encore en vigueur vise actuellement la surface maxima du logement subventionnable qui ne peut dépasser deux cents mètres carrés dont cent dix seulement ouvrent droit à la prime.

Cette initiative a eu un succès foudroyant, et le volume des logements mis en chantier par des particuliers, au bénéfice de cette législation, a, d'un seul bond, rattrapé la totalité de ceux construits avec une aide en capital de l'État : reconstruction et habitations à loyer modéré réunies ; encore faut-il remarquer que, jusqu'ici, ne se sont guère hasardés que ceux qui désirent construire pour eux-mêmes, ce qui limite le fonctionnement du système au bénéfice d'une catégorie assez restreinte de personnes, susceptibles de mettre en jeu d'emblée un capital initial voisin de un million, sinon immédiatement, du moins à assez brève échéance : il est à craindre que la couche actuellement en exploitation ne s'épuise malgré tout assez vite.

Il faut penser à tous ceux qui, ne pouvant bénéficier des faveurs de la législation H.L.M. ne disposent, malgré tout, que d'un capital réduit ou n'ont pas un point d'attache suffisamment fixe pour pouvoir immobiliser en un point donné du territoire national une fraction très importante de leur capital.

Pour ceux là il faut créer l'épargne-logement, c'est-à-dire trouver un système qui permette, à celui qui le désire, de retrouver à coup sûr, quelles que soient les fluctuations monétaires, le pouvoir de construction des sommes qu'il a expressément mises de côté dans ce but. Le problème est facile à résoudre dans les pays à monnaie saine et l'Angleterre a réalisé dans cet ordre d'idées par ses « Building Societies » des prodiges entre les deux guerres. En France, les sociétés de crédit différé, basées sur le même principe n'ont, sauf de rares exceptions, abouti qu'à de graves mécomptes qui ont fait planer sur toutes un discrédit qui en a pratiquement annihilé l'activité.

Il est bien certain que seule une formule coopérative permettra à la fois aux propriétaires actuels d'assurer la revalorisation des annuités d'amortissement à prélever sur leurs loyers, lorsque ceux-ci auront enfin atteint le stade où ils couvriront autre chose que la gestion et l'entretien et aux candidats propriétaires qui ne peuvent mettre d'emblée en jeu le minimum indispensable ou qui hésitent encore sur le choix d'un point d'attache : l'Union de la Propriété bâtie de France s'attache, depuis plusieurs années déjà, à cette question et l'on veut espérer qu'il sortira enfin du congrès qu'elle doit tenir cette année à Vichy, une formule susceptible d'être présentée au Parlement pour élaborer le statut de la coopérative immobilière privée : je ne crois pas qu'il soit trop ambitieux de dire que, si ce résultat était atteint, les centaines de milliards nécessaires s'investiraient vite dans cette forme d'épargne, qui constituerait pour notre pays la valeur de compte or dont l'absence vicie aujourd'hui toute notre activité économique à longue échéance.

A partir de ce moment, toutes les sommes actuellement attribuées à fonds perdu par le budget, tant au titre de la reconstruction qu'à celui des subventions directes ou indirectes à la construction pourront être relayées par le crédit, évitant ainsi l'enrichissement de quelques-uns aux dépens de la collectivité tout entière, et reportant équitablement sur les générations futures, bénéficiaires de l'effort à accomplir, la charge sans cela insoutenable d'une œuvre gigantesque, suivant le processus qui a mené l'Amérique au stade de prospérité que nous lui envions.

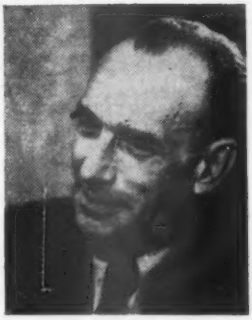
Il ne faut toutefois pas oublier qu'une activité constructive importante ne peut se développer que si les immeubles neufs trouvent preneurs, c'est-à-dire, dès qu'un million de logements auront été réalisés, si le désir d'être mieux logé est plus fort, chez les occupants des anciens logements à démolir, que le désir de faire sur leur loyer des économies monnayables en plaisirs ou en loisirs. C'est pourquoi, aucune politique de construction ne pourra être valablement poursuivie à longue échéance si n'est pas préalablement résolu le problème des loyers anciens et de leur revalorisation fonctionnelle. Là est la clé de la situation.

PIERRE HANOTEAU

PHILIPPE SOUPAULT

ET

LE SURRÉALISME



par PAUL GUTH

AVEC un peu de recul on s'apercevra que l'entre-deux guerres fut une des périodes les plus riches de la littérature française. Elle fit cohabiter, dans son foisonnement, quelques grands créateurs autonomes et une équipe : les surréalistes.

Pour certains, il s'agit même d'une grande école, méritant d'être rangée à côté de la Pléiade, de la génération de 1660, du romantisme, du Parnasse, du Symbolisme ; le Surréalisme apparaît dans une école ayant forme d'église, s'enorgueillissant d'un pape, André Breton, de schismes et d'un historien : Maurice Nadeau.

Notre après-guerre a cette vertu de savoir ranger sur des étagères les créations du passé. Elle possède une âme de muséographe. La Radiodiffusion elle-même s'est instituée la maîtresse de ces embaumements. Dispensatrice d'entretiens avec les « grands écrivains », elle a demandé à André Breton de raconter l'histoire du Surréalisme.

Il nous a paru intéressant d'aller présenter la même requête à celui qui fut le coadjuteur d'André Breton, aux temps héroïques : Philippe Soupault.

***

Rue de l'Université, Philippe Soupault vit parmi les fauteuils à jupes violettes et les chaises de jardin en fer, peintes en blanc. Sur sa cheminée un Dieu le Père en terre cuite admet au creux de son crâne des branches de houx.

Philippe Soupault est un tropical de Paris. Il a le déhanchement et l'agilité des indigènes des Iles sous le Vent. Et une grâce attentive, semblable à celle de certains étrangers qui parlent le Français mieux que nous, et conservent les courtoisies du XVIIIe siècle.

Il me raconte l'histoire du Surréalisme avec la simplicité de l'évidence, comme s'il était aussi naturel de voir naître une école littéraire que de tourner sa cuillère dans sa tasse de café.

Philippe Soupault commença à écrire vers l'âge de vingt ans, en 1917. Il faisait son service militaire à Angers, au trente-troisième d'artillerie.

Soupault tomba malade. On le transporta à Paris dans un hôpital bizarre, créé, en l'hôtel du Sillon, par la mère de Marc Sangnier.

Dans la torpeur de sa maladie militaire, Soupault se mit à écrire des poèmes. Il les envoya à la revue *Sic* dirigée par Albert Birot et dont Apollinaire était l'animateur et l'initiateur.

— J'ai reçu un mot d'Apollinaire. Je suis allé le voir, au 202, boulevard Saint-Germain.

Pour Philippe Soupault, le personnage terrestre d'Apollinaire était simplement « quelqu'un d'un peu fort... grand... ».

— Il avait déjà été blessé à la tête. Il portait son espèce de casque de cuir. Il avait publié *Alcools*, *Calligrammes* et collaboré à beaucoup de journaux dont l'*Intransigeant*, et au *Mercure*, à la *Baïonnette*. Il exerçait une grande influence sur les jeunes poètes. Mais aussi, sur les peintres : la fameuse École de Paris lui devait sa gloire. On l'oublie trop aujourd'hui.

Il accueillit Soupault avec une bienveillance teintée de méfiance. Mystificateur lui-même, il craignait qu'on ne lui rendît la pareille. Cette réticence ajoutait à son mystère des ombres qui l'approfondissaient.

Le mercredi, à six heures du soir, Apollinaire réunissait ses amis au café de Flore, qui a prouvé la continuité de la vie littéraire française, en servant de berceau aussi, entre ses guéridons et ses percolateurs, à l'Existentialisme. Dufy, Carco, Max Jacob, Cendrars se groupaient autour d'Apollinaire.

— C'est là que j'ai rencontré un jeune étudiant en médecine qui travaillait au Val-de-Grâce, il était, lui aussi, en uniforme : André Breton.

Breton frappa Soupault par sa majesté.

— Ce menton très fort et volontaire... Cette dignité extraordinaire... Nous sommes devenus tout de suite des amis.

A sa « dignité », à son sens vital de l'ampleur, Breton joignait une grande expérience littéraire. Il avait déjà écrit des poèmes, il était déjà entré en contact avec Paul Valéry. Il fascinait Soupault par sa fermeté, par son instinct prodigieux de la qualité. Même par son écriture.

Soupault m'en montre un fragment où la régularité sans raideur s'affirme dans la paix et où la certitude s'inscrit en dehors de l'ennui. D'une voix qu'il réchauffe dans l'amitié, il murmure, les yeux mi-clos.

— Breton, c'est comme un diamant!

De 1917 à 1920 tous deux firent une espèce de veillée d'armes. Ils méditèrent profondément sur la poésie. Ils s'étaient choisis pour faire oraison ensemble. Pourtant ces deux camarades de prière étaient bien différents.

— Lui, un Normand sérieux, avide de métaphysique. Moi, un Parisien trop désinvolte. Il m'a aidé à penser méthodiquement. Je l'ai sans doute aidé à se libérer.

Ils réfléchirent et lurent ensemble. Qu'était l'essence de la poésie ? Non pas un jeu forain, que trop de gens assimilent à la danse de l'œuf sur le jet

d'eau, mais cette impulsion profonde qui se confond avec les sources de la vie.

Ils se tournèrent d'abord vers Apollinaire, qui leur sembla posséder le sens du mystère qu'ils cherchaient.

Ensuite, une revue les attira : *Nord-Sud*. Elle était dirigée par un ami d'Apollinaire, Pierre Reverdy. Un solitaire de Narbonne. Une croûte de glace sur de la lave, comme souvent chez les méridionaux. Il méditait solitairement, agressivement sur la poésie et les images. Tourné vers sa propre pensée, il vivait en ermite à Montmartre, rue des Saules, exerçant, pour subsister, le métier de correcteur dans un journal.

Nord-Sud, revue de poésie, paraissait une fois par mois, soutenue à bout de bras par quelques Mécènes qui comprenaient alors le rôle de ces petites revues, si utiles à la littérature.

A *Nord-Sud*, outre Reverdy, collaboraient Apollinaire, Max Jacob, Paul Dermée et un disciple chilien de Reverdy : Huidobro.

Mais, déjà, le sentiment d'appartenir à une autre génération tourmentait Breton et Soupault.

— Apollinaire, Reverdy, Max Jacob, Picasso, Braque avaient une dizaine d'années de plus que nous. C'était la génération des cubistes. Ils avaient connu l'avant-guerre de 1914. Nous avions l'impression d'être déjà plus avancés qu'eux dans nos recherches. Apollinaire et Reverdy nous semblaient parfois piétiner dans une impasse. La poésie pour nous avait une plus grande ouverture.

L'hérédité saute par dessus une génération. De même, par dessus leurs aînés immédiats, Breton et Soupault tournaient les yeux vers leur lointain ancêtre Rimbaud, le voyant. C'est de lui qu'ils recevaient leur lumière secrète.

— A ce moment, Breton me présenta un de ses amis. Un garçon très beau, prodigieusement doué et cultivé. Un virtuose extraordinaire, à la fois tendre et insolent. Lui aussi faisait des stages d'étudiant en médecine et portait l'uniforme. C'était Louis Aragon.

Ainsi se constituait la chevalerie des compagnons du même âge.

Le mot *surréaliste* flottait déjà au-dessus d'eux, ornant le panonceau de leurs recherches. Breton et Soupault l'avaient choisi en 1919, en souvenir d'Apollinaire mort. Apollinaire l'avait employé dans un texte *Oniro-critique* et il avait écrit *les Mamelles de Tirésias, drame surréaliste*.

— Depuis, j'ai reçu la visite d'un professeur de philologie de l'Université de Wurtzbourg, en Bavière. Il m'a dit que ce mot avait été employé déjà par les Romantiques allemands. Mais, à ce moment-là, nous ne le savions pas.

***

Brusquement, après la réunion de la trinité, Breton-Soupault-Aragon surgirent plusieurs faits « considérables ».

— Nous avons redécouvert les *Chants de Maldoror* de Lautréamont.

Cette poésie de la cruauté, écrite la nuit, par Isidore Ducasse, dans un hôtel de la rue Notre-Dame-des-Victoires, ce chant qui s'approfondit et s'étale jusqu'à l'hallucination exerça sur nous une influence capitale.

» Ensuite, nous entrâmes en relation par correspondance avec Tristan Tzara, qui vivait à Zurich. Il avait fondé le cabaret Voltaire et des revues. Pour marquer son désir de néant et de destruction de tous les cadres de la pensée et du langage, il avait donné pour titre à ces publications, le mot *Dada. Le Mouvement Dada, Le Bulletin Dada.*

» Son extraordinaire entreprise de négation nous avait intéressés. Elle correspondait chez nous, à un besoin, qu'il est assez difficile de faire comprendre aujourd'hui. Pendant la guerre de 1914, et immédiatement après, la littérature avait abdiqué devant le chauvinisme. L'atmosphère était radicalement opposée, hostile à la liberté de l'esprit. Dada représentait pour nous un catalyseur. Jacques Rivière lui-même écrivit dans la N.R.F. *Reconnaissance à Dada.* »

Tzara vint à Paris. Ce petit homme couronné de cheveux d'un noir d'encre, portant tantôt un monocle, tantôt un lorgnon, fit l'effet d'une bombe. Il projeta les surréalistes du plan de la méditation ou de l'écrit au plan de l'action. Il les précipita dans la réalisation de leurs rêves de révolte et de scandale.

Alors commencèrent les manifestations publiques. En 1920, au Salon d'Automne. Breton, Aragon, Tzara, Picabia, Soupault, treize en tout, se levèrent tour à tour. Ils lurent des manifestes qui attaquaient la littérature installée. Ils couvrirent de sarcasmes et d'injures Barrès et Anatole France. Tzara s'écria : « L'absence de système est encore un système, mais c'est tout de même le plus sympathique! »

Gide était là. Il trouva la manifestation encore trop froide. « Faites des gestes! » conseillait-il aux lecteurs de manifestes.

Au théâtre de l'Œuvre on joua un acte d'une pièce de Breton et Soupault : *S'il vous plaît.*

— Il s'agissait d'un nommé Létoile, un détective privé qui « démoralisait » les gens. Il démolissait ainsi, successivement, une femme qui venait lui exposer un drame et un littérateur, qu'il venait de mettre en face de ses responsabilités.

La pièce fut « bien accueillie »; le public se borna aux sifflets et aux hurlements. Mais, dans une manifestation à la Salle Gaveau, en 1921, il ne s'en tint pas à ces réactions sonores. Il constella les dadaïstes, de tomates, d'œufs frais ou pourris et même de bifteck, lancés à la volée.

— Ribemont-Dessaignes a reçu un œuf. Cela fait très mal et c'est salissant. Moi j'ai reçu un bifteck : ce n'est pas plus agréable.

Mais il était beau de souffrir pour sa foi et de montrer sur son corps les traces de ces violences.

***

Pourtant, l'héroïsme ne suffisait pas. On voulait y joindre des jugements circonstanciés. Il se produisit une évolution qui échappa à Tzara. Les

dadaïstes se constituèrent en tribunal. Ils firent le procès de certains écrivains en place, qu'ils choisirent comme exemple de trahison envers l'esprit.

— Nous avons choisi Maurice Barrès. Nous avons essayé de comprendre les raisons qui avaient poussé l'auteur d'*Un Homme libre* à devenir l'éditorialiste du supernational *Echo de Paris*.

Les dadaïstes campèrent autour d'une revue qui leur servit de pivot. Le premier numéro parut en mars 1919.

— Nous avons cherché longtemps le titre. Paul Valéry nous avait conseillé de mettre « *Littérature* », souligné. C'est-à-dire, en somme, en italiques, puisque les typographes impriment en italiques tout mot souligné.

Philippe Soupault me montre le premier numéro. La couverture est d'un jaune classique. Les caractères du titre ressemblent à ceux de quelque grande revue académique. Au sommaire, André Gide : *Fragments du premier et du cinquième Livres des Nouvelles Nourritures*. Paul Valéry : *Cantique des Colonnes*. Léon Paul Fargue : *Ecrits dans une Cuisine*. Salmon, Max Jacob, Reverdy, Cendrars, Paulhan.

— Vous voyez ! Nous avons fait appel à nos aînés. Des trois directeurs, Aragon, Breton et moi, seuls s'étaient manifestés les deux premiers.

Aragon par un poème : *Pierre Fendre*, sans ponctuation.

Jours d'hiver copeaux
Mon ami les yeux rouges
Suit l'enterrement Glace
Je suis jaloux du mort
Les gens tombent comme des mouches
On me dit tout bas que j'ai tort
Soleil bleu Lèvres gercées Peur
Je parcours les rues sans penser à mal
Avec l'image du poète et l'ombre du trappeur
On m'offre des fêtes
des oranges
Mes dents Frissons Fièvre Idée fixe
Tous les braseros à la foire à la ferraille
Il ne me reste plus qu'à mourir de froid en public.

Et d'André Breton un poème aussi : *Clé de Sol*, avec une disposition typographique spéciale :

On peut suivre sur le rideau
L'amour s'en va
Toujours est-il
Un piano à queue
Tout se perd
Au secours
L'arme de précision
Des fleurs
Dans la tête sont pour éclore
Coup de théâtre
La porte cède
La porte c'est de la musique.

Dès le numéro deux, la revue *Littérature* changea d'aspect. Elle s'ouvrit surtout aux nouveaux poètes. Ce numéro deux publia des « poésies » de Lautréamont, inédites ou, du moins, quasi inconnues, que Breton allait copier à la Bibliothèque nationale. Le numéro quatre offrit un poème inédit de Rimbaud, acheté à Paterne Berrichon : *Les Mains de Jeanne-Marie.*

Jeanne-Marie a des mains fortes
Mains sombres que l'été tanna,
Mains pâles comme des mains mortes.
— Sont-ce des mains de Juana?

***

Signalons maintenant une évolution décisive du groupe. Dès 1919, Breton et Soupault avaient beaucoup étudié Freud et Lautréamont. Ils avaient passionnément médité sur la poésie. Ils avaient commencé à écrire des textes automatiques. En se libérant de tout sens critique, ils s'efforçaient de reproduire exactement la pensée telle qu'elle se présente si on ne la limite pas, dès sa naissance, ou ensuite, dans son flux, par les canons de la logique et des souvenirs littéraires.

Les textes automatiques avaient des ancêtres. Rimbaud s'écriant : « Je tiens le système! » Lautréamont, surtout. Apollinaire, aussi, parfois, dans *Oniro-Critique.*

— En commençant, nous avons été étonnés. Ce que nous écrivions nous paraissait à nous-mêmes extrêmement étrange, humoristique même. Il se présentait à nous des images très belles et inattendues. L'écriture automatique a été pour nous une explosion de joie, la libération, après tant d'années de compression méditative. Breton et moi nous avons publié un recueil : *les Champs magnétiques.*

La Glace sans tain.

Prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels. Nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus. A quoi bon ces grands enthousiasmes fragiles, ces sauts de joie desséchés? Nous ne savons plus rien que les astres morts ; nous regardons les visages ; et nous soupirons de plaisir...

Saisons.

Je quitte les salles Bolo de bon matin avec grand-père. Le petit voudrait une surprise. Ces cornets d'un sou n'ont pas été sans grande influence sur ma vie. L'aubergiste s'appelle Tyran. Je me retrouve souvent dans cette belle pièce avec les mesures de volume. Le chromo du mur est une rêverie qui se représente toujours. Un homme dont le berceau est dans la vallée atteint avec une jolie barbe à quarante ans, le faîte d'une montagne et se met à décliner doucement. Les mendiants prononçaient le chatiau. Il y avait d'adorables colères d'enfant à propos de ces plantes qu'on applique sur les cours, il y avait les fleurs de lis conservées dans l'eau de vie quand tu tombais...

— Le surréalisme n'était pas le fait d'un seul, mais de nous tous. Nous avons signé *les Champs magnétiques* de nos deux noms, sans indiquer ce qui était de Breton et ce qui était de moi. L'écriture automatique nous libérait à la fois de la logique et de Dada.

***

Les jeunes poètes affluaient au surréalisme. Eluard, présenté par Paulhan. Le docteur Frankel qui nous initia au culte de Jarry et à son humour destructeur. Benjamin Perret. Jacques Rigaut, qui, plus tard, se suicida. Desnos, qui est mort dans cette guerre, en déportation, Crevel qui se tua.

Nous nous réunissions dans le passage de l'Opéra, au bar Cintra, qu'Aragon a décrit dans *le Paysan de Paris*. Nous vivions là, dans une perpétuelle lumière électrique. Comme tables nous avions des tonneaux. Dans ce passage à l'atmosphère d'aquarium se trouvaient des chemisiers étranges, des boutiques où n'entrait jamais un client. Au fond du passage, le Théâtre Moderne jouait des pièces très déshabillées dont le lyrisme nous enchantait.

L'influence de Freud portait peu à peu ses fruits. Breton étudiait les fous, leur style, leur peinture. Il cherchait à élargir le domaine poétique dans cette direction, qui échappait aussi à la logique.

Ce fut le moment des jeux surréalistes. On prenait une image et on la renversait. Après avoir dit : « *la Voie Lactée* », on disait : « *du lait couleur d'astre* ». On expérimentait l'écriture hypnotique, pour trouver la poésie pure, au fond du sommeil, quand la conscience a suspendu ses interdictions.

Ce fébrile aux yeux d'un bleu éclatant, au rire subit, explosant en indignation, Robert Desnos, cet enthousiaste, qui soulevait de sympathie jusqu'aux indifférents, s'endormait tout seul. Ensuite, il dictait des récits de rêves.

On jouait aussi aux papiers pliés. On posait une question que les suivants ignoraient et à laquelle ils devaient répondre.

En 1922, on créa, rue de Grenelle, en empruntant le langage de l'industrie électrique, « la Centrale de Recherches Surréalistes ».

— Nous entrâmes en relations avec le peintre Max Ernst, le premier qui comprit qu'on devait introduire l'esprit surréaliste dans le domaine plastique.

En 1922, Mac Ernst inventa les collages. Il découpait des éléments de scènes ou de personnages dans des journaux et les collait ensemble.

Philippe Soupault en décroche de ses murs pour me les montrer. Une ville surplombée d'une vague énorme. Au premier plan, une charrette emplie de tonneaux. Jouant au tailleur, un personnage, muni d'un cou et d'une tête d'autruche, prend des mesures dans le dos d'un monsieur à barbe qui a ôté sa veste et s'est mis en gilet.

Ailleurs, un œil traversé par un fil que tiennent deux mains. Une femme décapitée. Un collier de chien lui ceint le cou. Un oiseau s'est niché entre ses cuisses. Un autre sous son bras gauche. La peau d'une de ses jambes est arrachée. On voit à l'intérieur, comme aux rayons X, les rameaux des artères et des veines.

Ailleurs deux doigts, le pouce et l'index, passent par une fente et actionnent un appareil à perforer. A côté se tient un petit poussin. Ses pattes donnent naissance à un hiéroglyphe qui est reproduit plus bas, en deux bandes parallèles.

Sur un immense plancher des personnages surgissent à mi-corps de trappes circulaires : une vache, un cheval, une matrone...

***

En 1924, point culminant : André Breton publia *le Manifeste du Surréalisme*.

Mais Philippe Soupault tolérait difficilement cette atmosphère d'Eglise.

— Breton a un sens étonnant du groupe. Il aime être entouré de gens, sur lesquels il exerce vite une influence. Il cherchait à étendre de plus en plus le surréalisme. Moi, je sentais s'exacerber mon individualisme. Sous l'influence de Rimbaud, je voulais, moi aussi, être un vagabond.

En 1925, Philippe Soupault choisit le seul métier de vagabond patenté du monde moderne : le journalisme. Pour *l'Intransigeant*, *le Petit Parisien*, *Excelsior*, *Vu*, il s'en alla en Russie, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Yougoslavie, en Autriche, en Suisse, en Belgique, aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique du Sud, dans le Moyen-Orient, en Afrique...

Les surréalistes orthodoxes l'accusèrent d'avoir déserté. Ce fut le premier schisme dans cette Eglise. Le temps a passé. Le surréalisme subsiste encore. Autour de lui, les fidèles ont fondu. De nouveaux apparaissent pourtant, tel Julien Gracq qui accède aux honneurs officiels, avec le Prix Goncourt, tout en le refusant, selon la droite doctrine.

— En apparence, le surréalisme est supplanté par l'existentialisme et ses techniciens de la philosophie. En fait, il a pleinement réussi de même que, pour le pain, la meilleure façon de réussir est d'être assimilé. Le surréalisme, aujourd'hui, prospère à l'état diffus, dans les affiches de la S.N.C.F. ou de tel savon, dans les vitrines des Galeries Lafayette, dans les parades des maisons de couture, dans la mise en page des journaux, dans l'humour des chansonniers, chez les fantaisistes des cabarets. Il a quitté le littérature pour entrer dans les mœurs.

— Il a tant de visages qu'on ne le reconnaît plus. Pour finir, qu'est-ce vraiment pour vous que le surréalisme, demandons-nous à Philippe Soupault avant de prendre congé.

— Une libération totale. Je suis persuadé même que cette puissance de libération n'a pas encore été pleinement mesurée. Si j'en juge d'après l'influence que le surréalisme exerce sur les jeunes poètes de notre temps, je crois qu'il aura marqué le début d'une nouvelle ère de la poésie.

Il me semble que Soupault a même ajouté « une étape des conquêtes de l'esprit humain » et j'admirais sa confiance en descendant, avec précaution, les marches d'un escalier-catastrophe.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LE TEMPLE — LA COMPAGNIE DE JÉSUS
L'ÉGLISE DE VILLAGE

On eût sans doute grandement étonné nos ancêtres, contemporains de Scribe ou de Sardou, ou de Feydeau, en leur annonçant qu'au cours de la saison parisienne de 1951-1952, une bonne dizaine de pièces nouvelles traiteraient les problèmes de l'inquiétude métaphysique, du salut de l'âme, de la discipline religieuse. Il en a été pourtant ainsi. Après *le Diable et le Bon Dieu* de Sartre, après le *Bacchus* de Cocteau, après la publication de *la Ville dont le Prince est un Enfant* de Montherlant (et l'on attend toujours le *Port Royal* du même auteur), nous avons vu au théâtre *Notre-Dame-d'en-Haut* de Jean-Jacques Bernard, qui est l'histoire de la reconstruction d'une église ; puis, ces dernières semaines, *Sur la Terre comme au Ciel*, de l'Autrichien Hochwalder ; *la Résurrection des Corps*, de Loys Masson ; *Beau Sang*, de Jules Roy. *Beau Sang* met en scène des Templiers, au moment de la dissolution de l'Ordre ; *Sur la Terre comme au Ciel*, la destruction de l'État jésuite du Paraguay ; *la Résurrection des Corps*, la crise de conscience d'un curé de village. Demain, ou plus exactement dans quinze jours, après qu'auront paru ces lignes, les *Dialogues des Carmélites*, de Bernanos, seront portés à la scène. Le tourment religieux de ce temps marque fortement le théâtre.

Beau Sang, joué au théâtre de l'Humour par Raymond Hermantier, est l'œuvre de Jules Roy, c'est-à-dire d'un écrivain de grande race. Cette pièce hautaine, dépouillée, superbe et secrète en même temps, ne fait guère de concessions au goût moyen du public. Mais la tension dramatique y est constante, et le langage, toujours rigoureux et ferme, y jette parfois une flamme plus haute, plus lyrique, plus éclairante. On pense bien que M. Jules Roy n'a pas songé un instant à nous proposer une imagerie historique. La grande tragédie du Temple n'est ressuscitée par l'auteur que pour nous fournir une donnée ; une situation historique. Un membre de l'Ordre, fugitif, demande et trouve asile dans un château délabré où un petit baron misérable mène une existence sordide entre sa mère

et sa femme. C'est là pour M. Jules Roy l'occasion d'entrelacer, dans une action très simple, deux ou trois thèmes majeurs, dont chacun aurait pu suffire à soutenir une œuvre dramatique : une femme, prisonnière de la médiocrité sans espoir d'un mari d'ailleurs assez pitoyable, frémit en sentant passer près d'elle la noblesse et le malheur, mais la douce tentation qu'elle a à offrir au proscrit ne pourrait être pour lui que celle de la défaite et de la déchéance. L'arrivée d'un autre fugitif, d'un autre frère de l'Ordre condamné, qui a dû avouer faussement les crimes des Templiers sous la torture, le ramène au respect des vœux qu'il allait transgresser, et au-delà même de ces vœux, à sa hautaine vocation de pureté virile et de fraternité guerrière : un émouvant et mystérieux échange de deux faiblesses s'est fait dans la confession mutuelle des deux Templiers. Ils partent. La jeune femme n'a pas un mot, pas un geste pour retenir celui qui était déjà toute l'espérance de sa vie et qu'elle n'oubliera plus.

Jouée avec une sincérité vigoureuse, mais un peu trop de véhémence plaintive, par Raymond Hermantier, fort bien servie par mesdames Janine Crispin et Annie Carriel et par un jeune comédien d'avenir, Claude Laydu (le « curé de campagne » du film de Robert Bresson), cette première pièce de Jules Roy est un des plus nobles spectacles de la saison.

Sur la Terre comme au Ciel, mis en scène par Jean Mercure avec beaucoup de soin et d'habileté au théâtre de l'Athénée, peut être rapproché de *Beau Sang* par une analogie tout extérieure : il s'agit ici encore d'une communauté religieuse persécutée. Mais ce qui n'est pour M. Jules Roy qu'un prétexte à l'invention et ne donne lieu qu'à quelques références allusives, l'événement historique, est pour l'auteur autrichien la matière même de son ouvrage. Il s'agit de l'État jésuite du Paraguay, créé par les missionnaires de l'Ordre pour sauver les Indiens de l'exploitation des trafiquants et de la tyrannie des marchands d'esclaves, dissous au XVIIIe siècle par ordre du roi d'Espagne sous la pression des intérêts particuliers lésés (les négriers ayant des amis influents) et de certaines inquiétudes politiques (la structure communautaire de l'État jésuite pouvant, en raison même de la réussite matérielle de cette étonnante expérience, créer un précédent redoutable pour les castes possédantes). Consternés, indignés, les Jésuites songent à résister par la force. Ils ont des hommes et des armes. Les Indiens sont prêts à leur obéir jusqu'à la mort pour ne pas retomber dans l'esclavage. Mais un délégué du général de la compagnie apporte de Rome et impose, au nom du vœu d'obéissance *perinde ac cadaver*, l'ordre de soumission. La Compagnie de Jésus est proscrite dans l'Europe presque entière. Elle n'a plus d'abri qu'en Espagne. Si ses membres provoquent une révolte contre le roi d'Espagne en Paraguay elle est perdue. Pour le bien des seuls Indiens du Paraguay, faut-il risquer un mal infiniment plus étendu et sans doute irrémédiable, celui qui résulterait de la disparition de la Compagnie de Jésus elle-même ? Ce problème, qui peut paraître encore posé en termes étroitement

politiques, se double d'un autre, plus grand et plus inquiétant encore. Au Paraguay même, l'action des Jésuites ne s'est-elle pas orientée dans une voie dangereuse? Ils ont assuré à leurs ouailles indiennes une liberté, une dignité, une prospérité que les régions voisines ne connaissent pas. Mais était-ce ici, exactement, leur rôle? N'ont-ils pas fait passer des préoccupations temporelles, terrestres, transitoires, avant le service de Dieu qui est leur véritable raison d'être? Sans doute, les Indiens se convertissent. Mais s'ils se convertissent pour la seule raison que le Dieu des Chrétiens est le Dieu-qui-donne-à-manger, n'est-ce pas à une sorte de matérialisme qu'ils se convertissent? Un royaume de la terre n'a-t-il pas été substitué au royaume qui n'est pas de ce monde? Jusqu'à quel point, et dans quelle mesure, l'Église doit-elle se donner aux tâches temporelles, elle dont le spirituel est le domaine? Mais l'Église est sur la terre — le spirituel dont elle a la charge est un spirituel incarné. Le fils de Dieu s'est fait homme — l'Église vient en aide aux pauvres, et aux malades, elle protège les innocents contre l'injustice. Venir en aide aux Indiens, protéger les Indiens contre les trafiquants d'esclaves, n'est-ce pas aussi son rôle? En vérité, le problème est sans issue. Nous touchons dans *Sur la Terre comme au Ciel* cette grande et redoutable idée qu'il y a dans l'action politique une menace pour les joies supérieures de l'homme, non seulement quand cette politique fait du mal aux hommes, mais encore quand elle leur fait et veut leur faire du bien. Si l'Église entre dans le camp des pauvres, prend le parti des pauvres contre les riches et encourage et justifie leur révolte, elle cesse d'être l'Église. C'est d'abord dans l'âme des riches et des puissants qu'elle doit combattre l'injustice, créer l'amour du prochain : elle ne peut être seulement l'Église des opprimés... Mais si elle semble faire alliance avec les riches et les puissants, si elle livre les Indiens aux trafiquants espagnols, n'apparaîtra-t-elle pas aux yeux des pauvres comme l'Église des riches, et ne se détourneront-ils pas d'un Dieu qui semblera se détourner d'eux? Il semble qu'il n'y ait pas de solution, qu'il n'y ait de solution qu'incertaine, ambiguë, déchirante. Bien entendu, le personnage central de *Sur la Terre comme au Ciel* se résignera à l'obéissance, après un drame de conscience très émouvant, mais il ne survivra pas à l'écroulement de son œuvre et à la faillite de son espérance.

Grand sujet, on le voit, sujet qui, à travers une anecdote historique d'ailleurs émouvante en elle-même, reste un sujet d'aujourd'hui au point que les mêmes questions, ou presque les mêmes questions, qui sont posées dans *Sur la Terre comme au Ciel* pourraient être posées en 1952 à propos des prêtres-ouvriers, par exemple — le sujet, M. Hochwalder l'a traité avec un excellent métier dramatique. Le style de l'œuvre est certes très différent de celui de *Beau Sang*. Du côté de *Beau Sang*, une discrétion, une distinction, une pudeur extrême. Du côté de *Sur la Terre comme au Ciel*, des effets de gros théâtre ; et un langage qui, autant qu'on puisse en juger à travers la traduction, n'est pas un langage de haute qualité.

Mais la pièce *porte*. Elle crée l'émotion. Elle invite à la réflexion. Elle a, tout comme *la Première Légion*, il y a quelques années, atteint au succès commercial, qui n'est pas, quoi que pensent certains, réservé aux « caleçonnades ».

M. Loys Masson a donné sa première pièce, *la Résurrection des Corps*, au théâtre de l'Œuvre, où M. Michel Vitold l'a mise en scène. L'action est située dans un petit village des Alpes bloqué par la neige, en 1830 — le choix d'une telle date était nécessaire parce que l'isolement absolu d'une petite communauté humaine n'est guère concevable à l'époque du télégraphe et de la radio, et surtout parce que M. Loys Masson voulait nous montrer des âmes paysannes encore très frustes, prisonnières des terreurs magiques et des superstitions. Un prêtre est tourmenté par le doute : non pas le doute au sujet de l'existence de Dieu, mais le doute au sujet de sa propre vocation de prêtre. Est-il digne de donner la Vie sous les espèces de la communion ? Il supplie Dieu de le rassurer en ressuscitant une enfant morte. Pour lui, naturellement, le miracle passionnément espéré ne se produit pas. Dieu se tait. N'y avait-il pas un orgueil démesuré dans la demande qui lui était faite ? M. Loys Masson, qui s'en est expliqué là-dessus, ne le croit pas. Il croit que le chrétien est en droit de demander un miracle, qu'il n'y a pas de raison pour que le miracle ne soit pas en quelque sorte quotidien. Je ne suis pas qualifié pour engager avec lui la discussion là-dessus. Mais il me semble qu'on pourrait soutenir que si Dieu, à un moment choisi de l'histoire des hommes, a voulu parler aux hommes une fois pour toutes, le chrétien doit se contenter de cette Parole une fois donnée, accepter que son Dieu une fois manifesté se soit fait de nouveau silence. Mais le prêtre de M. Loys Masson est plus exigeant, en ce qui le concerne : il lui faut une réponse personnelle et convaincante de Dieu. Comme il ne l'obtient pas, il croit qu'il est indigne de la recevoir, et, avec un dédain assez surprenant de ses devoirs d'état, de ses responsabilités de conducteur d'âmes, il refuse de dire désormais la messe, de donner la communion, de confesser et d'absoudre les malheureux villageois, abandonnés sans recours à la peur de la mort et de l'enfer. Une de ses paroissiennes, pourtant, parvient à l'émouvoir. C'est la mère de la petite morte, qui l'avait d'abord insulté, frappé, et qui vient le supplier de reprendre son office. Il comprend alors qu'en donnant à la malheureuse mère la communion pascale, il dispose de ce pouvoir qu'il a demandé en vain à Dieu, qu'il permet à la mère de rejoindre son enfant vivante par-delà la mort. Mais à peine les choses rentrées dans l'ordre, un nouveau désordre apparaît. La jeune femme est venue vivre au presbytère, où l'abbé Barthélémy l'a accueillie pour la sauver de la solitude et du désespoir. Mais cette « bonne de curé » est un peu trop jeune et fraîche ; le village s'émeut. On commence à accuser tout bas, puis de plus en plus haut, le prêtre et sa protégée de vivre maritalement, et on attribue naturellement à la colère divine contre ce péché les malheurs qui frappent le village. Mais — n'est-ce pas encore de l'orgueil ? — l'abbé Barthélémy

refuse de faire cesser l'état de choses qui indigne la population, ou même de se justifier. Finalement, la jeune femme est tuée par un exalté, sans que nous ayons pu savoir, nous autres spectateurs, quelle était la part de vérité dans les soupçons du village. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a là, de la part de M. Loys Masson, un artifice dramatique critiquable : l'auteur dramatique a le droit et presque le devoir de laisser dans une certaine ambiguïté les sentiments, les mobiles des personnages, car aucune âme n'est jamais simple ; mais je ne crois pas qu'il puisse sans inconvénient jeter un rideau de brouillard sur les faits eux-mêmes. Ou ses deux héros sont purs de tout péché, ou ils ont péché, ou ils ont connu la tentation du péché et lui ont résisté. Que le choix nous soit laissé entre ces trois interprétations nous laisse un léger malaise. Il reste que la pièce comporte, à côté de scènes insuffisamment élaborées (la confession publique des villageois affolés, devant l'église sans prêtre, eût pu être extraordinaire) des moments beaux et forts. Elle est fort bien jouée par MM. Michel Vitold, Pierre Leproux, Beauchamp, Jean Mauvais, et par mesdames Dominique Chautemps et Claire Guibert, dans une mise en scène d'une grande intensité dramatique — un peu tendue et crispée par moments.

THIERRY MAULNIER.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

RETOUR A L'AVENIR

par Sigrid Undset *(Stock)*

Une œuvre de circonstance, dit loyalement l'éditeur. Mais il y a des œuvres de circonstance qui survivent à l'événement : ce pourrait bien être le cas. Ce récit de voyage a été écrit par la grande romancière norvégienne en exil aux Etats-Unis, l'été 1941. C'est le journal d'une défaite et d'un exode, mais d'une défaite qui ne fut jamais une débâcle, d'un exode très différent d'une déroute. La partie qui frappe le plus est la traversée de la Russie, l'été 1940, l'extraordinaire misère du peuple soviétique, l'abandon, la saleté, l'incurie d'un régime qui allait, un an plus tard, stupéfier le monde par sa résistance à Hitler. On ne s'étonne pas qu'ayant traversé dans ces conditions — meilleures pourtant que celles d'innombrables déportés — l'interminable Sibérie, madame Sigrid Undset ait trouvé le Japon un paradis...

PERSONNE N'EST DUPE

par Charles-Yale Harrison *(Calmann-Lévy)*

Connaissez-vous les *Public Relations?* Si oui, vous prendrez un vif plaisir à la lecture de ce roman. Sinon vous apprendrez que les *Public Relations* ne sont ni les relations des entreprises avec les pouvoirs publics comme d'aucuns se l'imaginent en France, ni une entreprise de publicité comme on l'affirme en Amérique. A la vérité ce livre est une suite du fameux *Babbitt* de Sinclair Lewis. Son héros le *common man*, intermédiaire entre le *great business* et la boutique, hier, *realtor* (agent immobilier), depuis la crise, conseil psychologique de la libre entreprise. Et c'est la vie américaine, que décrit avec une verve féroce Ch. Y. Harrison.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 156.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

L'ÈRE DE LA SUSPICION

La méfiance, si l'on en croit *Le Mystère d'Adam*, naquit à la rencontre du premier homme avec le Serpent, mais la suspicion, c'est-à-dire la méfiance englobant systématiquement une catégorie de citoyens ou un ensemble de nations, ne date que d'un siècle ou deux. Aux ennemis déclarés s'est ajoutée la foule, indécise et mouvante, des suspects. Ce qui caractérise l'ère de la suspicion c'est que les groupes et les nations suspects tiennent pour suspects précisément ceux qui les considèrent eux-mêmes comme tels. Si bien que tout le monde est suspect à tout le monde, que les déclarations, les gestes et même les actes ne prouvent à peu près rien, chacun les interprétant dans le sens de sa suspicion.

M. Louis Jacob, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, apporte donc une contribution importante non seulement à l'histoire de notre pays, mais à l'histoire des temps modernes, en publiant *Les Suspects pendant la Révolution* [1]. Nous voyons, pour ainsi dire sous nos yeux, se dégager et s'élaborer une notion qui connaîtra un succès prodigieux, qui deviendra une arme sans pareille pour discréditer d'abord, abattre ensuite l'adversaire. Les suspects ne sont à l'origine que des gens qui ne tiennent pas à se faire connaître de la police à laquelle ils refusent des déclarations d'identité ; ils se situent ainsi entre les gens sans aveu et les gens malintentionnés, mais, brusquement et sous l'influence des comités révolutionnaires locaux qu'animent des haines longuement mitonnées, ils comprennent toux ceux qui n'approuvent pas ce que font les maîtres du jour, ou de l'heure : les rebelles, les non-

1. Hachette.

conformistes, et même les neutres. Car, c'est un trait particulier à l'ère de la suspicion que la neutralité, voire l'indifférence, sont réputées crimes, et qu'il y a moins de risques à parier sur un tableau ou sur l'autre qu'à ne pas miser. L'horizontalité des plateaux de la balance qui symbolise pourtant la Justice devient l'image de la perfidie ; l'âne de Buridan est mis au nombre des fauves.

Trouvaille véritablement géniale : on considère comme suspects et on refusera les certificats de civisme à ceux « qui n'ayant rien fait contre la liberté, n'ont aussi rien fait pour elle ». C'est là un des douze caractères que le pur jacobin Chaumette inscrit, en octobre 1793, dans un tableau qui permet de déceler les suspects. Contre le suspect tout devient licite : l'arrestation, l'incarcération, la condamnation et, pour en finir, la guillotine. C'est l'ultimatum des loups-cerviers : « Sois mon ami, ou je te tue » ; il s'adresse aux individus, aux partis, aux peuples.

Comme dans les équations algébriques les suspects changent de signe, selon leur position. Il en résulte une extrême confusion dans laquelle M. Louis Jacob réussit à mettre quelque clarté. Selon qu'une faction succombe ou triomphe — et l'on sait que de 1789 à 1794 se déroule un carrousel sanglant — le patriote modèle se change en ennemi du peuple, la guillotine seule ayant le droit d'être neutre et tranchant avec indifférence toutes les têtes suspectes. En historien intemporel M. Louis Jacob se garde des rapprochements avec notre époque, mais son livre ne se borne pas à nous instruire, ils nous donne aussi à *réfléchir*.

— Si l'on veut voir les ravages de la suspicion à l'intérieur même d'un parti, on lira avec un puissant intérêt la monographie, très remarquable, que M. Marcel Dessal, docteur ès lettres, vient de consacrer à un personnage pour lequel l'oubli semblait être une forme de la charité. Il s'agit de Charles Delescluze [1] qui de 1830 à 1871 combattit, à la pointe d'avant-garde des républicains, et qui, jacobin par tempérament plus que par doctrine, rejetait dans les ennemis du peuple tous ceux qui ne suivaient pas strictement le sentier resserré qu'il s'était tracé. Voie étroite qui le conduisit à devenir l'un des chefs de la Commune de 1871, à assumer les responsabilités de délégué de la Guerre et à se faire tuer sur une barricade, au moment où la Commune sombrait dans Paris en flammes. Durant les quelques semaines où il exerça un pouvoir qu'il avait convoité toute sa vie, sa fureur d'épuration ne le lâcha point, car il fit arrêter, destituer, liquider quelques-uns de ses camarades, à commencer par Cluseret.

L'homme, dans sa vie privée, est plutôt sympathique, mais dans son activité de partisan, il est, à mon sens — bien entendu, ce n'est nullement l'avis de M. Marcel Dessal — insupportable et même odieux. Journaliste assez brillant, mais qu'éclipsent des chroniqueurs tels que

1. *Charles Delescluze* (1809-1871). Librairie Marcel Rivière.

Carrel, Girardin, Proudhon, il critique âprement, injustement et quelquefois perfidement, avec des allégations de corruption et, bien sûr! de trahison, non point ses adversaires mais ceux qui, en gros, mènent le même combat que lui. Pas un républicain qu'il n'ait, quelque jour, déchiré d'un trait barbelé. Cette hargne, toujours vigilante, parfois clairvoyante, nous est précieuse puisqu'elle nous permet de nous faire une idée moins sommaire du mouvement républicain au XIXe siècle. Sans doute la complexité du réel apparaît-elle dès que l'on fouille, au lieu de les survoler, les vestiges du passé, mais ici elle détruit des synthèses que nous croyions justifiées : les couleurs et même les nuances se décomposent, s'éparpillent. Bientôt il n'y a plus que des individus tirant, de leurs sentiments et de leurs passions égoïstes, des idées qu'ils prétendent souveraines et qu'ils cherchent à imposer, par n'importe quels moyens y compris la violence, à tous.

— Cette tradition de la suspicion jacobine, la révolution soviétique l'a recueillie pieusement. Les dirigeants actuels de l'U.R.S.S. s'honorent d'ailleurs d'être les héritiers de la Commune de 1871, les hommes de 1793, après avoir connu la faveur de Moscou, étant tombés en discrédit lorsqu'on eut découvert qu'ils n'étaient point dans la ligne, que le respect de la propriété ou le culte de l'Être suprême s'avéraient inconciliables avec les dogmes marxistes-léninistes. La méfiance soviétique qui s'étend, intérieurement, à tous ceux qui ne sont pas affiliés à la conjuration victorieuse, et, extérieurement, à des civilisations et à des continents entiers, bien loin de s'être détendue avec le temps, s'est au contraire aggravée. Le livre d'aventures authentiques qu'un jeune diplomate britannique M. Fitzroy Mac Lean a intitulé : *Diplomate et Franc-tireur* [1] nous en administre la preuve. Attaché à l'ambassade en U.R.S.S., l'auteur a pu, en 1937, et en 1938, entreprendre en Transcaucasie, en Sibérie et dans les provinces asiatiques rattachées à la Russie, des voyages — hasardeux, il est vrai — et les mener à bien. Non qu'il fût lâché en liberté, les anges gardiens de la N.K.V.D. ne le perdant pas de vue et n'interrompant leur filature que malgré eux. Mais enfin, il bénéficiait d'un passeport diplomatique qui impressionna souvent les autorités locales, il trouvait quelquefois aide et assistance auprès des officiels et il put ainsi pénétrer dans des cités redevenues mystérieuses, telles que Boukhara, Tachkent, Samarcande. Aussi heureux qu'Ulysse, après ces longs voyages il regagna Moscou sans avoir subi le sort fâcheux que réservent aux audacieux, ou aux imprudents, les Circé eurasiennes. Même il lui fut permis de suivre tout au long le grand procès d'épuration où furent liquidés une vingtaine de fidèles compagnons de Lénine, parmi lesquels Kretinsky, Yagoda, Rykow et Boukharine. La défense de Boukharine, subtile combinaison d'aveux et de dénégations, les passes d'armes avec le procureur Vychinski sont analysées et commentées à mer-

1. Gallimard.

veille : M. Fitzroy Mac Lean semble avoir tout compris, tout du moins de ce qu'un Occidental peut comprendre. Il y a bien d'autres choses dans ce livre-gigogne : les récits, vraiment extraordinaires, de missions accomplies en Cyrénaïque et en Iran par un franc-tireur intrépide, les tableaux, hauts en couleurs, des partisans yougoslaves groupés autour de Tito. Jusqu'à la dernière page, ce gros ouvrage nous réserve des surprises. M. Fitzroy Mac Lean se meut avec agilité et entrain dans un monde que des observateurs plus chargés d'ans peuvent juger décourageant ou absurde. Un sourire plein d'humour le sauve des méditations moroses.

— On ne saurait attendre de M. Z. Stypulkowski, qui participa aux indicibles souffrances de la Pologne une fois de plus écartelée, même sérénité, pareille bonne humeur. Il est déjà admirable qu'un Polonais, qui a vu son pays livré à l'Allemagne par la Russie, puis abandonné par les Alliés de Yalta aux convoitises de la Russie, ne se montre pas plus amer envers ceux qui furent plus ou moins complices de ses bourreaux. *Invitation à Moscou*[1] complète l'émouvant ouvrage du général Bor-Komorowski dont Rémy a parlé ici même le mois dernier. Deux fois prisonnier des Russes, M. Stypulkowski fut l'un des derniers défenseurs de Varsovie dont, avec une froide cruauté, l'armée rouge en 1944 contempla, de l'autre rive du fleuve, la destruction apocalyptique.

Ayant échappé aux Allemands, il tomba, avec d'autres chefs de la résistance polonaise, dans un des pièges qu'on croyait abolis depuis l'Orient ancien. Attiré par une cordiale invitation à déjeuner de la part d'un général soviétique, il fut, lui et ses compagnons, proprement « emballé » et déposé, après un inconfortable voyage, dans la célèbre prison de Loubianka à Moscou. Là il ne subit pas moins de cent quarante et un interrogatoires destinés à briser son énergie physique et morale, et à lui faire avouer qu'il était l'auteur d'un plan de résistance aux « libérateurs soviétiques », plan dont le programme, déjà mis à exécution comportait sabotage des arrières et assassinat des soldats soviétiques. Le tout, cela va sans dire, avec la connivence des Allemands. M. Stypulkowski n'avoua point des crimes qu'il n'avait pas commis, mais cela ne lui eût pas sans doute épargné le sort des traîtres à l'Union soviétique, si vraisemblablement les États-Unis et la Grande-Bretagne n'étaient intervenus en coulisse pour signifier à Moscou qu'il y avait des limites à l'impudence. Mais n'est-il pas significatif que le procès ait été jugé, que des hommes aient pu être accusés de trahir une nation qui n'était pas la leur et, à la face du monde, être reconnus coupables d'avoir désiré l'indépendance de leur patrie? On le voit, l'U.R.S.S. applique l'ancien critérium de Chaumette : « Est tenu pour suspect et ennemi celui qui n'ayant rien fait contre le peuple soviétique n'a aussi rien fait pour lui. »

— Quand la méfiance tourne à la folie elle engendre ces persécutés-persécuteurs qui vous assènent un mauvais coup à l'instant où l'on s'y

1. Les Iles d'or.

attend le moins. Ainsi l'atmosphère de Moscou devient-elle irrespirable, après la guerre, même à ceux qui par leurs titres et leurs fonctions semblent devoir échapper à un air empoisonné.

Envoyé par le général de Gaulle à Moscou comme ambassadeur, le général Catroux croyait, comme il est naturel, que son rôle était de tirer les conséquences du pacte d'alliance et d'assistance mutuelle franco-soviétique, conclu le 10 décembre 1944 à Moscou. Notre ambassadeur, plein d'admiration pour le courage d'un peuple héroïque, et confiant dans les bonnes intentions de Staline à l'égard de la France, comprit rapidement comment se traduisent, en russe, « alliance et assistance » ; à peu près : « soumission et vassalité ». Il s'agissait d'une collaboration à la mode nazie : « Donne-moi ta montre, je te dirai l'heure qu'il est. » Du moment que la France n'entrait pas, les yeux fermés, dans le jeu soviétique, dès l'instant qu'elle faisait mine de s'émanciper, de se considérer comme une grande personne, plus d'amitié. Loin de soutenir les plus justes de nos revendications, l'U.R.S.S. s'employait assidûment à les repousser et à contrecarrer sur tous les plans la politique française. Le général Catroux ne tarda donc pas à se heurter à une froideur croissante et à des négociateurs réticents qui, sous un prétexte ou un autre, se dérobaient. Les trois années, de 1945 à 1948, qu'il passa à Moscou, ne lui ont pas laissé très bon souvenir, si l'on en juge par les mémoires qu'il vient de publier sous le titre : *J'ai vu tomber le rideau de fer* [1], mais elles lui ont permis d'analyser ce qu'on peut appeler « le complexe soviétique », cette tendance maladive à croire que l'Occident veut détruire la puissance ou le prestige de l'U.R.S.S. D'où ces lois destinées non pas à protéger l'individu contre les atteintes d'un État tout puissant, mais, paradoxalement, les droits de l'État conte les empiètements de l'individu désarmé ; d'où cette inquiétude qui voit partout des espions et multiplie les polices rivales chargées de se surveiller les unes les autres. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que la devise de l'Empire de Suspicion soit : « Personne ne doit avoir confiance en personne. »

— Pour être équitable, il faut dire que le mal dont souffre l'U.R.S.S. s'est répandu, plus ou moins virulent, dans le monde entier. La confiance est morte ; des âmes délicates, comme M. Jean de Pange, s'en affligent et espèrent, quand même, en sa résurrection. Comment M. Jean de Pange, né de cette Lorraine qui fut créée pour être un trait d'union entre le monde gallo-romain et le monde germanique, ne regretterait-il pas l'époque où des provinces, telle l'Alsace, changeaient de main sans que le lien fût rompu avec leur ancien souverain, et où l'on ne s'ingéniait pas à dresser contre leurs maîtres de la veille les peuples conquis ou reconquis ? D'une longue expérience qui l'a mis en contact durant un demi-siècle avec les grands de la terre depuis l'empereur François-Joseph jusqu'au roi George VI, M. Jean de Pange a tiré des enseignements

1. Hachette.

dont il veut bien nous faire part. Il en résulte un livre où la méditation s'enlace à l'observation pour l'agrément du lecteur. *Les Meules de Dieu* [1] — le titre est beau — où sont brassées quantité d'idées n'a rien d'ardu : des récits, des tableaux, des portraits illustrent de nobles thèmes, dont le plus élevé est sans doute celui du roi très chrétien, « chef visible d'un corps mystique, d'un édifice moral basé sur la confiance réciproque ». Idéal qui fut longtemps celui des Français et dont on ne conçoit même plus aujourd'hui ni le sens ni la profondeur.

SECRETS ROSES ET NOIRS SECRETS

— « Quels sentiments exacts éprouvait Marie Mancini pour Louis XIV, lorsqu'elle comprit qu'elle ne serait jamais reine de France et que le mariage espagnol, grande pensée de son oncle le cardinal Mazarin, se ferait, malgré le violent amour que le roi lui portait ? Et quel mouvement secret, quel regret, quel vague espoir, poussèrent le jeune souverain, qui venait tout juste de s'unir à l'infante Marie-Thérèse, à s'écarter du chemin du retour pour venir rêver à Brouage, où Mazarin, plein de prudence, avait exilé sa nièce durant les fiançailles royales ? » Il est évident qu'en l'absence de tout document, la correspondance échangée entre les deux amoureux ayant disparu, aucune réponse certaine ne peut être donnée à ces questions. L'historien n'a guère plus de chance de rencontrer la vérité qu'un toxicologue chargé d'enquêter sur des cadavres exhumés après trois siècles. Mais le psychologue, le romancier ont toute latitude d'imaginer ce qui leur semble vraisemblable. M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, s'est essayé avec bonheur à résoudre un problème à *n* solutions. Dans *Marie Mancini* [2] il nous donne d'une idylle à la fois cornélienne et racinienne une interprétation dans laquelle la pureté des sentiments tient une grande place, la passion et l'orgueil s'équilibrant pour interdire à l'amour de s'abaisser jusqu'aux « réalités », comme dit Célimène. Il se peut ; il se peut aussi que l'affaire soit plus trouble, que les adolescents enfiévrés aient conclu, au moins tacitement, un de ces pactes hardis, d'après lequel le mariage espagnol ne les empêcherait en aucun cas d'être un jour des amants — et pas « au sens du XVIIe siècle ». Et puis, après l'événement, nous voulons dire : le mariage, l'enthousiasme de Marie Mancini se serait refroidi. De là le dépit du jeune roi, frustré dans ses coupables espérances, de là une indifférence pour son premier amour, qui ne s'est jamais relâchée. D'autres hypothèses sont possibles. Quelle importance ! L'essentiel est que M. Henry Bordeaux nous conte une attachante histoire, dont la seconde partie : « Marie Mancini, princesse Colonna » est pour le moins aussi singulière que la première.

1. Editions Alsatia.
2. Flammarion

— C'est en historien, armé de documents pour une bonne part inédits, que le duc de La Force, de l'Académie française, s'en est pris à un personnage original : *La Grande Mademoiselle* [1], de son nom Anne Marie-Louise d'Orléans, fille de Gaston d'Orléans, célèbre pour trois choses : avoir, pendant la Fronde, tiré le canon sur les troupes du roi ; avoir manqué tous ses mariages, y compris celui qui lui eût donné pour époux son cousin germain Louis XIV ; s'être, sur le tard, éprise de Lauzun, ce qui fit scandale à la cour et valut à l'infortuné fiancé-malgré-lui dix années d'emprisonnement à Pignerol.

Dans les archives familiales le duc de la Force a retrouvé des traces de son lointain cousin ; aussi nous donne-t-il d'un couple mal assorti une image assez différente de l'image traditionnelle. En tout cela Lauzun fut, incontestablement, une victime ; la Grande Mademoiselle visiblement fut bernée par le roi et son entourage. Ses malheurs lui sont venus d'une fortune qui faisait d'elle la plus riche héritière du royaume. Elle excitait les convoitises d'une société où l'on ne se désintéressait point — c'est un euphémisme — des questions d'argent. Il semble bien que si Louis XIV retira un consentement au mariage, qu'il avait expressément donné, c'est uniquement dans la crainte que les biens de sa cousine n'allassent à un simple gentilhomme — de bonne maison il est vrai — au lieu de revenir à quelque prince du sang. Toujours est-il, qu'avec l'aide de madame de Montespan, il monnaya la libération de Lauzun et se livra à des manœuvres sordides (encore le mot est-il faible). Cette amoureuse tyrannique, qui battait ses domestiques et dont l'humeur n'était point facile, finit par épouser secrètement celui pour qui elle avait brûlé. Elle ne trouva point dans ce mariage, croit-on, les délices qu'elle s'était promises. Lorsqu'elle mourut en 1693, Lauzun prit le deuil, mais vingt mois plus tard, il se remaria, à soixante-deux ans, avec Geneviève de Durfort qui n'en avait pas quinze. De ces autres amants singuliers le duc de la Force nous retrace l'aventure dans un style précis, net, sans fioritures, mais parfaitement évocateur.

— Auprès de ces secrets roses — ou mauves — celui du Masque de fer apparaît d'un noir de suie. C'est Voltaire, journaliste de génie, qui, sans trop y croire peut-être, émit l'hypothèse que le prisonnier mystérieux qui mourut en 1703 à la Bastille, après avoir gardé constamment sur le visage un masque (de velours), pouvait bien être un frère naturel de Louis XIV. « Information sensationnelle » qui ne reposait sur rien de solide, mais qui mit en mouvement les imaginations de chercheurs professionnels et amateurs. L'historien Funck-Brentano, il y a bientôt un demi-siècle, crut avoir identifié le prisonnier masqué en la personne d'un certain Matthioli, appréhendé et puni de la prison perpétuelle pour avoir escroqué le roi de France dans une affaire d'État. Mais voici que M. Georges Mongredien, reprenant l'enquête à zéro [2], sape la thèse de

1. *La Grande Mademoiselle*, Flammarion.
2. *Le Masque de Fer*. Hachette.

Funck Brentano, et sans se prononcer formellement, propose un nouveau titulaire pour le masque de fer : un certain Eustache Dauger, mince personnage, mais qui aurait détenu des secrets si terribles qu'il fallait les mettre à l'abri de la plus légère indiscrétion. Plus remarquable encore que l'hypothèse est la manière dont M. Georges Mongrédien a mené l'instruction : impossible de trouver un dossier plus complet et mieux ordonné. Tout est là, depuis la genèse du mystère jusqu'aux solutions les plus extravagantes : par exemple « Le masque de fer c'était Molière »! Et comme conclusion une grande leçon d'humilité donnée aux déchiffreurs d'énigmes ; il s'en faut vraisemblablement de « quelques mots d'écrit », qui ont disparu pour que, le mystère s'étant évanoui, tout un rayon de bibliothèque s'effondre.

— « Être plus royaliste que le roi » est une expression qui convient fort bien à M. Pierre Lafue auteur d'un *Louis XV* [1] très estimable et qui lui a coûté beaucoup de soins. Apologiste intransigeant du Bien-Aimé, M. Pierre Lafue le lave de tous les reproches qui lui furent adressés, même de ceux qu'il s'est faits lui-même dans son propre testament. Il voit en lui un énergique défenseur du principe et de l'unité monarchiques contre une *faction* polycéphale groupant les féodaux, avides de revanche, les privilégiés du régime, et les parlementaires jaloux de droits qu'ils s'étaient arrogés. En politique extérieure, Louis XV aurait créé le secret du roi et sa diplomatie souterraine pour rattraper, dans la mesure du possible, les fautes et les erreurs de ministres qu'il avait nommés. Quant à son goût du plaisir et des voluptés il n'aurait eu aucune influence sur sa politique, pour lui la grande affaire. Ainsi M. Pierre Lafue, dépassant le stade de la réhabilitation, fait de Louis XV le grand roi et dépossède du titre l'arrière-grand-père.

Il est permis de penser que les choses ne sont pas si simples : les luttes des ministres pour saisir le pouvoir et s'y accrocher décèlent plutôt des ambitions personnelles qu'un plan préconçu. On n'est pas sûr également que le recours à la diplomatie clandestine, à contre-sens de la diplomatie officielle, soit un signe de force, et on n'est pas absolument convaincu que Choiseul se fût aussi longtemps maintenu sans l'appui de madame de Pompadour, que Maupeou eût « tenu » sans la faveur de madame du Barry. Et puis comment croire que les contemporains se soient totalement trompés, eux qui retirèrent à Louis XV leur affection à mesure que s'allongeait la liste de ses favorites, de ses maîtresses, de ses catins ?

— Aussi bien n'exagère-t-on que rarement, l'influence, directe ou indirecte, que les femmes ont eue sur les grands hommes. Même Napoléon Ier que nous pensions n'avoir accordé que le minimum de son temps et de ses forces à l'amour, apparaît d'une sensualité assez dévorante à la

1. Hachette.

lueur d'un document inédit que M. Jean Savant, chercheur opiniâtre et heureux, à tiré du fonds Frédéric Masson. Il s'agit des *Comptes de la petite Cassette* [1] où s'inscrivaient, en cachette, des recettes, et surtout des dépenses, qu'il n'eût pas toujours été décent de publier. Notamment les libéralités faites par l'empereur à des favorites éphémères, dont le règne durait une semaine, une journée ou une nuit. Il n'y a pas, dans les *Comptes de la petite Cassette* que des dons qui traduisent une reconnaissance d'ordre physique. D'autres témoignent de la générosité de Napoléon envers ses compagnons d'armes, ses soldats, ou ses sujets malheureux, mais ceux-là piquent notre curiosité davantage. Les commentaires et les notes biographiques dus à M. Jean Savant l'éveilleraient au besoin si elle sommeillait.

PIERRE AUDIAT

1. *Les Fonds secrets de Napoléon.* Editions Académie Napoléon.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

FIFTY YEARS OF ENGLISH LITERATURE (1900-1950)

EXCELLENT ouvrage critique dû à R.A. Scott James comportant des études sur B. Shaw, Bennett, Chesterton, T.S. Eliot, Huxley, El. Bowen, etc. On y décèle à maintes reprises un intéressant effort pour montrer en quoi les écrivains de Grande-Bretagne traduisent *l'esprit de leur pays* (Longmans, Green édit. Londres).

LES CURIOSITÉS TOURISTIQUES DE LA FRANCE

par Henry DE SÉGOGNE
(Collection Kléber-Colombes)

NOUS devons signaler une excellente collection de brochures qui étudient par département les églises, châteaux et plus largement tous les trésors artistiques de notre pays. Henry de Ségogne est le directeur de cette très utile publication à laquelle collaborent de nombreux conservateurs et inspecteurs des monuments historiques. Intelligentes notices, bonnes photos, cartes (le tout clair, maniable) voilà la matière de ces petits livres conçus avec goût. Quatre viennent de paraître qui seront utiles aux automobilistes parisiens : *Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Eure-et-Loire.* Feuilletez ces livres, vous verrez que de nombreux monuments dignes d'intérêt vous restent à « découvrir ».

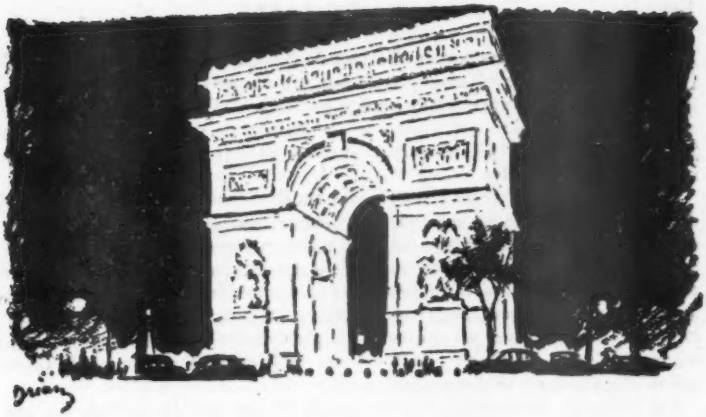
J. T.

PALAIS ET CHATEAUX D'ANDALOUSIE

par Georges PILLEMENT *(Ballenand)*

OUVREZ ce petit livre : en voyant ces magnifiques photos de la Cour des Lions, de la Casa de Pilatos ou de l'Alcazaba, vous serez tenté de prendre le plus prochain train pour Grenade - Séville - Malaga. Un excellent commentaire historique et artistique dû à notre collaborateur Georges Pillement éclaire sur l'origine de ces merveilles et les situe dans l'histoire de l'art. A cet ouvrage il faut en joindre deux autres : *les Cathédrales d'Espagne* du même auteur, (même éditeur). Le premier tome évoque les grands édifices religieux de la Castille et de l'Andalousie. Le second est consacré aux cathédrales de Navarre, Aragon, Catalogne et Valence.

(Suite de la chronique bibliographique page 167.)



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — En dépit des hostilités déclarées et des mauvaises volontés sournoises, l'« expérience » Pinay se poursuit.

Sans doute est-ce à l'action de l'opinion publique, enfin réveillée, qu'elle doit de ne pas avoir été étouffée dans l'œuf par l'Assemblée nationale. La Commission des Finances a fait ce qu'elle a pu pour rendre méconnaissable et inopérant le projet financier présenté par le président du Conseil et la manœuvre s'est poursuivie en séance publique. Il a fallu que la question de confiance fût à dix reprises posée pour que tous les articles soient, le 8 avril, finalement votés sans avoir subi d'amendements trop graves.

L'examen des scrutins est intéressant, particulièrement celui du scrutin auquel a donné lieu l'article le plus discuté du projet — et d'un point de vue moral le plus discutable : l'article 43 prévoyant une très large amnistie fiscale.

Il a été adopté par 259 voix contre 210. Ont voté *pour :* 34 députés R.P.F. (sur 115), les 55 indépendants, les 22 députés d'Action paysanne, 66 radicaux (sur 75), 22 M.R.P. (sur 88), 21 U.D.S.R. (sur 23), les indépendants d'outre-mer, 5 non-inscrits. Ont voté *contre :* les 100 communistes et progressistes, les 106 socialistes, 2 R.P.F., 1 M.R.P., 1 radical. 115 députés se sont abstenus.

L'ensemble du projet a été ensuite adopté par 311 voix contre 206, beaucoup de ceux qui s'étaient abstenus sur l'article 43 ayant cette fois décidé de voter *pour*.

Il résulte de ces chiffres d'une part qu'une fraction importante du R.P.F. et du M.R.P. est venue apporter un concours décisif au bloc indépendant-paysan-radical-U.D.S.R., et de l'autre que les socialistes sont massivement passés à l'opposition aux côtés des communistes.

Qu'est-ce à dire sinon que les alliances artificielles un moment consolidées par l'absurde « apparentement » sont enfin brisées, qu'on cesse de s'entêter à associer paradoxalement les contraires, qu'on assiste à un reclassement des partis et qu'une nouvelle majorité, une majorité « centre droit », conforme

aux indications données par les élections de 1951, est en voie de constitution?

Pour que l'évolution fût complète il faudrait encore deux opérations chirurgicales : l'une qui couperait une grande partie du R.P.F. de son noyau purement gaulliste, l'autre qui séparerait les M.R.P. de tendance modérée des M.R.P. socialisants. Il est fort possible que des intérêts électoraux les retardent mais, tôt ou tard, elles auront lieu.

Félicitons-nous de ce retour à la clarté. Peut-être n'est-il pas tellement de mauvaises politiques que des politiques incohérentes. Or, vouloir faire cohabiter au sein d'une même majorité des partis qui veulent des impôts et pas d'économies avec des partis qui veulent des économies et le moins possible d'impôts, des partis qui considèrent que les individus sont faits pour l'État avec des partis qui considèrent que l'Etat est fait pour les individus, c'était organiser l'incohérence et par suite la paralysie. C'était du même coup rendre l'inflation inévitable : les malheurs subis par le franc depuis la Libération procèdent en majeure partie de là.

Les Français, affirme-t-on, sont un peuple de logiciens. On ne l'eût pas cru à contempler le spectacle offert, au cours des dernières années, par notre scène publique. Il est en vérité grand temps de revenir à la tradition.

Gênés par l'évidente popularité de l'expérience Pinay, ses adversaires ont essayé d'avoir raison du Gouvernement sur deux autres terrains : la Tunisie, l'échelle mobile.

Le succès, au moins provisoire, de l'énergie dont on s'est enfin décidé à faire preuve à Tunis a déjoué la première tentative. La deuxième escarmouche a été plus vive et ce n'est que par 299 voix contre 236 et 75 abstentions que M. Pinay a obtenu le renvoi au 29 mai du vote final sur le projet instituant l'échelle mobile des salaires.

Il est à remarquer que, dans ce scrutin, le R.P.F. s'est coupé en trois tronçons : 24 de ses membres votant *pour*, 28 *contre* et 59 s'abstenant.

M. Pinay a promis de présenter un projet amendé. Souhaitons-le prudent. Quelle que soit la valeur des arguments qu'on peut invoquer en faveur de l'échelle mobile, son instauration n'en présenterait pas moins cet immense inconvénient d'amener une très grande partie de la population à se désintéresser de la valeur du franc. Dès lors comment défendre celui-ci?

Saisi du projet financier, le Conseil de la République a cru devoir affirmer son indépendance en le modifiant sur deux points essentiels (économies et amnistie fiscale). Manifestation sans portée pratique. Le 12 avril, l'Assemblée nationale a rétabli le texte primitif par 330 voix contre 208, c'est-à-dire avec une majorité accrue : la victoire fait toujours des prisonniers.

En raison des élections sénatoriales qui auront lieu le 18 mai et intéresseront la moitié des départements, le Parlement s'est ajourné au 20 mai. Le Gouvernement va ainsi bénéficier d'une trêve lui permettant de se consacrer à la mise en œuvre des trois articles capitaux de son programme : réalisation d'économies ; baisse des prix ; appel à l'emprunt.

De sérieuses résistances l'attendent, on peut le craindre. Certes chacun est d'accord sur la nécessité de faire des économies, mais chacun aussi préfère qu'elles soient faites aux dépens du voisin. Quant à la baisse, si les acheteurs sont unanimes à la souhaiter, les vendeurs se montrent infiniment plus réticents. (Reconnaissons pourtant que nombre d'entreprises industrielles et commerciales ont déjà fait de méritoires efforts ; mais la même bonne volonté

ne se rencontre pas dans tous les milieux agricoles. Il est vrai qu'au cours des dernières années les prix agricoles ont très sensiblement moins monté que les prix industriels.)

Le mieux est sans doute pour M. Pinay de s'en tenir inébranlablement à la ligne qu'il s'est fixée, sans se soucier des criailleries et surtout sans se résigner à des déviations inspirées par l'opportunisme.

Le succès, extrêmement souhaitable, apparaît parfaitement possible et la conjoncture mondiale conspire en sa faveur. Le plus difficile sera d'obtenir de l'impatience du Parlement — et aussi de l'opinion publique — les délais indispensables.

Mais qu'on se dise bien qu'un échec entraînerait la rupture de la majorité cohérente en voie de formation et ensuite, après une période de chaos, un recours aux solutions marxistes.

JACQUES CHASTENET

Cinquante ans de peinture française dans les collections privées. La Nature morte des Anciens à nos jours. Jamais la peinture n'a fait tant parler d'elle : jamais il n'y eut si peu de vrais *amateurs* qu'aujourd'hui. Une foule de spéculateurs à court terme les a remplacés. *Aiment-ils* vraiment? Sont-ils « *connaisseurs* »? Combien de peintres, aînés ou jeunes, sommés de produire sans arrêt, rougissent de voir en quelles mains leurs œuvres sont tombées! Ne valait-il pas mieux, à certains égards, l'incompréhension d'autrefois?

Résistant à la bassesse de l'époque, un noyau d'amateurs dignes de ce nom subsiste, enfants qui ont mis leur bonheur dans des images et trouvent, grâce à leurs collections, qui iront un jour au Musée, un univers-refuge. Leur critique — n'est-ce pas faire de la critique en action que d'affirmer par un achat des préférences? — compte plus que bien des écrits.

D'où l'intérêt de l'exposition organisée par les Amis du musée d'Art moderne : *Cinquante ans de peinture française dans les collections particulières.* Deux cents amateurs, versant chacun une cotisation annuelle de 10 000 francs, poursuivent l'action généreuse des Amis du Luxembourg qui, sous la présidence de Charles Pacquement, dota l'antichambre du Louvre de tant d'acquisitions heureuses.

Si l'on en juge par l'ensemble accroché au Pavillon de Marsan, et qui ne comprend que des œuvres d'artistes encore vivants en 1900 ou qui étaient nés à cette époque, leurs possesseurs ont su *voir* et *prévoir*. A dire vrai, il a fallu le goût sûr des organisateurs pour préserver cette « collection idéale », qui puisa à cinquante sources différentes, de toute erreur. De Lautrec, Cézanne, Pissarro, Degas, Renoir et Redon à Gromaire, Legueult, Brianchon, Goërg (qui représentent ici la jeunesse), aucun grand nom ne manque. Malgré l'oppo-

En vignette, ci-dessus un portrait, par Modigliani.

sition nécessaire des tempéraments et des tendances, une impression de continuité et d'harmonie se dégage des deux cents cadres rapprochés. Seule une dizaine de toiles avoue qu'il fallut sacrifier à quelques néo-conformismes.

***

L'exposition remarquable de la *Nature morte*, à l'Orangerie, si riche en hypothèses et en aperçus nouveaux, organisée par Charles Sterling est édifiante à maints égards. L'objet, même le plus humble, le plus usuel, le plus usagé, fut adoré et rajeuni successivement par les fresquistes ou les mosaïstes romains, par les Primitifs, par les « peintres de la Réalité » du XVIIe siècle, qui firent de la nature morte un *genre* autonome ; par Vermeer, par Chardin ; au XIXe siècle par des maîtres universels comme Delacroix, Courbet, Manet, Van Gogh, Cézanne, Gauguin ou Redon ; au XXe par Bonnard, Vuillard, Valadon, Matisse, Braque, La Fresnaye ou Segonzac. De nos jours, plusieurs écoles veulent réduire l'objet à n'être plus qu'une surface parmi des surfaces et lui enlever toute patine, toute résonance humaine. Nous assistons à ce paradoxe : le peintre, au nom de la peinture même, s'acharnant à détruire ce que des siècles et des siècles s'ingénièrent à recréer, et trouvant son plus grand plaisir à nier ou à haïr les apparences et à refuser, au risque d'en mourir, ce pain quotidien.

CLAUDE-ROGER MARX

Folklore Espagnol. — Comme cadeau de Pâques, le Palais de Chaillot a reçu d'Espagne, noué aux couleurs sang et or, un bouquet de chants et de danses populaires. Rangé en éventail sur le plateau, ce fut, pendant dix jours, un régal incomparable. La richesse du folklore espagnol est telle qu'à l'égal de la carte de France où sont signalées en lettres d'or les spécialités gastronomiques — et Dieu sait si elles sont variées et savoureuses — celle d'Espagne peut, pour la danse et la musique, revendiquer les mêmes privilèges.

Le principal mérite de ces représentations, outre leur grâce et le bon goût des costumes et des décors, est d'avoir su montrer au public parisien ce qu'est l'authentique danse espagnole dans sa fraîcheur et sa naïveté mêmes. Aussi truculent, scintillant ou savant qu'il puisse paraître, le « baile » doit toujours rester une expression imagée de l'âme. Toute grimace le dénature.

Les interprètes se montrèrent excellents. Recrutés dans les villes et les villages parmi les autochtones et non les professionnels plus ou moins rompus aux roueries du métier, ils conservent le style et le charme du terroir. Ainsi, nous pûmes voguer de Gérona à Cadix, de Badajoz à la côte Cantabrique. La laborieuse Galice, richement représentée, nous dévoila son origine celtique avec ses airs de cornemuse et ses bourrées d'une grande rigueur de rythme. A l'allure d'une gymnastique endiablée et au son du tambour que scandaient les hululements d'une conque marine, les Basques de Santander exécutèrent des parodies guerrières. Leurs mâles litanies s'étaient à peine éteintes que

le « Corri Corri » d'Oviedo et ses effluves incantatoires exerçait son mystère. A la nostalgie de l'Orient, si perceptible dans le balancement des couples des Baléares, succéda le doux ensorcellement des chants canariens. Leur langueur créole accompagnait à ravir les menuets entrecoupés de valses et de contre-danses des îles fortunées. Puis, vinrent les jarrets d'acier des danseurs de « jota ». Après les champions du valeureux Aragon, apparurent les filles de la très catholique Castille et de l'Andalousie langoureuse. On applaudit les spirituels « fandangos » de Madrid, les « sardanes » avec leurs « coblas » et leurs « fluviols »... bref, toute la mosaïque espagnole, innombrable et toujours incomplète, au point que, dans le programme déjà très fourni, des numéros manquaient, comme les « Zorcicos » de Pampelune, la délicieuse « Chotis » madrilène, les « jotas » de Valence.

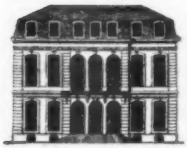
Ainsi, le spectateur a pu se rendre compte de l'aspect ancestral de ces danses puisées à leurs sources mêmes et dont certaines, sous l'apport chrétien, cachent à peine des signes rituels et des figures d'initiation.

Enfin, pour tout dire, la partie andalouse n'a pas comblé nos vœux.

Autant dans le nord et le centre de l'Espagne, l'influence mauresque et gitane est restée, pour la danse, sans grands effets, autant, dans le sud, elle s'est montrée prépondérante. Les faits sont là. Rayer de la représentation la danse gitane et, dans les danses de Séville et de Cadix, remplacer les hommes par des femmes en travestis, n'est pas une solution. La danse andalouse — je ne parle même pas de la gitane qui, à elle seule, est tout un monde et que l'on peut arbitrairement séparer de l'espagnole, bien qu'elles s'imbriquent étroitement — exige le couple véritable, homme et femme. Sinon, elle reste sans signification plastique. Eros est, à Séville, parfois invisible, mais toujours présent. Jouer sans lui, c'est tricher.

Ce moment andalou de la soirée était le plus difficile à réaliser, parce que plus complexe. Il nécessite sur scène autre chose que des ensembles, aussi bien réglés fussent-ils, il veut la présence d'individualités et de tempéraments. La Compagnie des ballets populaires a fait montre d'assez de talent et de finesse, pour, l'an prochain, remédier à cette lacune et compléter l'enchantement.

ANDRÉ VILLEBŒUF


HOTEL DE CHOISEUL

Le Musée Postal à l'Hôtel de Choiseul. — L'Hôtel de Choiseul, au 5 de la rue Saint-Romain, est une très élégante construction du XVIIIe qui était jadis précédée d'une grande cour avec une entrée rue de Sèvres, tandis que les jardins allaient jusqu'à la rue du Cherche-Midi. Il avait été construit en 1732 par Gobier pour la comtesse de Choiseul et Mariette en a gravé les plans et les façades.

Plus tard, le duc de Choiseul-Praslin l'échangea avec le roi contre l'Hôtel de Belle-Isle qui se trouvait au 3 du quai d'Orsay et qui, après avoir été incendié en 1871 a été remplacé par la Chambre des Dépôts et Consignations.

En 1886, la Caisse d'Epargne s'installa sur l'emplacement des anciens jardins, puis s'agrandit et faillit bien démolir ce charmant hôtel qu'en définitive on eut la bonne idée de consacrer à un musée postal. La dernière propriétaire avait bouleversé et remanié, avec le plus détestable mauvais goût,

l'ancienne décoration intérieure dont il ne reste plus rien, en dehors de deux très belles cheminées, du grand escalier et de quelques boiseries au rez-de-chaussée.

Une chapelle pseudo-gothique, qu'elle avait installée au premier étage, sert de cadre à la poste au moyen âge où les courriers étaient nombreux. Courriers du roi, des grands seigneurs, des abbayes, des corporations, qui sillonnaient les routes leur pique à la main. Des dioramas, des pièces authentiques, des moulages et des copies donnent un grand attrait à ce petit musée fort intelligemment présenté.

Les Parisiens verront, notamment, reconstituée, la poste de la rue des Déchargeurs avec le commis franchissant la porte dérobée qui conduisait à l'Hôtel de Villeroi, rue des Bourdonnais où se trouvait le cabinet noir.

Les lourdes bottes des postillons, des maquettes d'attelages et de felouques, des gravures et des portraits de Surintendants des Postes, des affiches jalonnent ce voyage dans le temps qui nous conduit de l'époque romaine aux temps actuels.

Enfin, les philatélistes trouveront au rez-de-chaussée, un ensemble remarquable de pièces rares des séries françaises de timbres et de marques postales.

L'installation du Musée de la Poste dans l'Hôtel de Choiseul est un exemple à suivre. Qu'il s'agisse de l'Hôtel de Verrières à Auteuil, ou des hôtels du Marais, le meilleur moyen de les préserver des spéculateurs est de les affecter à des collections qui cherchent souvent en vain un local : un musée du costume, un musée de la Ferronnerie manquent à Paris. Et le musée Cognacq-Jay serait mieux présenté dans un hôtel du XVIIIe siècle que dans un immeuble du boulevard des Capucines.

GEORGES PILLEMENT

Une exposition Léon Bloy. — M. Jean Loize — qui nous offrit, en 1951, une excellente *Exposition Bernanos* — a eu l'heureuse idée de dédier, le mois dernier, sa galerie à Léon Bloy. Il a bénéficié du concours de M. Joseph Bollery, animateur des *Cahiers Léon Bloy*, qui lui consacre en ce moment une biographie monumentale[1]. C'est un peu de la vie extraordinaire du *Mendiant ingrat* qui s'anime à nouveau dans les quelques pièces de la rue Bonaparte où l'on a rassemblé d'innombrables témoignages : cartes postales illustrées, portraits de famille, logis de l'Errant (il en eut trente-trois), actes de l'état civil, objets familiers, innombrables lettres...

La magnifique écriture de Bloy — une écriture d'enlumineur, qui rappelle celle de Bernanos — typique d'une mentalité primaire (au sens caractérologique) explique bien des traits de son caractère, sa spontanéité, ses colères, son manque total d'apprêt et de calcul, ses générosités aussi. Le premier état des manuscrits (sur feuilles volantes) ne figure pas ici, mais nous trouvons les quatre cahiers qui renferment toute son œuvre (le *Journal* excepté),

1. La plupart des œuvres de Léon Bloy se trouvent au *Mercure de France* ou chez Stock mais beaucoup n'ont pas encore été réimprimées. La biographie de Bollery paraît chez Albin Michel.

d'une écriture extraordinairement menue, qui se découvre, à la loupe, d'une visibilité parfaite, et fait penser à ces poèmes chinois qui tiennent dans un carré de soie de la dimension d'un timbre-poste. Le troisième état, définitif celui-là, est digne d'un missel médiéval.

Voici le *Journal* de 1892, tenu sur un Agenda publicitaire offert par le *Bon Marché*; *le Salut par les Juifs*, sur un curieux papier bleu et rose; *Léon Bloy devant les Cochons*, sur papier rose et gris, offert à Henry de Groux « en souvenir de la crucifiante et salutaire gaffe dont vous fûtes le providentiel instigateur » (un article écrit pour la défense de Laurent Tailhade valut à Bloy d'être chassé du *Gil Blas*); un exemplaire unique du *Désespéré* (antérieur à la mise en vente), dédié à sa femme; une lettre de l'éditeur Stock (« Mais rien n'est changé : je n'ai jamais été votre ennemi, vous avez été le mien, bien injustement d'ailleurs comme de coutume ») renvoyée par l'irascible destinataire avec de furieux coups de crayon rouge et « prière de rectifier ».

Voici les portraits des rares amis qu'il avait conservés dans la littérature : Hello, Rollinat, Barbey d'Aurevilly, Villiers-de-l'Isle-Adam, J.-K. Huysmans (photographie postérieure à la rupture), Tailhade, René Martineau, Jehan Rictus, le jeune Rouault (avec lequel il avait de furieuses discussions sur l'art sacré), Vincent d'Indy, et les fidèles : Jacques et Raïssa Maritain, Pierre et Jeanne Termier, Jean de la Laurencie, Pierre van der Meer de Walcheren. Voici un numéro du *Pal* dont la parution a été retardée de cinquante ans (« Votre pamphlet est une mauvaise affaire et il ne m'amuse pas assez pour ce qu'il me coûte », avait dit le commanditaire impitoyable), une lettre enthousiaste de Maeterlinck, une autre de Rodin, un dessin du chien Tor, offert par Léautaud.

On n'en finirait pas de récolter les formules dans ces « lettres de mendicité » que Bloy adressait comme autant d'injonctions candides à ses nouvelles connaissances : *je reconnais un ami à ce qu'il me donne de l'argent*, avouait-il ingénument. Et quelles injures lorsque ce viatique était refusé! Mais que d'admirables pages aussi dans cette correspondance. Voici la lettre, du 4 janvier 1915, à Jean de la Laurencie :

... « Quel besoin j'aurais moi-même de m'appuyer sur autrui! Combien de fois l'ai-je essayé! Combien de fois ai-je cru trouver des colonnes de granit qui n'étaient que cendres ou pis encore! Et j'ai bien peur de n'être moi-même que cela.

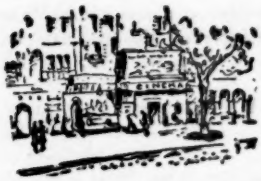
» Le peu que j'ai, Dieu me l'a donné sans que j'y fusse pour rien, et quel usage en ai-je fait? Le pire mal n'est pas de commettre des crimes, mais de n'avoir pas accompli le bien qu'on pouvait. C'est le péché d'omission qui n'est pas autre chose que le *non-amour*...

» ... Dieu m'avait donné le besoin... de l'Absolu, comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant... faculté plus dangereuse et torturante que le génie même... Je pouvais devenir un saint... Je suis devenu un homme de lettres!... »

De telles lignes excusent bien des pages. Il est mort sans avoir eu la victoire mais l'espérance lui restait. Il n'a pas connu, comme Drumont, la trahison suprême du destin, il n'a pas vu tourner en dégoût l'ivresse lucide de sa colère. Il avait juré de nous émouvoir, d'amitié ou de colère qu'importe? Son siècle ne l'a pas écouté, mais ses héritiers ont gagné sa cause : Pierre Termier, les Maritain, Rouault, Bernanos.

Père, voici tes fils, tous ces grands capitaines...

PIERRE DE BOISDEFFRE



Un Tramway nommé Désir. — Si vous voulez de l'atmosphère, on en a mis partout, et non sans talent. Un taudis à la Nouvelle-Orléans, cité torride et grouillante. Dans ce taudis, un couple hanté par la fièvre de l'amour physique. Lui, Kovalski, mâle formidable, vulgaire, brutal et sot, toujours luisant de sueur et de graisse, mais beau, solide et dur comme un marteau-pilon. Stella, sa petite femme, souffre de ses manières, de son langage, de son goût pour le poker, de ses fréquentations sordides. Mais, dès qu'il la prend dans ses bras, elle n'est plus que faiblesse et désir. Un beau jour, un troisième personnage tombe au milieu du couple : Blanche du Bois, la sœur cadette de Stella, qui a eu des malheurs, qui s'est fanée prématurément, qui souffre de dépression nerveuse et qu'on recueille par charité.

Une des manies de Blanche est d'agacer tous les hommes qu'elle rencontre. Ces façons ne plaisent pas au beau-frère et la vie à trois ne tarde pas à devenir étouffante. L'enfer est décrit avec une grande pertinence de touche. Ce n'est pas du cinéma, mais du théâtre filmé, résolument. Nous y perdons les extérieurs, le pittoresque de la Nouvelle-Orléans, les nègres et les chansons. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Rien ne vient nous distraire de ce climat de cruauté chaude et intime et l'air du Sud souffle tout de même à travers le décor.

En revanche, je serai plus réservé sur l'histoire. En dépit d'un symbolisme un peu puéril, elle ne signifie pas grand-chose. Blanche cumule trop de folies pour nous attacher profondément. Elle est à la fois mégalomane, mythomane et nymphomane. J'admets que la petite du Bois ait gardé la fierté de son nom et du passé de sa famille, qu'elle méprise son Polak de beau-frère et qu'elle cherche à s'évader dans des fables. Ce serait là un beau sujet, mais il n'a pas suffi à Tennessee Williams, qui semble impatient d'accabler les femmes. Il faut encore qu'elle se jette avec frénésie sur tout ce qui porte un pantalon, qu'elle embrasse sur la bouche le jeune homme puritain qui quête à domicile et même qu'elle se jette sur le beau-frère qui la hait. Trop d'ordures. Le caractère fait naufrage dans une poubelle. On ne s'en aperçoit pas trop, parce que c'est Vivian Leigh qui joue le rôle et que sa performance est extraordinaire. L'impudeur disparaît sous le masque presque séduisant d'une charmante folie et, grâce à elle, Messaline rejoint Ophélie. C'est elle-même qu'elle semble chercher à travers tous ces mâles médiocres et son rêve copie celui d'une petite fille innocente. Ce paradoxe, ce merveilleux paradoxe d'une comédienne hors série sauve le drame des plats excès du naturalisme. A la fin, c'est véritablement Ophélie qu'on vient chercher pour la conduire à l'asile.

Oui, seule la poésie personnelle de Vivian Leigh parfume cette aventure fétide. L'auteur, lui, a semé ici et là quelques répliques symbolico-poétiques qui m'ont paru passablement ridicules : « Vous prenez le tramway nommé Désir, vous changez à Cimetière et vous arrivez aux Champs-Elysées... » Ou encore l'apparition renouvelée de la vieille femme qui vend des fleurs pour les morts. Passons sur ces enjolivures.

Quelques très bons acteurs entourent l'admirable comédienne. On remarque surtout Marlon Brando (Kovalski) qui fait sur le public une impression purement physique, mais immense.

— On peut voir quelques autres films : *l'Homme au Complet blanc* et le *Canard Atomique* (deux anglais de la bonne série humoristique). On sera plus réservé sur *Fanfan la Tulipe* et sur *African Queen*, où l'on n'admirera que des prouesses d'acteurs : là, Gérard Philipe ; ici, Katherine Hepburn et Humphrey Bogart.

JEAN FAYARD

La Mort de Jean Tharaud. — Tous ceux qui ont approché Jean Tharaud, et ont apprécié ses qualités de cœur et d'esprit, ont été profondément affligés par sa disparition. Quelle était sa part dans l'œuvre des deux frères? J'avais eu l'occasion de le leur demander à tous deux en 1937. « Travaillez-vous comme les Goncourt, chacun apportant son texte pour comparer ensuite les deux manuscrits et les fondre? — Jamais de la vie, m'avait répondu Jérôme. Cette méthode-là je ne comprends même pas comment les Goncourt ont pu l'employer. Pour nous, c'est simple : Jean s'assied ici (la scène se passait dans leur maison de Versailles), moi dans ce fauteuil. Nous parlons ensemble, nous parlons nos pensées, nos impressions, nos souvenirs et puis nous écrivons. Que ce soit l'un ou l'autre qui tienne la plume cela n'a aucune importance. » Comme je leur demandais si l'un d'entre eux avait jamais écrit un livre sans l'autre, ils me regardèrent d'un air désapprobateur. La réponse fut : « Jamais. »

Tout cela ils l'ont redit récemment dans *la Double Confidence*, un livre de souvenirs plein de charme et de bonhomie, et précisé que l'un pouvait voyager sans l'autre, le livre restant à écrire par les deux, après des entretiens qui devenaient assez aisément animés. « *Je vois bien comment ils font*, disait leur jardinier : *ils sortent, ils s'engueulent et ils rentrent.* » Je les ai surpris un jour ainsi, qui venaient de *rentrer* dans leur petit pavillon-bibliothèque aux Auffenais sur les bords de la Rance ; ils n'en étaient plus à l'engueulade, mais à *l'écriture* — et à ma vue ils sautèrent par la fenêtre comme Chérubin car ils avaient le génie du bon accueil — ne laissant sur la table du bureau déserté... qu'une seule plume.

C'est Jérôme qui, à la sortie de Normale, fut envoyé comme lecteur à Budapest en 1899. Mais c'est Jean qui, sur l'invitation d'un jeune Juif de ses amis, Aberdam, alla s'installer à Strij dans la Haute Hongrie et apprit là à connaître les rêves et les souffrances des Juifs, leurs pilpouls aussi, et même leurs pâtisseries — grandes et petites découvertes qui devaient être à l'origine des célèbres ouvrages sur les Juifs. C'est Jean encore qui pendant trois semaines à Budapest, André de Hevesy servant d'interprète, questionna l'écrivain Peter Ujvasi, à qui il dut de pouvoir reconstituer l'atmosphère de certains ghettos disparus.

Le plus souvent pourtant c'était Jérôme et non pas Jean qui voyageait. Jean « *n'aimait rien tant que son logis et ce petit lot de choses familières qui prolonge, pour ainsi dire, la personne* ». On trouvera, d'ailleurs, dans la *Double Confidence* un tableau des préférences de Jean, par opposition à celles de Jérôme. Mais ce qui nous surprend plus que leurs différences, c'est qu'étant ainsi séparés ils aient su si bien s'unir et former, partis d'Ernest et de Charles (leurs prénoms réels), le Janus littéraire si merveilleusement doué qui eut nom Jérôme-Jean.

La fidélité de ces deux frères, la vie qu'ils partagèrent au front dans le même régiment, leur double présence auprès de Barrès, auprès de Lyautey, leur travail commun, c'est cela dont nous nous souviendrons comme de cette œuvre édifiée de concert où l'art de l'écrivain s'allia à un goût si obstiné pour la vérité. La vie et l'œuvre des Tharaud, cela aura été une vie, une œuvre de grands témoins. A propos de leurs romans mêmes : *la Maîtresse Servante, la Fête Arabe*, ils ont dit eux-mêmes récemment qu'ils n'avaient pas inventé, qu'ils étaient partis d'une histoire vraie. Le destin d'Israël, de la Syrie, de l'Éthiopie ou de l'Espagne, la renaissance du Maroc, le drame de Ravaillac, le problème psychologique qu'un procès d'assises faisait surgir, tout a été pour eux objet de longues et patientes recherches — et en évoquant Péguy ou Barrès, ils ont voulu reprendre la tradition de Boswell et d'Eckermann. Dans ce travail partagé, dans « *le petit mystère de cette collaboration* » où l'on rivalisait d'honnêteté, de goût et de mesure, il a toujours subsisté une part irréductible, d'inexplicable. Eux-mêmes en ont convenu. C'est pourquoi un hommage rendu à Jean se transforme presque inévitablement en un éloge de ces frères qu'il est si malaisé de séparer en esprit.

MARCEL THIÉBAUT

Cabarets. — La Rose Rouge, pour les lecteurs de *la Semaine à Paris*, c'est le temple de l'existentialisme, c'est Saint-Germain-des-Prés, c'est la bohême en folie, c'est le hot, c'est l'ambiance trouble des caves, c'est le dernier cri de la rive gauche. Allons-y! Il faut arriver vers dix heures pour avoir une table dans la grande salle près de l'estrade, celle où l'on s'écrase et où l'on étouffe. Car où serait le plaisir s'il n'y avait pas de gêne?

De dix heures à minuit on danse. Ou, plus exactement, les amateurs se balancent d'un pied sur l'autre, et surtout sur celui du voisin, en avançant de quinze centimètres à la minute sur une piste de plus en plus exiguë à mesure que se casent les nouveaux arrivants. On songe au mot de Clemenceau à Mandel, lorsque celui-ci l'avait entraîné un soir dans un dancing : « Il y a une chose que je ne comprends pas, avait murmuré le Tigre après avoir contemplé les couples étroitement enlacés : comment le chef d'orchestre sait-il quand ces gens-là ont fini? »

Des serveurs acrobates et jongleurs voltigent au-dessus des tables et des danseurs. Pas de place pour la rumba, encore moins pour le boogie. Des blues, des tangos, du jazz sage. Des employés banlieusards (comment font-ils pour rentrer chez eux si tard?) et de jeunes boutiquiers de Southampton s'amusent énormément. Au bar, un pilier de caves contemple mélancoliquement ce public pascal. Pas une chemise agressivement bariolée, pas la moindre fille en pantalons noirs. Mais des faux-cols bien propres et bien empesés, des binocles, des robes en taffetas froissable et des croix de ma mère... Mais où est la Rose Rouge d'antan?

Un bon acteur de revue, une « oseille » un peu fofolle, un mime sans génie et la vedette existentialiste-maison se font tout d'abord applaudir. Mais ce

ne sont pas pour ces hors-d'œuvre que les gens se sont dérangés. Ils sont venus pour entendre railler leur distraction favorite, ce septième art dont ils sont tant friands. Un long murmure de pré-joie salue l'annonce du clou de la représentation : ciné-massacre. Et c'est là la trouvaille. Le pastiche littéraire ou de théâtre risque de ne pas toucher tous les publics, tandis que la satire des films est accessible à tous. Sartre, Montherlant, Anouilh ou Aymé trouveraient certes des échos, mais Cecil B. de Mille, de Sicca, Fritz Lang ou Carné ne sont secrets pour personne. A ce jeu de massacre les plaisanteries font balle à tout coup. Trouvaille avons-nous dit ? C'est beaucoup. Le vieux procédé « à la manière de » est à peu près infaillible quand on sait l'adapter à l'actualité.

Grâce à d'intelligents animateurs, dont Yves Robert, le spectacle est encore agréable, mais le parfum d'avant-garde qu'exhalait au début cette Rose Rouge n'y est plus. Si elle est encore en plein épanouissement commercial, elle sent pourtant déjà l'automne. Ainsi, jadis, le Bœuf sur le Toit déclina lentement, lorsque ses fondateurs et ses premiers fidèles désertèrent leur petite chapelle pour y avoir laissé pénétrer trop de profanes et de touristes.

SERGE VÉBER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MA VIE ET MES PRISONS

par le Pandit NEHRU

(*Denoël*, Paris, 1952)

NEHRU est né en 1889 à Allahabad. Il a fait, comme on sait, ses études en Angleterre, à Harrow, à Cambridge et à Londres. Il avait quarante ans lorsqu'il succéda à son père à la présidence du « Congrès », c'est-à-dire du mouvement nationaliste indien. Il en avait cinquante-huit lorsqu'il devint le premier ministre d'un Etat indépendant où vivent plus de trois cent cinquante millions d'habitants.

Entre 1922 et 1945 il fut incarcéré neuf fois. Il a beaucoup écrit pendant ses années de prison. Et, notamment une sorte d'autobiographie qui fut rédigée pour la plus grande part en 1934 et achevée en 1940. C'est un récit subjectif, l'histoire d'un aristocrate socialiste qui raconte comment il découvrit son propre pays, par quelles crises de conscience il passa, quels déchirements intimes il subit. L'homme est constamment lucide. Il se voit agir et souffrir. Il dit ce qu'il pense de la pauvreté, des foules, de la popularité, du socialisme, de la religion. Son abnégation personnelle est aussi évidente que la supériorité de son intelligence. On ne peut que regretter qu'un livre pareil, qui a eu des centaines de millions de lecteurs aux Indes et dans les pays de langue anglaise, n'ait été traduit en français et publié chez nous que récemment. Document psychologique de première importance sur une des grandes figures du monde moderne.

P. F.

TI-PUSS

par Ella MAILLART (*Heinemann*)

ELLA MAILLART, l'exploratrice genevoise, est bilingue et c'est en *anglais* qu'elle relate les expériences de Ti-Puss, le chat qu'elle a recueilli au cours d'un séjour de cinq années dans l'Inde du Sud. La petite bête affectueuse et indépendante lui révèle des sources d'affection inconnues, une voie vers l'amour et la tendresse. Ella Maillart tente de rattacher à ces émotions sa volonté de sonder plus profondément la philosophie de l'Inde et d'y chercher un message.

Elle entreprend une longue enquête qui la mène de Travancore au Sikkim, au Tibet, à la limite des hautes neiges du Népâl. Finalement Ti-Puss disparaît dans les arbres qui entourent un bungalow où l'auteur habite avec des amis. C'est la fin du voyage, de la recherche et du livre.

C.-E. ENGEL

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

PLATON

***Phédon*, ou de l'immortalité de l'âme**

Traduction nouvelle par Mario MEUNIER

(*Albin Michel*, Paris)

CETTE nouvelle édition de la traduction que fit Mario Meunier de cet admirable dialogue, a été par l'auteur entièrement revue et mise à jour. Si le *Banquet* et le *Phèdre* nous enseignent l'art de vivre et d'agir en beauté, c'est dans le *Phédon* que Platon nous initie à l'art complémentaire de savoir bien mourir. Claire et coulante, cette traduction est accompagnée d'un précieux commentaire, qui en rend à chaque page l'intelligence plus nette et plus profonde, car il montre comment le génie de Platon s'inspira du chemin de salut qu'indiquèrent aux hommes la lyre d'Orphée, l'enseignement du divin Pythagore et la doctrine religieuse et morale des antiques Mystères. Si, de nos jours, le problème de l'immortalité et de la destinée des âmes après la mort, se pose avec une angoisse que rend plus poignante le désarroi des âmes que déroute le matérialisme moderne, on ne lira pas sans réconfort et profit cette traduction commentée, et mise ainsi à la portée de tous, d'un des plus beaux monuments de la sagesse antique, de la sagesse de tous les temps.

J. DE S.

✕ ✕ MA POLYNÉSIE ✕ ✕ DE GOÉLETTE EN PIROGUE

par Jacques CHÉGARAY (*Amiot-Dumont*)

LA Polynésie est à la mode. Après tant d'auteurs contemporains qui ont écrit sur ces îles fortunées, d'Alain Gerbault à t'Stertevens, dont l'ouvrage très attachant, reste le plus complet et le plus solidement documenté, Jacques Chégaray ne prétend pas apporter autre chose que les rapides impressions d'un voyageur : il a parcouru les îles du Pacifique avec sa camera, son fusil pour la pêche sous-marine, son vélo-moteur et sa bonne grâce naturelle qui lui a valu l'accueil amical des indigènes. Ce nouveau livre, s'il ne contient aucune révélation, se lit avec agrément.

Que conclure de tant de témoignages divers? Au dire de Jacques Chégaray, les fortes traditions de la race maorie, l'accès difficile des îles polynésiennes, préservent encore le pays — Tahiti excepté — contre la contagion croissante de la « civilisation » européenne.

SOLANGE DE LA BAUME.

TROIS PAS EN ARRIÈRE

par Henry MÜLLER (*La Table Ronde*)

ON a fait un très favorable accueil à ce petit livre où Henry Müller raconte, dans un style alerte, les quelques vingt années qu'il a passées entre 1920 et 1940, chez l'éditeur Grasset. Qu'il s'agisse des fondateurs de la firme, Bernard Grasset ou le regretté Louis Brun, des membres de leur état-major, des auteurs de la maison, l'ouvrage abonde en portraits prestement enlevés, en anecdotes cocasses sur les milieux littéraires d'avant la dernière guerre. La vie chez Bernard Grasset ne manquait ni d'animation ni de pittoresque. Ce qui rend la lecture de ce livre agréable c'est la parfaite modestie de l'auteur. Il n'hésite pas à rappeler lui-même, qu'à l'époque, on le baptisait souvent : « Le petit Müller de chez Grasset », « Le petit Musset de chez Grallier », disait Léon-Paul Fargue »...

SOLANGE DE LA BAUME.

L'ORIGINE DES PRÉJUGÉS

par Arnold M. ROSE (*Unesco*)

M. ROSE, qui a collaboré avec M. Guomar Myrdal à l'œuvre monumentale sur les Noirs d'Amérique connue sous le titre d'un *American Dilemma*, énumère la série des facteurs qui contribuent à la genèse, puis au développement des préjugés raciaux : le profit (économique ou sexuel), l'ignorance, la confusion entre nature et culture, les complexes de supériorité, et enfin les névroses et même les psychoses dont sont affligés tant de nos contemporains. Les préjugés ne sont pas innés, mais se transmettent aux enfants dès leur jeune âge, etc. Il suffit de peu de chose pour réveiller chez eux des antagonismes qui par la suite prennent la force de véritables instincts.

A. M.

(*Croquis et dessins de Brian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malcies, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.*)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2217-4-52.

VIENT DE PARAITRE

CLAUDE FARRÈRE
de l'Académie française

LA SONATE A LA MER

Un vol. **425** fr.

JULES ROMAINS
de l'Académie française

SAINTS DE NOTRE CALENDRIER

DOUZE ÉTUDES SUR QUELQUES MAITRES ÉCRIVAINS

Un vol. **395** fr.

HENRI TROYAT

LA NEIGE EN DEUIL

ROMAN.. .. .. Un vol. **390** fr.

ALBERT EINSTEIN

CONCEPTIONS SCIENTIFIQUES MORALES ET SOCIALES

Traduit de l'anglais par Maurice Solovine

Un vol. **575** fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE

HÉLÈNE KIENER

MARIE JAËLL

PRÉFACE D'ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française

Un vol. **460** fr.

FLAMMARION

Collection " CL " DIRIGÉE PAR PIERRE DESCAVES

MICHEL PERRIN

MONNAIE DE SINGE

PARODIES

De Sade à Sartre

1 volume, in-8° couronne . . . . . 525 francs

Collection " TRADUIT DE " DIRIGÉE PAR MANÈS SPERBER

ALFRED NEUMANN

LE DIABLE

Roman historique retraçant la vie de Louis XI et de son fameux conseiller, Olivier le Daim, dit le " Diable "

1 volume, 14 × 21 . . . . . 885 francs

SALVADOR DE MADARIAGA

CHRISTOPHE COLOMB

La " découverte " définitive d'un grand " découvreur "

1 volume, 14 × 21 . . . . . 900 francs

CALMANN-LÉVY

PREUVES

Cahiers Mensuels

entendent défendre et illustrer la liberté la plus gravement menacée dans notre siècle : celle de la réflexion critique et créatrice, rebelle aux propagandes et aux mots d'ordre partisans.

PREUVES publie dans chaque numéro :

★ ***Des essais, des études, des textes littéraires d'écrivains libres***

Édouard HERRIOT, Jules ROMAINS, de l'Académie française ; Georges ALTMAN, Raymond ARON, James BURNHAM, Michel CARROUGES, Nicola CHIAROMONTE, Michel COLLINET, Henri FRENAY, Jean GUEHENNO, Daniel HALEVY, Sidney HOOK, Karl JASPERS, Herbert LUTHY, Salvador de MADARIAGA, Claude-Edmonde MAGNY, Gabriel MARCEL, Jules MARGOLINE, Czeslaw MILOSZ, Jules MONNEROT, Pierre PASCAL, Aimé PATRI, Boris PILNIAK, Denis de ROUGEMONT, Rémy ROURE, Maximilien RUBEL, Jean SCHLUMBERGER, Ignazio SILONE, Arnold J. TOYNBEE, Wladimir WEIDLE, etc.

★ ***Des informations et des commentaires sur la vie politique et intellectuelle dans le monde***

★ ***Des documents inédits***

★

PREUVES, 41, av. Montaigne, PARIS-8e - Tél. : ELY 56-61 et 56-63 C.C.P. 178-00 Paris

Le numéro, 64 pages illustrées, 21 × 27. . . . . 70 francs

Spécimen gratuit sur demande

ÉTUDES CARMELITAINES † DESCLEE DE BROUWER

SAINTE THÉRÈSE
d'AVILA

LE LIVRE des FONDATIONS

texte Francais de *Marcelle Auclair*

suivi de "Dans la clôture des Carmels d'Espagne"

57 photographies d'Yvonne Chevalier

" Ce livre, c'est l'histoire des faits les plus étonnants de la vie de la sainte. C'est un merveilleux spectacle que de voir frémir et bouillir, et éclater dans le Livre des Fondations l'élan créateur qui ne laissait jamais en repos sainte Thérèse ".

Gregorio Marañon,
de l'Académie Royale d'Espagne.

UN VOLUME 17x24, 260 PAGES, PRÉSENTATION DE LUXE..... 1.500 FRS

CLAUDE FARRÈRE

L'ÉLECTION SENTIMENTALE

Un roman malicieux sur
l'ACADÉMIE FRANÇAISE

368 pages 14x20 cm. .. .. 450 Fr.

Éditions Baudinière

Un livre attendu

LOUIS CHAIGNE

JEAN DE LATTRE

Maréchal de France

Préface du **GÉNÉRAL WEYGAND,**
de l'Académie française

Une juste image de son éminente personnalité.
Sous leur vrai jour, ses conceptions et ses actions.

Édition illustrée, le volume broché .. .. **350** *Frs*
Édition originale, numérotée de 1 à 300 .. .. **500** *Frs*

FERNAND LANORE

COTE DESFOSSÉS

DOCTRINE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

TALLANDIER

Vient de paraître :

GRANDES FIGURES

TOURGUÉNIEV

par

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie française

La biographie du grand romancier russe, contemporain de Tolstoï, Gogol et Dostoïewski, plus passionnante à lire qu'un roman.

Parallèlement aux différentes étapes de la vie de l'auteur des « Récits d'un Chasseur », cette biographie nous éclaire sur l'état social de la Russie au milieu du XIXe siècle et son influence sur l'œuvre de Tourguéniev, « grand peintre de l'amour sentimental » et de la vie populaire russe de son temps.

Le volume in-16 broché. .. .. Prix : **350 fr.**

DANS LA MÊME COLLECTION :

John Charpentier
(Prix de la Critique 1939.)
RABELAIS
MOLIÈRE
VOLTAIRE
ALEXANDRE DUMAS

Jacques Castelnau
FRANÇOIS VILLON
ZOLA

Georges Benoit-Guyod
ALPHONSE DAUDET

René Dumesnil
GUY DE MAUPASSANT

Léo Larguier, de l'Académie Goncourt.
THÉOPHILE GAUTIER

Léon Lemonnier
SHAKESPEARE
CROMWELL

Chaque volume in-16 broché .. .. Prix : **350 fr.**

Les Grandes Études historiques

J. LUCAS-DUBRETON

LES BORGIA

La vérité sur cette extraordinaire famille, fondée par deux papes, illustrée par un saint et dont deux membres : César et Lucrèce, se rendirent célèbres par leur vie tumultueuse.

Un volume : 650 fr.

BARTHÉLEMY
G. LACHELIER

UN FRANCAIS CHEZ LES G. I.

Un livre plein d'humour qui retrace l'histoire d'un Français, engagé dans l'Armée Américaine pendant la dernière guerre mondiale.

Un volume 500 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

ROBERT POULET

L'ENFER-CIEL

Journal d'un condamné à mort In-16 **420** fr.

●

Collection " **L'ÉPI** "

PAUL ZUMTHOR

MIROIRS DE L'AMOUR

Tragédie et Préciosité In-16 **450** fr.

●

Collection " **FEUX CROISÉS** "

W. SOMERSET MAUGHAM

RENCONTRES ET HASARDS

Nouvelles traduites de l'anglais par Maxime OUVRARD

In-16 **525** fr.

●

MARGUERITE YOURCENAR

ALEXIS

ou le Traité du vain combat

roman In-16 **300** fr.

●

JACQUES POREL

FILS DE RÉJANE

★ ★

Souvenirs (1920-1950)

In-8° soleil **660** fr.

●

COMTE JEAN SZEMBEK

Ancien sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de Pologne

JOURNAL

1933-1939

Traduit du polonais par Madame J. RZEWUSKA

Préface de Léon NOEL, *Ambassadeur de France*

In-8° carré **1.200** fr.

PLON

LUCIEN REBATET

LES DEUX ÉTENDARDS

Le livre le plus important paru en ces dernières années.

MARCEL AYMÉ

L'éducation sentimentale des années 20.

J. GALTIER-BOISSIÈRE

C'est un roman précis et saisissant à vous souffler l'haleine.

JEAN PAULHAN

Une formidable bagarre entre l'être et le néant, entre l'homme et son dieu.

HENRI JEANSON

C'est une œuvre d'une grande importance sentimentale, mûrie dans un climat exceptionnel.

PIERRE MAC ORLAN
de l'Académie Goncourt

nrf

à quand le franc-or?

MONNAIE D'HIER ET DE DEMAIN

JACQUES LACOUR-GAYET
CHARLES RIST
ALFRED POSE
EDMOND GISCARD D'ESTAING
JACQUES RUEFF

232 pages, 400 fr., franco 450 fr.

SPID

TÉL. OPÉRA 71-16 372, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS-IER C.C.P. 2766-70 PARIS

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

LÉON PIERRE-QUINT

ANDRÉ GIDE

L'HOMME - SA VIE, SON ŒUVRE

ENTRETIENS AVEC GIDE ET SES CONTEMPORAINS

Un livre sans lequel il est impossible de comprendre Gide.

1 vol. in-8 écu, 580 p. : 1.320 fr.

RACHEL L. CARSON

CETTE MER QUI NOUS ENTOURE

Un immense succès.

paraît en condensé dans SÉLECTION DU READER'S DIGEST.

1 vol. : Collection " LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS ". 690 fr.

ROBERT STANDISH

GENTLEMAN DE CHINE

roman

Nourrissez les voleurs!

750 fr.

JEAN MARIOTTI

LA CONQUÊTE DU SÉJOUR PAISIBLE

roman

Au pays de la magie...

Une épopée dont l'enjeu est la vie même de l'homme.

570 fr.